

LE

CHEMIN DU CŒUR

DU MÊME AUTEUR

Les Boudoirs de verre.

L'Envers des feuilles.

Nouveaux Contes de jadis.

Pour dire devant le monde.

Pour les Belles personnes.

La Princesse nue.

LE CHEMIN
DU CŒUR

PAR

CATULLE MENDÈS

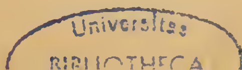
Quatrième édition



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

—

1895



IL A ÉTÉ TIRÉ A PART
DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
NUMÉROTÉS A LA PRESSE
(1 à 10)

LE CHEMIN DU CŒUR

LE CHEMIN DU CŒUR

I

C'est une coutume ancienne bien connue de tous les poètes (car les poètes n'ignorent de rien !) qu'avant de recevoir l'Arc et les Flèches dont il enchantera et désolera les humains, — avant, comme qui dirait, d'être armé Chevalier, Chevalier des tendres Tournois et des libertines Quêtes, — chaque jeune dieu Amour doit sortir triomphant d'une épreuve où se mesurent sa subtilité et son adresse à bien exercer son emploi ; et quel est le juge s'il triompha ou non ? le royal ancêtre Eros, rassasié de proies et de gloires, saoul de sanglots et d'hymnes,

qui, en l'île maternelle, parmi la myrrhe amère et douce faite de tous les désespoirs et de toutes les extases, rêve sur un trône de paros d'or, sa chevelure, couleur de rose blanche, lentement remuée par l'air battu d'ailes de colombes. Très magnifique et très auguste, il languit pourtant, et, — si les dieux meurent, — mourrait, bien que la la foule des Désirs l'environne de louanges, bien que d'empressées servantes, qui sont des déesses, lui frottent chaque matin tout le corps avec l'exquise sueur des récents lits nuptiaux, et, sous ses pieds refroidis, mettent, comme de bons coussins, des cœurs de vierges hier déchirés. Mais il a, près de lui, mi-fleurie à une toute frêle ramille, une églantine sauvage, pas rose, pas odorante; et, à voir cette absence de couleur, à respirer ce pas-de-parfum, il sourit et se réconforte.

II

L'autre jour, devant le trône de paros d'or comparut, afin d'être admis à subir l'épreuve, un tout jeune enfançon, fils d'un faune des taillis de Sèvres et d'une napée du bois de Meudon ; ils s'étaient heurtés, d'aventure, sur la lisière, et roulèrent dans le fossé.

« Enfantelet Amour, dit l'antique Eros, je ne te serai pas un Eurysthée trop exigeant ; pour mériter l'Arc et les Flèches, il te suffira de t'insinuer au cœur d'une jeune personne qui, à l'heure où je parle, dans une ville appelée Paris, en songeant feuillette un roman de M. André Theuriet, parmi les lauriers-roses du balcon. »

Qu'une telle épreuve semblait peu difficile ! Le fils du faune et de la napée, certain d'être bientôt armé Chevalier des tendres Tournois et des libertines Quêtes,

vola, de ses menues ailes de neige rose, vers la ville appelée Paris. Mais, sans doute, la tâche qu'on lui imposa ne laissait point, malgré l'apparence, d'être assez malaisée; car, deux heures écoulées, il revint en l'île cythéréenne, non pas avec l'air d'un victorieux, mais le geste timide et la mine attrapée, comme un que l'on fait quinaud.

III

Eros, non sans sourire, demanda :

— Tu n'as donc point réussi, enfantelet Amour ?

— Hélas ! Hélas ! dit-il.

— C'est sans doute que tu t'y es mal pris ?

— J'ai fait tout ce qu'il fallait faire.

— Mais encore, quoi ?

— Voici, dit l'enfançon. L'aile à peine close, pareil à une hirondelle posée au re-

bord d'un toit, à petits pas je m'avançai. Je vis la demoiselle qui lisait un roman de M. André Theuriet parmi les lauriers-roses du balcon. Bientôt je fus tout proche d'elle, et, de l'une de mes plumes frôlant la place où bat le cœur, je murmurai doucement, doucement, selon la leçon que l'on m'apprit : « Eh ! que fais-tu dans ta solitude triste, cœur désert, cœur fermé, pareil à un froid lys sans abeille ? Tressaille, tiédis, épanouis-toi, cœur virginal, afin qu'en toi je pénètre et te réjouisse délicieusement. Ne croyez pas, mademoiselle, que votre unique destinée soit de songer, au balcon, vos yeux chastes attentifs à un plus chaste livre. Il est des fiancés, les soirs, en l'embrasure de la fenêtre, tandis que les grands parents jouent au whist sous les petits abat-jour de papier vert ; un jeune homme vous parlera du beau voyage de noce dans les Italies et les Espagnes ! et vous serez, de sa voix, si infiniment émue que vous croirez porter en vous tout le vaste

azur frissonnant d'une matinée d'avril. » Parlant ainsi, je continuais, comme quelqu'un qui frôle plutôt qu'il ne heurte, de caresser, au corsage de cette demoiselle, la chère place, la tendre place où bat le cœur. Mais elle ne prit point garde à moi, lisant toujours; et je ne suis pas entré.

Dès qu'il eut achevé, tout penaud, ce récit, les Désirs éclatèrent de rire, et les servantes d'Eros, ces déesses. durent, pour point pouffer, se mordre les lèvres; d'ordinaire, ce n'était pas à leurs propres dents qu'elles confiaient le soin de faire plus rouges leurs coralines bouches. Lui-même, quoique auguste, l'antique Eros s'égaya, et :

— Enfantelet, dit-il, tu es vraiment bien innocent et bien peu au courant des choses, pour un Amour né d'un d'un faune des fourrés de Sèvres et d'une napée du bois de Meudon. Allons, c'est une éducation à refaire, comme on dit. Nymphe Erato, cessez,

un instant, de regarder les menus jeux d'or furtif, qu'un rayon de soleil allume à la nuque rousse de votre amie, et, s'il vous plaît, instruisez ce petit Amour.

IV

Ce fut très volontiers qu'obéit Erato ; elle conduisit l'enfançon derrière un laurier-rose : alors, là, très humilié :

— Nymphe, soupira-t-il, j'ai donc commis quelque grave faute ?

— Sachez, dit-elle, que le chemin vers le cœur des femmes n'est pas aussi direct qu'il vous semble.

— Comment ! pour m'insinuer au cœur de cette demoiselle, je ne devais pas m'adresser à lui, d'abord ?

— Non certes.

— Quoi ! non ?

— Non, vous dis-je.

— Il aurait fallu, peut-être, m'y glisser par... l'oreille.

— En aucune façon.

— Par les yeux ?

— Pas davantage.

— Par le nez ?

— Fi ! l'ignorant ! dit-elle.

Puis, se penchant vers lui, elle parla si bas que le menu chant de sa voix n'émut point jusqu'à le désunir le vol hyménéen de deux papillons blancs presque posés dans ses cheveux...

Le si jeune Amour, tremblant, tout à coup baissa les yeux, un coquelicot à chaque joue.

— Oh ! fit-il.

— Oui ! dit-elle.

— Mais, là, nymphe Erato...

— Eh bien !

— Là, on est...

— On est ?...

— Bien loin du cœur, j'imagine ?

— Eh ! non, petit sot, dit-elle, si l'on se dresse un peu !

Cette parole entendue amusa fort la cour cythéréenne. Le moyen d'être sévère, étant de bonne humeur ? Bien qu'il n'eût pas triomphé de l'épreuve, l'enfantelet reçut l'Arc et les Flèches. D'ailleurs en peu de temps il acquit, par l'exemple des autres Amours, toute la science nécessaire ; et il fit le délice et le désastre des âmes, tout aussi bien qu'un autre.

ALERTES

ALERTES

En un bond sur le lit, les mains battant l'air odorant et mi-sombre de la chambre adultère, les yeux écarquillés, les seins sursautant hors du nid de malines comme d'éperdus ramiers aux becs roses, et si blême de peur que la blondeur de ses cheveux fous en parut plus dorée :

— Ludovic !

— Hein ?

— Ludovic !

— Quoi ?

— Eveille-toi !

— Comment ?

— Mon mari !

— Allons donc !

— Je te dis que si.

— Il est à Marseille !

— Il est dans l'escalier.

— Fichtre !

— J'entends son pas.

— Oui, quelqu'un monte...

— Il a la clé, il va entrer.

— Nom de nom de nom !

— Je suis perdue !

— Barricadons la porte.

— Il est très fort. Il renverserait tout.

— Ah ! il est très... ?

— Cache-toi sous le lit.

— Hortense ! du Paul de Kock !

— C'est bien le moment de parler littérature.

— Si je fuyais par l'escalier de service ?

— Il n'y en a pas.

— Ces architectes !

— Va sur le balcon.

— Un vaudeville?

— Ou un drame, choisis.

— Saperlotte!

— Il monte!

— Soit! le balcon!

— N'oublie rien.

— Non.

— Tes habits sont sur la chaise.

— Mon chapeau?

— Accroché à la patère de la fenêtre.

— Ah! mes bottines?

— Clémentine les a emportées.

— C'est ça, pieds nus, sur de la pierre.

— Ah! il me tuera!

— Ma pauvre chatte! Mais...

— Quoi?

— Je n'entends plus rien.

— Tu n'entends plus?...

— Non, écoute, rien.

— C'est qu'il s'est arrêté au troisième, pour souffler.

— Asthmatique ?

— Ça ne l'empêche pas d'être jaloux !

— Allons, je m'en vais.

— Mon pauvre ami !

— Diantre ! il pleut.

— C'est vrai qu'il pleut.

— J'attraperai une pleurésie !

— Saute dans la rue et prends un fiacre.

— Sauter du quatrième ?

— Il y a des maçons qui tombent de plus haut, et ce n'est pas pour sauver une femme.

— Enfin, je ne peux pas...

— Eh bien ! tu vois, là, à gauche, cette petite barrière en fer ?

— Oui.

— Passe par-dessus.

— Bon.

— Tout de suite après, tu verras une fenêtre.

— Fermée.

— Tu frapperas, tu appelleras, sans faire de bruit : « Suzanne ! Suzanne ! »

— Suzanne?

— Ma meilleure amie. Sa chambre donne sur le balcon. Tu diras que tu viens de ma part. Tu expliquera les choses. Suzanne te donnera asile.

— Mais, si...

— Quoi encore? Je meurs de peur.

— Si elle n'était pas seule?

— Toutes mes amies sont d'honnêtes femmes, monsieur, comme moi!

— Oui.

— Adieu!

— Adieu!

Elle a repoussé le battant, elle regagne son lit, attendant l'époux qui s'est arrêté, pour souffler, sur le palier du troisième. Ludovic, en la pâleur de la chemise sous le chapeau haut de forme, un bras serrant ses habits, enjambe la barrière, voit la fenêtre pas éteinte encore, — à peine est-il minuit — heurte discrètement, de la phalange de l'index.

— Suzanne?

Nulle réponse. En heurtant encore :

— Suzanne! Madame Suzanne!

Le rideau s'écarte. Une blancheur, sans doute d'épaule, et le lustre noir d'une chevelure, et du rose, qui est une bouche, luisent à la vitre. Mais le rideau retombe, tout s'efface.

— Madame! Madame! c'est Hortense...

La fenêtre s'entre-bâille.

— C'est Hortense!...

— Qui m'envoie.

— Entrez alors, entrez vite.

Dès qu'il a mis le pied dans la chambre :

— Oh! monsieur!

— Qu'y a-t-il?

— Oh! monsieur.

— Madame?

— Vous êtes en chemise!

Sans doute, il est en chemise. Mais, la regardant :

— Vous aussi!

— Moi, j'étais couchée...

— Pensez-vous que je ne l'étais point?

Elle voudrait bien garder son sérieux. Elle ne peut pas. Ils pouffent de rire. A rire de la sorte, ils perdent un temps précieux, qu'ils pourraient employer, Ludovic à endosser son veston, Suzanne à s'envelopper d'un peignoir. On ne saurait penser à tout. Et, riant toujours, Suzanne est exquisement jolie à cause d'une bouche de corail très rouge où les dentelettes sont des grains de jais blanc, à cause des seins qui sursautent hors du nid de malines comme d'éperdus ramiers aux becs roses. De sorte que, tandis qu'elle considère, non sans intérêt, ce beau jeune homme entré par la fenêtre comme s'il tombait du ciel, Ludovic qui, en sa surprise charmée, a laissé tomber son chapeau et ses habits, songe que sa pénible aventure aurait d'agréables compensations si l'aimable voisine de sa maîtresse consentait tout à l'heure, dans la chambre

mi-obscure, où flambe un feu clair, où le lit là-bas s'ouvre comme une blanche promesse de neige tiède, à pousser jusqu'aux plus doux extrêmes les devoirs bien entendus de l'hospitalité nocturne.

Mais, tout à coup :

— Monsieur!

— Hein ?

— Monsieur !

— Quoi ?

— Partez!

— Vous dites ?

— Mon amant monte l'escalier !

— Non ! non !

— Je vous dis que si.

— Mais non !

— J'entends son pas.

— Quelqu'un monte, en effet, après avoir soufflé sur le palier du troisième, mais c'est...

— Mon amant !

— Eh ! non, le mari d'Hortense !

— Eh ! oui, monsieur, le mari d'Hortense.

— Ah! bah!

— Je le croyais à Marseillle...

— Et il est dans l'escalier?

— Oui.

— N'importe, puisqu'il vient chez sa femme.

— Il vient chez moi.

— Très fort en effet, quoique asthmatique.

— Il a la clé, il va entrer.

— Fichtre!

— Fuyez.

— Sur le balcon!

— Vous n'oubliez rien?

— Rien...

— Vos habits?

— Je les ai.

— Votre chapeau?

— Sur ma tête.

— Allez, allez!

— Mais l'averse redouble!

— Eh! bien, accrochez-vous à la persienne...

— A la persienne?

— Grimpez jusqu'au toit!...

— Jusqu'au toit?

— Vous verrez, juste au-dessus de ma fenêtre, la lucarne d'une mansarde...

— Après?

— Après, vous frapperez. C'est dans cette mansarde que loge Clémentine...

— La femme de chambre d'Hortense?

— Elle vous ouvrira, et vous serez à l'abri.

— Mais...

— Ah! partez donc, partez donc!

Elle a repoussé le battant et, tandis qu'elle regagne son lit, attendant l'amant qui, à chaque marche, fait halte pour reprendre haleine, Ludovic, en la pâleur de la chemise sous le chapeau haut de forme, un bras serrant ses habits, empoigne de la main droite la persienne, se hisse, adroit gymnaste, empoigne la gouttière, se hisse encore, s'assied devant la lucarne.

— Clémentine !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est moi, ouvrez vite !

— Monsieur Ludovic !

Il saute dans la mansarde, qu'éclaire mal une veilleuse. Une bonne odeur de chair saine y rôde, car Clémentine, chambrière naguère paysanne, mêle aux délicates odeurs des poudres de riz volées l'aromale fraîcheur de ses robustes et roses vingt ans. Hors de la chemise bise saille la dure bombure de la gorge. Nulle hésitation ! froid de pluie, chaud de désirs exacerbés, Ludovic envie la bonne couche où il étreindra cette belle fille. Il la saisit, l'emporte, l'étend sur les draps, l'y rejoint, l'enlace, stupéfaite et ravie, sous les tièdes couvertures ramenées plus haut que les deux têtes dont les cheveux se mêlent. En somme c'est une heureuse fin d'aventure qu'un baiser de belle servante.

Mais, soudain :

— Vite ! vite !

— Hein !

— Vite !

— Quoi ?

— Allez-vous-en !

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Allez-vous-en donc !

— Pourquoi ?

— Monsieur monte !

— Monsieur ?

— Oui.

— Le mari de ta maîtresse ?

— Oui.

— L'amant de Mme Suzanne ?

— Oui.

— Qu'est-ce que ça te fait ?

— Ce que ça me fait !

— Il va chez l'une ou chez l'autre.

— Pas du tout.

— Allons donc !

— Il leur a dit...

— Je sais... qu'il allait à Marseille...

— Et c'est chez moi qu'il vient.

Alors Ludovic se lève, calme. Plein d'admiration pour un homme qui, bien qu'asthmatique, a sur trois lits de jeunes femmes des droits seigneuriaux, il reconnaît qu'il lutterait en vain contre l'inéluctable destinée. Il profère gravement : « N'ajoute pas un mot. C'est inutile. Ne me dis pas que tu serais perdue si je restais ici. Ne me demande pas si je n'oublie rien, si j'ai tous mes vêtements, si j'ai mon chapeau. Ces inquiétudes n'auraient rien de nouveau pour moi. Ne m'indique pas même sur le toit quelque intervalle de cheminées, où une tendre chatte m'accueillerait de miaulements et me réchaufferait de caresses ; car celui qui, par la volonté du sort, m'oblige à d'incessants déplacements, viendrait bientôt, sous la forme d'un matou, me chasser de mon suprême asile. » Puis, il sort de la mansarde, par la lucarne, s'assied sur le bord du toit, et frissonne sous la pluie, résigné.

Mais, une minute à peine écoulée, s'ouvrent à la fois la lucarne de la mansarde, les deux fenêtres du balcon; et, ensemble : « Monsieur? Ludovic? Monsieur? » appellent trois voix de femmes. Car Hortense et Suzanne, chacune de sa chambre, ont entendu les pas d'homme dépasser le palier du quatrième étage; et Clémentine, l'oreille à la porte, les a entendus aussi s'éloignant vers le fond du corridor; toutes trois s'étaient trompées; celui dont elles avaient cru reconnaître le pas, c'est quelque valet de chambre regagnant sa mansarde; et trois jeunes têtes s'avancent dans la nuit, cherchant Ludovic.

Tant il est vrai qu'il ne faut jamais désespérer, même à l'heure où semblent s'acharner contre nous les persécutions subtiles des pires destinées!

Toute cette nocturne malchance s'achève le plus heureusement du monde. Tandis que le mari voyage vers Marseille, Ludovic,

dans une salle à manger bien éclairée et bien close, soupe, des reliefs du dîner de famille, en compagnie d'Hortense et de Suzanne; pour la remercier de l'hospitalité offerte, Hortense a invité Suzanne à cet amical repas. Et c'est un dénouement non moins honnête qu'agréable. Car les deux amies, les lèvres à peine mouillées d'un souvenir de désir et d'une mousse de vin léger, portent, très chastes, auprès de Ludovic rhabillé, des peignoirs montant jusqu'au cou; et, attentive aux moindres désirs des convives, Clémentine les sert avec une modestie discrète...

LA BELLE NUIT D'ÉTÉ

LA BELLE NUIT D'ÉTÉ

Sur l'eau bruissante comme un long satin qu'on déroule, sur les pelouses qui scintillent de fulgores, sur les villas aux sombres parcs ensommeillés, c'est une nuit d'étoiles et de bleu charme infini. Les acacias balancés éventent de parfums et de frissons susurrants la tiédeur du calme silence; et là-bas, là-bas. on ne sait où, comme tout au fond du mystère, le chant commençant du rossignol vibre, s'accroit, s'alentit, s'exaspère, et semble un acharné appel vers le douloureux et délicieux idéal. Alors, dans un sentier, au bas d'un mur tout blanc de lune, en levant la tête vers une fenêtre pas refermée :

JULES-LE-MARIN

Eh ! Galuche !

GALUCHE

Me voilà !

Galuche enjambe l'appui de la croisée, se tourne, glisse, se laisse choir dans la venelle. Jules-le-Marin l'embrasse tendrement. Ce sont deux jeunes rôdeurs, gras, larges, blancs ; entre la chemise bâillante se bombent leurs bustes de mitrons. Ils s'éloignent. Il y a un bruit mou d'espadrilles sur le cailloutis du sentier.

JULES-LE-MARIN

Fini ?

GALUCHE

En deux temps.

JULES-LE-MARIN

Tu as eu du mal ?

GALUCHE

Pas moi ! Eustache.

JULES-LE-MARIN

Alors ?...

GALUCHE

Dame ! tiens, vois, là, mes mains.

JULES-LE-MARIN

Du rouge !

GALUCHE

Ce qu'il en avait, pour un vieux !

JULES-LE-MARIN

Nom de nom !

GALUCHE

Fallait pas qu'il s'éveille !

JULES-LE-MARIN

Et tu as trouvé ?...

GALUCHE

Pas grand'chose. Deux bagues, une montre, quelques pièces de vingt francs.

JULES-LE-MARIN

C'est toujours ça. Où as-tu mis les bijoux et l'or ?

GALUCHE

Dans ma poche.

JULES-LE-MARIN

Part à deux !

GALUCHE

Pour ce que tu as travaillé !...

JULES-LE-MARIN

Je faisais le guet.

GALUCHE

Bon ! bon ! on fera ses comptes, à Paris. Filons vite.

JULES-LE-MARIN

Comme tu voudras. Bien sûr, des hommes comme toi, il n'y en a pas beaucoup. Tu as saigné un pante ; tu n'es pas plus ému que si tu venais de prendre un verre. Tu as du cœur, on peut le dire. C'est vrai que je t'aime. Et il y a longtemps, hein, mon vieux ? Ça date de Poissy. Seulement, tu as un défaut. Tu est trop aimable avec les femmes. Un homme comme toi, ça devrait laisser les femelles lui courir après, et se fiche d'elles. Non, toi, tu fais le gentil, tu leur dis des douceurs, tu leur donnes l'argent que tu as gagné.

GALUCHE

Je suis gentilhomme !

JULES-LE-MARIN

Je ne veux pas, moi, que tu sois aimable avec les femmes !

GALUCHE

Qu'est-ce que tu dis ?

JULES-LE-MARIN

Je dis...

GALUCHE

Tu dis que tu es un imbécile, et que tu vas te taire !

JULES-LE-MARTIN

Bon ! bon, ne te fâche pas. Tu sais bien que je ne peux pas me fâcher avec toi. Je t'aime trop, mon petit, je t'aime trop... je ne peux pas me fâcher...

Ils s'en vont dans la nuit d'étoiles et de bleu charme infini. Des acacias balancés, une pluie de fleurettes, quelquefois, les frôle. Une fleur s'est collée au sang d'un des doigts de Galuche ; il regarde cette fleur au bout du doigt sanglant, et il rit. Il s'en attendrit aussi. Il s'arrête un instant, pour écouter chanter le rossignol. Ils se remettent en route, et c'est autour du bruit mou des espadrilles, sur leurs formes courbées qui se hâtent côte à côte, l'enchantement mystérieux de toute la belle nuit d'été.

Mais brusquement :

GALUCHE

Eh bien ! je ne rentre pas à Paris.

JULES-LE-MARIN

Qu'est-ce qui te prend ? Tu veux coucher sur le chemin, ou dans le bois ? Je veux bien, moi, s'il n'y a pas de danger,

GALUCHE

Et quand même il y aurait du danger ?

JULES-LE-MARIN

Ah ! tu en as, du cœur !

GALUCHE

Mais c'est pas pour dormir, grande bête, que je veux rester ici.

JULES-LE-MARIN

Pourquoi, alors ? Qu'est-ce qu'il y a ?

GALUCHE

Il y a que ça m'a mis en train, la chose de tout à l'heure : et il faut profiter du moment où on est en train. Je veux faire un coup, encore !

JULES-LE-MARIN

Galuche !

GALUCHE

Tais-toi, animal, et regarde !

JULES-LE-MARIN

Cette fenêtre-là, au premier, de l'autre côté de la grille ?

GALUCHE

Juste.

JULES-LE-MARIN

Qui est ouverte ?

GALUCHE

Donnez-vous donc la peine d'entrer ! Et la chambre est toute noire. J'y vas.

JULES-LE-MARIN

Ce n'est pas raisonnable ! Il y a peut-être des chiens, ou des domestiques ; on t'empoignera, nous serons perdus. Et puis, deux affaires dans la nuit ! Si c'est comme ça que tu nous prépares les circonstances atténuantes !

GALUCHE

Fiche le camp, si tu veux ! Moi, je travaille.

JULES-LE-MARIN

Allons-y donc !

GALUCHE

Il faut passer par-dessus la grille. L'épaule !

JULES-LE-MARIN

Voilà.

GALUCHE

Une ! deux !

JULES-LE-MARIN

Tu ne t'es rien cassé ?

GALUCHE

Un sommier, cette pelouse.

JULES-LE-MARIN

Faut-il que je t'aide à grimper ?

GALUCHE

Pas besoin. Il y a un espalier. Attends-moi, je reviens.

JULES-LE-MARIN

Surtout, je t'en prie, ne t'emballe pas !

Si on ne crie pas, pas de couteau! Sois raisonnable. Ne t'expose pas.

GALUCHE

Non, ce qu'il va être drôle, le bourgeois, en me voyant, tout noir, devant lui! Je donnerais dix sous pour que la bougie soit allumée!

Dans l'ineffable douceur nocturne, les pelouses scintillent de fulgores; il y a des papillons de nuit qui palpitent autour de ces insectes de lumière. Le bruissement de l'eau, lointain et qui semble proche, met sur tout le paysage comme la caresse d'une onde invisible. Le circuit d'une chauve-souris s'illumine aux ailes d'une transparence lunaire. Et ce sont des chuchotements d'herbe, et des éveils de pépiements, bientôt endormis, et une chute de branche, comme l'abandonnement d'un bras trop chargé de bonheur. Une plainte s'élève, très douce et très râlante à la fois, on dirait d'un roucoulement de chouette. C'est un oiseau funèbre qui se pâme ou une tourterelle qu'on égorge. Deux ou trois fois, cette plainte monte, plus tendre et plus déchirante, soupire. Hélas! qu'il faut de bonheur ou d'angoisse pour se lamenter ainsi! Et le chant du rossignol, là-bas, là bas, au fond du mystère, invite au douloureux et délicieux idéal!

JULES-LE-MARIN

Eh! Galuche!

GALUCHE

Me voilà !

Galuche enjambe l'appui de la fenêtre, se laisse glisser, se laisse choir dans le jardin, traverse la pelouse, se hisse à la grille, tombe sur le chemin.

JULES-LE-MARIN

C'est fait ?

GALUCHE

Tu peux le dire !

JULES-LE-MARIN

Ça été dur ?

GALUCHE

Mais non !

JULES-LE-MARIN

Tu n'as pas ?...

GALUCHE

Je n'ai pas, quoi ?...

JULES-LE-MARIN

Eustache !...

GALUCHE

Pas besoin.

JULES-LE-MARIN

Bon, ça ! Et qu'est-ce que tu as pris ?

GALUCHE

Rien.

JULES-LE-MARIN

Il n'y avait rien ?

GALUCHE

Que si ! des bijoux, des bibelots, ce qu'il y a de plus riche ! partout.

JULES-LE-MARIN

Alors ?...

GALUCHE

Je fais ce qu'il me plaît ! Je suis bien le maître de faire ce qu'il me plaît !

JULES-LE-MARIN

Oui, oui. Enfin, coup raté ?

GALUCHE

Ah ! non, par exemple !

JULES-LE-MARIN

Pourquoi ris-tu ?

GALUCHE

Ça n'est plus permis de rire ?

JULES-LE-MARIN

Mais si ! mais si ! Allons-nous-en ! Ce qu'il y a de bien, c'est que nous avons toujours ce que tu as trouvé chez le vieux : les bagues, la montre, les pièces de vingt francs.

GALUCHE

Pour ça, mon bonhomme, tu peux en faire ton deuil !

JULES-LE-MARIN

Hein ?

GALUCHE

En faire ton deuil, je dis. Je n'ai plus rien. J'ai tout donné.

JULES-LE-MARIN

Tu as ?...

GALUCHE

Dame ! on est gentilhomme. Dépêchons-nous, voilà l'histoire. J'entre dans la cham-

bre. Ça sentait bon ! bon comme quand on passe rue d'Enghien, devant les magasins de parfumerie. J'avance, à tâtons. Il y avait une veilleuse. Je commence à y voir clair. Sur des meubles de toutes les couleurs, sur la cheminée, au mur, des choses luisaient, jolies. Et, au fond, c'était tout blanc, comme un tas de roses blanches. Le lit ! J'avance encore, j'ouvre les mains, je touche. Ah ! sacrebleu ! sacrebleu ! sacrebleu ! C'était de la soie, de la soie, en vie. Et c'était rond ! et c'était lisse ! et c'était frais ! J'avais si peur, d'être si content, que j'allais fiche mon camp. Mais voilà que la dame — bien sûr, elle me prenait pour son mari, ou pour son amant, — m'a serré entre des bras de dentelle. Qu'est-ce que j'ai fait, moi ? Je me suis fourré dans le lit, et je te promets que si elle n'a pas été contente, c'est qu'elle est rudement difficile. Du reste, elle criait comme un pigeon malade ! Et je ne suis

parti que quand elle a été rendormie. Mais quoi ! il faut se conduire généreusement avec les femmes. Et, avant de renjamber la fenêtre, j'ai laissé sur la cheminée les bagues, la montre et les pièces de vingt francs. Elle ne pourra pas dire que je lui ai posé un lapin !

Ils s'échappent à travers le paysage nocturne où tressaille déjà un pressentiment de matin. Comme le fond d'une urne naguère pleine d'ambroisiè, le rossignol qui va se taire égrène ses dernières gouttes de chant mélancolique... Ah ! qu'il est rassasié de douleur et d'amour, à cet heure d'avant l'aube, le grand espoir du rossignol ! Et la fuite de la rivière est un glissement plus clairement sonore, comme si, maintenant, c'était du satin diaphane qui coule.

GALUCHE

Pourquoi ne me dis-tu rien ? Tu m'en veux ?

JULES-LE-MARIN

Moi ?

GALUCHE

Tu m'en veux d'avoir laissé, là, ce que j'avais trouvé ailleurs.

JULES-LE-MARIN

Mais non. mais non, je ne t'en veux pas — de ça !

Voici qu'ils ont achevé de monter la côte, et devant eux c'est, sous le charme bleu du ciel encore étoilé, toute la vaste plaine avec de pâles balancements de buée.

JULES-LE-MARIN

Alors, comme ça, elle était jolie, la dame ?

GALUCHE

Je te crois !

JULES-LE-MARIN

Et tu t'en es donné, de l'amusement ?

GALUCHE

Tiens ! j'avais travaillé, chez l'autre ! c'était ma récompense.

JULES-LE-MARIN

Tu as raison. Tu as raison de dire ça ! Ta récompense... On a de drôles d'idées, tout de même.

GALUCHE

Quelles idées ? Qui est-ce qui a des idées ?

JULES-LE-MARIN

Moi. C'est drôle, mais j'ai une envie.

GALUCHE

Dis !

JULES-LE-MARIN

C'est une fière nuit que tu as faite, une vraie nuit. Eh bien! voilà, je voudrais en garder quelque chose, pour me rappeler...

GALUCHE

Quelque chose ?

JULES-LE-MARIN

Fais-moi un cadeau.

GALUCHE

Ça, si tu veux... Quel cadeau ?

JULES-LE-MARIN

Eustache... Tu sais... le couteau... qui est rouge...

GALUCHE

Le couteau...

JULES-LE-MARIN

Qui a saigné le vieux. Donne-le-moi en souvenir...

GALUCHE

En voilà une idée... Ce que tu es drôle !... Tiens, prends.

JULES-LE-MARIN

Tiens, toi aussi !

Il lui enfonce le couteau entre les deux épaules. Galuche tombe, sans un cri. Jules-le-Marin s'enfuit. Et il y a sur les pelouses où s'éteindront les fulgores, sur les grands parcs encore ensommeillés, l'inquiétude frissonnante de la nuit qui ne sera plus la nuit. Le balancement des acacias évente de parfums et de frissons une tiédeur moins obscure. Une ligne rose, au loin de la plaine vaguement blanchissante, s'allonge, si mince, à l'horizon... C'est l'éveil du sourire aux lèvres de l'orient.

LE PARADIS DE LA PRINCESSE

LE PARADIS DE LA PRINCESSE

I

Parmi la langueur de l'après-midi de Naples, et les parfums, dilatés en atmosphère, des mimosas, des caronarias ou des hélyanthèmes, et les oscillantes brises des éventails qu'agitait lentement la paresse des jeunes femmes presque couchées en des balancins d'osier et, çà et là, à la joue, au front, à la naissance d'un sein, au coude d'un bras nu, dorées par les vacillements du soleil fusant à travers les vitres de la serre, la princesse de Poléastro s'éveilla de sa pose abandonnée lorsqu'on vint à parler, à propos du dernier sermon intime d'un

Monsignor fort à la mode, des peines ou des joies qui nous attendent en l'autre vie, et, une rêverie lumineuse entre ses cils mi-clos, d'une voix tendre et odorante comme un soupir de rose :

— Oh ! moi, dit-elle, quand j'entrerai dans le Paradis, je ne serai pas étonnée du tout, car je crois bien que je l'ai vu déjà !

Elle ajouta, après un silence où elle se souvenait sans doute :

— Oui, quand j'étais toute petite.

A l'ordinaire, les moindres paroles de la princesse Poléastro sont avidement recueillies par la cour que lui font les plus nobles dames et les plus hauts gentilshommes de l'aristocratie napolitaine, auxquels se mêlent les étrangers que recommande l'illustration de leur race ou la renommée de leurs talents. Vraiment, elle règne, sans conteste ; non seulement par le glorieux blason, par la fortune incalculée et par la toute-puissante influence du prince-général, son mari, cinq

ans ambassadeur à Vienne et quatre fois ministre de la guerre, mais par son incomparable beauté, faite à la fois d'impérial éclat et de grâce ingénue, que rehausse dans l'admiration universelle une vertu parfaite, une dévotion sans hypocrisie, une candeur sans affectation, sur lesquelles n'a jamais pu mordre la plus adroite calomnie. Vainement les méchants rappellent les origines obscures de cette éclatante gloire mondaine. Vingt ans passés, le prince de Poléastro qui voyageait par la France, non pas en wagon, mais en chaise de poste, comme les grands seigneurs de naguère, vit, couchée sur un tas de pierrailles (c'était non loin de Paris), une toute petite fillette, qui dormait. Elle était pâle, maigrichonne, les pieds sans souliers, avec la jupe en loques. Toute seule. Il l'éveilla, l'interrogea. Comme elle avait cinq ou six ans à peine, elle savait peu de mots, ne put dire ni d'où elle venait, ni qui l'avait laissée là. Le prince

s'attendrit d'elle, la fit monter dans la chaise, l'emporta en Italie, et la plaça dans un couvent, où elle fut instruite, et où, grandissant, elle devint si savante et si pieuse, et si belle, avec, des grâces toujours et des ingénuités d'enfant, que le prince de Poléastro, l'étant venue voir après dix ou douze ans d'oubli, la jugea accomplie au point que, jeune encore, il se résolut à l'épouser. Il l'épousa en effet. La fillette ramassée sur un chemin de banlieue parisienne est devenue la plus grande dame des Deux-Siciles ! Mais, au grand déboire des mauvais chuchoteurs, cet étrange passé, dont elle se garde d'ailleurs de faire mystère, ajoute au contraire un piquant romanesque à son triomphe d'à présent : et l'on s'accorde à proclamer que la princesse de Poléastro est sur la terre, je veux dire dans les salons, une irréprochable femme, superbe par la beauté et le rang, exquise par l'innocence, une reine qui serait une sainte,

en attendant qu'elle soit un ange, au ciel.

De sorte que les paroles qu'elle avait susurrées entre deux coups d'éventail causèrent la plus vive émotion. Un poète français, parisien même, qui se trouvait là par hasard, — presque un intrus parmi tant de nobles visiteurs, — fut étonné, plus qu'aucun autre, de les avoir entendues. Quoi ! la princesse, toute petite, avait vu le Paradis? Où ? Comment? Quel Paradis? Des chaises inclinées, des balancins immobiles, on se penchait de toutes parts vers elle, avec des airs qui interrogent, dans la serre dorée de soleil, où se vaporisaient en atmosphère les parfums des mimosas, des caronarias et des hélyanthèmes.

II

Alors, condescendante à ces curiosités bientôt approbatrices :

— Vous voulez que je m'explique? dit-

elle. Soit. Mais, je vous en avertis, ce n'est pas une aventure que je vais vous conter ! J'ai le souvenir, morne et délicieux, de choses, sans événements ; et voilà tout. C'est en moi comme ce qu'un miroir garderait d'un reflet. Et si vous pensez « elle a rêvé », vous aurez sans doute raison. Pourtant il me semble qu'un rêve ne m'aurait pas laissé une impression aussi profonde, aussi durable parmi les réalités de la vie.

Elle continua, dans le grand silence attentif :

— C'était autrefois, tout à fait autrefois, bien avant l'heure où le prince (vous savez cette histoire) me trouva endormie sur un tas de pierres d'une route française. Qu'étais-je avant cette heure ? une très pauvre fillette, née de très pauvres parents, et laissée là, comme le petit Poucet et ses frères dans la forêt ? une enfant issue de parents nobles, qu'une nécessité fatale dévouait à l'abandon ? je ne sais pas. Aucun

fait précis ne se dessine dans la brumeuse commémoration de mes premiers ans. Mais, de ce vague, je garde de vagues réminiscences...

Quand je regarde derrière moi, loin, loin, il me semble voir beaucoup d'ombre, et aussi, par instants, beaucoup de clarté, avec des êtres inconnus qui passent, plus sombres dans cette ombre, et, plus clairs dans cette clarté. Mais c'est très difficile de se rappeler des choses si confuses, si immatérielles pour ainsi dire, sans que le plus proche du plus tard, l'expérience des faits de la vie, n'y ajoute, par le raisonnement, de la comparaison, des réalités, des précisions que cependant elles n'eurent pas. Il me faut, non sans un grand effort, me dégager de celle que je suis devenue peu à peu, pour ne voir que le presque pas visible de celle que j'étais jadis, jadis... pour me rappeler seulement ce dont je me souviens à peine. J'y réussis, incertaine-

ment. Je crois que j'ai habité, à peine née, dans de l'étroit, dans du noir, dans du clos; et, autour de moi rencoignée avec des tremblements dont le frisson, parmi mes songeries, parcourt encore mes membres, une forme, qui ressemble à celle d'une femme, fait des gestes, pousse des cris, rit, pleure. m'embrasse, me menace, s'en va, me laisse, revient, pas seule. Une apparence d'homme se dresse, on m'emporte, on me couche, je ne vois plus rien. C'est que je dors sans doute. Je me réveille, il fait toujours noir. Mais où je suis, je l'ignore. Et longtemps, longtemps, c'est ainsi. Moi dans un coin, avec des pas autour. Puis, rien, rien, rien. Sinon du sombre, sans pensée, sans vie. Enfin, — quand? où? impossible de retrouver le lieu, ni l'heure, — je passe parmi des foules, dans du jour gris, ma main dans la main de quelqu'un de très grand qui me guide et me tire. Me voici, — après une poussée, — dans un endroit qui n'est pas

éclairé. Ah ! si, un souvenir précis ! J'entends une voix, pas méchante (est-ce que je sais si cette voix n'était pas celle de ma mère ?) me dire, en me poussant encore : « Reste ! reste là ! » Je reste, sans comprendre où l'on m'a mise. De la nuit autour de moi, avec des gestes et des paroles de gens qui rôdent. Vingt choses, — sans que je sache lesquelles — m'environnent, me frôlent, me pressent ; moi je suis petite dans un coin. Je regarde, j'entends, je ne comprends pas. Je vois rougeoyer des rondeurs qui luisent. Depuis, la première fois que je suis entrée dans la cuisine du couvent, les étincellements des cuivres, à leurs crochets, sous des planches, au mur, m'ont rappelé ces rondeurs rougeoyantes. Et je demeure longtemps, là, je ne sais où. Mais pas toujours. On m'y a conduite, on vient m'y reprendre, pour me conduire ailleurs, dans un ailleurs que je reconnais, qui m'est tout à fait familier. Et cependant tout cela m'ap-

paraît en même temps. Sans doute c'est l'incertitude de ma mémoire d'enfant qui brouille toutes mes réminiscences en une seule confusion. Il est probable que je logeais dans une maison d'où, de temps en temps, peut-être le dimanche, ma mère me conduisait dans une autre maison. Mais je m'imagine que j'étais toujours dans l'une et dans l'autre. Puis, brusquement, du milieu de tant d'obscurité, émerge une lumière, une gloire, un triomphe ! et, un jour, j'ai vu le Paradis, certainement.

Du coin où je me tenais, — j'ai l'impression que dans ce coin j'avais peur, ah ! que j'avais si peur ! — je m'évade lentement, doucement, sans bruit, sans aucun bruit, — je suis sûre que je ne fais pas de bruit ! — je monte, je monte, je monte. Il y a autour de moi des blancheurs rondes, rayonnantes, — j'ai vu depuis, dans les fêtes des jardins, des globes lumineux qui ressemblent à ces rayonnantes blancheurs,

— je monte encore, je sens sous mes pieds, sous mes mains, des mollesses épaisses, — ce devait être des épaisseurs de tapis, — je monte toujours, et, après une soudaine ouverture, j'ai devant les yeux un si magnifique éblouissement qu'à ce moment même où je vous parle, mes paupières en palpitent, extasiées. Ah ! le Paradis ! le Paradis ! J'ai vu sûrement le Paradis, à cette minute-là ! Des choses roses, des choses bleues, de l'or, de l'argent, des rayons d'étoile et de soleil se mêlaient sous un éclaboussement de clartés furieuses comme dans une énorme volière de cristal où mille oiseaux des Iles auraient des ailes de pierreries en flammes. Et, aussi, luisaient à travers des brumes de gazes, des neiges lisses pareilles à celles dont, décolletées pour les bals, nous éblouissons les regards et les lustres. Toute cette splendeur m'entrait dans les yeux, me pénétrait toute, m'illuminait intérieurement de la tête aux

pieds. Je crus que j'absorbais tout un ciel plein d'anges, brusquement épanoui ! Parfois une noirceur, — imitant la forme d'un homme — traversait cette gloire, se penchait vers les étincellements, les touchait, les obscurcissait. Sans doute le Diable entrait dans le Paradis pour en arracher quelque élue indûment admise dans les célestes délices, et que revendiquait l'enfer. Ce qui me porte à croire juste cette idée, c'est que, parfois, l'une des blancheurs de neige ou des roseurs ailées de brumes d'or, s'éloignait avec la forme noire. Alors se rétablissait, introublée, miraculeuse et célestement claire, parmi des murmures qui étaient sans doute des commencements de divins cantiques, l'universelle lumière peuplée d'anges et de séraphins nus ! Puis, on me tirait, on m'emportait, on m'obligeait à redescendre, mais de la radieuse vision j'ai gardé un enchantement, non pareil sur la terre, à qui le ciel doit ressembler ! »

III

Dès qu'elle se tut, ce fut un brouhaha complimenteur. A coup sûr, la princesse de Poléastro avait eu, toute petite, dans quelque rêve, la vision des célestes éblouissements. Rien de plus simple, en somme. Dieu, en sa grâce, peut donner le pressentiment, presque réalisé, de ses fêtes, à ceux ou à celles qui sont destinés à les mériter. Si belle, si pieuse, si parfaite, il était naturel, légitime même, qu'elle eût été admise, fillette, à voir les lumineuses félicités où elle serait admise, ange !

Lui-même, le poète parisien, ne manqua pas de joindre les siennes à ces enthousiastes congratulations...

Peut-être celle que le prince de Poléastro trouva endormie, sur un tas de pierres, dans un chemin de banlieue, était-elle la fille de quelque abjecte prostituée, qui, les jours d'école fermée, ne sachant que

faire de son enfant, l'emmenait avec elle dans l'une de ces odieuses maisons que signalent la porte ouverte et les fenêtres closes, la fourrait dans le sous-sol, vers la cuisine, en quelque coin; de là peut-être, l'enfant, attirée par des bruits, des rires, et la lumière des escaliers, s'évadait vers le salon des glaces, où des gazes bleues, dorées, argentées, palpitent comme des ailes sur de lisses blancheurs de femmes nues comme des anges. Précisément il se souvenait d'avoir vu, naguère, un dimanche, en passant devant l'un de ces abominables lieux, une femme, une mère sans doute, y entrer tenant par la main une fillette de cinq ans ou six ans...

Mais il n'eut garde de troubler, d'une impertinente hypothèse, les célestes souvenirs de la princesse; il seyait que, belle et triomphante, vertueuse, ingénue, presque une reine, presque une sainte, elle conservât l'illusion que, lorsqu'elle irait au Paradis, elle ne ferait qu'y revenir.

L'AMANT PUSILLANIME

L'AMANT PUSILLANIME

I

« Miss Rose-et-Lys (c'était le nom que je donnais à cette demoiselle anglaise à cause de la double éclosion qu'était tout son jeune corps) miss Rose-et-Lys (ah ! son double parfum) avait si aigus les bouts carminés de ses seins et si carminés les bouts aigus de ses doigts que je ne savais jamais, quand, les mains mêlées aux soies fanfreluchées du peignoir, elle défendait à mon baiser les délicates splendeurs de son buste, si c'était de ses ongles que j'avais la lèvre égratignée, ou des pointes de sa gorge !

D'autres vertus l'ornaient.

La plus remarquable était une fidélité rare. assidue, parfaite, bien digne d'être offerte en exemple aux amoureuses de France. Chose admirable à dire : Durant les quatre semaines où elle ne me refusa rien de ce qu'il est même impossible d'accorder, une fois seulement je la surpris assise, presque vêtue d'ailleurs, sur les genoux d'un garçon de fort mauvaise mine, habillé d'un complet à carreaux verts sur fond rose, qui était venu lui rendre visite — notez d'ailleurs que j'étais le seul coupable. car, enfin. pourquoi avais-je poussé si vivement la porte? — et, plus tard, après l'imprévue aventure où je perdis, par ma faute encore, oui ! par ma très grande faute, l'espoir d'être aimé d'elle, j'appris à n'en pouvoir douter qu'elle n'avait offert l'hospitalité de tout son cher corps de lys et de rose qu'à trois ou quatre de mes plus chers camarades.

O fidélité adorable que tant de charmes

rendaient plus méritoire et plus précieuse ! Lorsque je songe que, par un vain respect des plus stupides préjugés, par une pusillanimité inconnue aux pires lâches, j'ai renoncé pour toujours à l'incomparable Rose-et-Lys, le mépris de moi exaspère mon désespoir, et, penché vers le petit miroir où elle se mira jadis, je compte sans pitié mes larmes une à une égrenées, mes larmes, perles éparses du collier de bonheur dont elle m'avait lié...

Mais je veux dire cette histoire, si douce d'abord, bientôt si cruelle.

II

Je la rencontrai, par un crépuscule d'automne qui laissait encore du rose aux plus hauts balcons, dans l'une des rues avoisinant la gare du Nord. Vêtue d'un peignoir de crêpe mauve, sans ceinture, à traîne,

un énorme chapeau la coiffait, rouge, où s'ouvraient les deux ailes d'une perruche verte ; et elle s'avançait d'un pas hésitant. chancelant presque, qui aurait pu éveiller dans l'esprit d'un observateur superficiel l'idée d'une personne en état d'ivresse. Mais moi, bien que les demoiselles honnêtes se promènent rarement, le soir, vers la gare du Nord, en peignoir sans ceinture, je reconnus tout de suite, — tant elle était jolie, avec de si bleus yeux — qu'entre un ange et elle il ne pouvait y avoir aucune différence ; et l'incertitude de sa démarche était due à une timidité extrême, à l'effarement bien naturel d'être seule, dans la rue, en chapeau rouge et vert. Je ne comprends pas encore d'où je tirai — faible homme qui, quatre semaines après, devais montrer un si insuffisant courage ! — l'audace de parler, sans lui avoir été présenté, à une jeune fille si modeste, si évidemment vertueuse. Eh bien ! elle

ne parut pas offensée. (Elle me l'a bien souvent raconté, depuis : qu'une sympathie subite l'avait attirée vers moi, que, par une prescience n'appartenant qu'aux âmes vraiment pures, elle avait tout de suite deviné la franchise de mon soudain amour, la sincérité de mon respect, la probité de mes intentions !) Non, elle ne parut pas offensée ; et, d'un accent anglais, qui me charma (j'avais dès mon jeune âge adoré, si chastement, les ingénus regards des jeunes misses des keepsakes !) elle accepta tout de suite de dîner avec moi, à la condition que ce serait en cabinet particulier : « car, ajouta-t-elle avec une rougeur qui la fit plus jolie, ce ne serait pas bien, oh ! non, pas bien, d'être à table avec un monsieur, devant le monde. » Tant de confiance, plus touchante à cause de tant de modestie, m'attendrit jusqu'au fond de l'âme ; et sa façon, au restaurant, de manger et de boire, — j'admirais ses belles

dents blanches et les gonflements de son cou de cygne, — me toucha plus encore. Ah ! elle ne grignotait pas avec les airs dédaigneux, avec les moues menues des cocottes parisiennes; elle ne humait pas le champagne de la coupe à petits coups de langue, comme une chatte qui lape. Gros morceaux et larges lampées sonores dans le gosier ! c'est d'avoir bonne conscience qu'on a bon estomac. Et, sans se faire prier, elle me raconta son histoire. Elle était non pas Anglaise, mais Irlandaise. Elle arrivait, ce soir même, de Dublin où son père (l'un des plus illustres gentilshommes de la vieille Erin) avait été tué, les armes à la main, en combattant pour l'indépendance de son pays. Cette histoire se développait en de si extraordinaires aventures, en de si romanesques impossibilités, que, ne pouvant croire un mot de tout cela, je sentais mon cœur se gonfler de tendresse et mes yeux se remplir de larmes ; car il

m'était évident que, sous d'honnètes et invraisemblables mensonges, cette jeune étrangère dérobait des vérités plus nobles encore, des dévouements, des sacrifices, que le respect de devoirs sacrés, ou quelque serment, l'obligeait à taire, même à moi. Mon admiration, et mon émotion, étaient telles que je ne pouvais m'empêcher de serrer contre moi cette magnanime et belle jeune fille, et ce m'était un fier délice, — lorsque, loin de s'écarter comme eût fait quelque mijaurée, elle resserrait au contraire l'embrassement, — de sentir se gonfler sous ma poitrine ce jeune sein où battait un si noble cœur. Sans nous être encore avoué notre amour, nous nous aimions tendrement, profondément, éperdument. Trois ou quatre bouteilles de champagne, qui auraient pu dissiper nos tendresses en frivolités et en rires, les faisaient au contraire plus intenses, plus acharnées. Simple et loyale, elle ne se défendait pas,

pareille, en son parfait abandon, à l'épousée qui se livre à l'époux longtemps espéré! Je pus, dès cette heure, la posséder comme en la saine brutalité de l'hymen; tant elle récompensait, par la loyauté de son consentement, la sûre ferveur de son désir; elle me l'a bien souvent raconté, depuis : qu'une sympathie subite l'avait attirée vers moi ! que, par une prescience n'appartenant qu'aux âmes vraiment pures, elle avait tout de suite deviné la sincérité de mon amour, la probité de mes intentions ! Trois heures plus tard, dans la maison qui désormais serait la sienne, elle partageait, sans étonnement ni recul, mon lit. Et, durant toute la longue nuit, sa confiance ne se démentit pas un instant. Et, le matin, rien ne l'avait diminuée, car, à travers mes cils joints encore de sommeil, je vis par la chambre, Rose-et-Lys, déjà levée, sans vêtements (la pudeur est une hypocrisie inconnue aux simples cœurs), aller, venir, à

son aise, comme chez elle, ouvrir les armoires, ouvrir les tiroirs, tâter les bibelots, et même, dépourvue de toute gêne, ayant trouvé sur la cheminée les dix ou douze louis d'un porte-monnaie ouvert, les fourrer dans un petit sac de cuir qu'elle avait mis sous l'oreiller. Je la regardais faire, les paupières gonflées de larmes reconnaissantes.

III

Dès lors, je fus si heureux qu'un tel bonheur ne saurait être exprimé. La confiance, la condescendance de Rose-et-Lys, dont je m'enorgueillissais autant que de son amour — puisqu'elles en étaient l'effet, — augmentaient d'heure en heure. Non seulement elle ne me refusait rien, — sinon par jeu, les mains mêlées aux fanfreluches du peignoir — de ce que je lui demandais, mais jamais elle ne refusait rien de ce que

je lui donnais. Ainsi, par exemple, lorsque, voyant à la vitrine d'un bijoutier un collier de perles ou de saphirs, je lui disais : « Je crois qu'il vous siérait, ma Rose-et-Lys. — Je le crois aussi, » répondait-elle, résignée ; et elle acceptait le collier. Elle accepta, avec la même soumission à mon choix qu'elle ne discutait même pas, un coupé, trois chevaux, une maison à Ville-d'Avray. Elle n'avait nul besoin de voir ce que je lui voulais offrir, pour jurer qu'elle serait heureuse de le tenir de moi. Je ne pouvais pas me tromper ! Je savais mieux qu'elle ce qui lui convenait ! « Tout ce qui vous plaît me plaira ! » Oh ! quelle haute et pure joie de se sentir si pleinement le maître d'une si belle âme, de qui le corps est si beau.

IV

Mes plus délicieux jours, — je ne veux pas parler des exquises nuits où ma Rose-

et-Lys méritait si bien son nom — mes plus délicieux jours étaient ceux que nous passions aux champs. Comme deux enfants nous allions sous les branches, à travers les herbes. Jamais elle n'était lasse, malgré les longues courses, et si parfois elle s'arrêtait, ce n'était pas qu'elle fût fatiguée, c'était qu'elle voulait être embrassée. D'ailleurs, même en marchant, je l'embrassais. Son parler babillard, mince, frétillant, mêlé, m'enchantait, à cause de la voix, à cause de l'accent, — à cause d'elle. C'est alors que j'acquis la certitude que les fauvettes chantent en anglais. Les rossignols sont des ténors italiens ! mais c'est en anglais que gazouillent les fauvettes des bois ou celles des roseaux, têtes noires ou têtes grises. Comme Rose-et-Lys avait dû être très bien élevée, elle connaissait certainement les grands poètes de son pays. Je la priais, dans nos haltes, de me réciter des vers de Shakespeare, de Dryden, de Keats,

de Swinburne. Elle ne se faisait pas prier, tant elle était bonne. Elle disait, elle chantait aussi des tirades, des odes, des élégies, dont je ne comprenais pas les mots, dont la sonorité exotique m'extasiait. A parler franc, je m'étonnais quelquefois de certains rythmes brutaux, vulgaires : on aurait pu croire qu'on entendait, non des poèmes, mais des chansons de cafés-concerts ! Vous savez, quand on ne connaît pas la langue... Mais mon parfait ravissement, c'était quand Rose-et-Lys, dans quelque clairière, le rire aux lèvres, le rire aux yeux, joyeuse, folle, prenait ses jupes à pleines mains, dansait, sautait, bondissait à travers les bruyères, jetait la pointe de sa bottine jusqu'aux basses branches des chênes, et s'allongeait toute sur l'herbe, en faisant le grand écart. Jeux d'heureuse épouse qui fut naguère une ingénue enfant ! et, la nuit montante, nous rentrions dans notre chère maison, où je ne savais, quand Rose-et-Lys feignait

de défendre les splendeurs délicates de son buste, si c'était de son ongle, ou d'une pointe de sa gorge, que j'avais la lèvre égratignée !

Hélas ! quel bonheur ne s'achève ?...

V

Une fois, vers la fin de l'après-midi, comme je revenais chez nous, apportant dans un écrin un bracelet d'or incrusté de rubis (qu'elle accepterait, je le savais bien ! comme elle acceptait tout, la chère et obéissante femme !), je m'étonnai de trouver ouverte la porte de l'antichambre.

Dans le salon, Rose-et-Lys, déchevelée, était renversée dans un fauteuil, entre deux hommes en redingotes sales, l'un debout, l'autre assis devant une table et écrivant.

Dès qu'elle me vit :

— Ah ! le voilà ! cria-t-elle.

Avec un sourire, inquiet pourtant :

— Oui, dis-je, me voilà.

— C'est lui ! cria-t-elle encore.

Je souriais toujours, plus inquiet.

— Sans doute, c'est moi.

L'homme qui écrivait grogna : « Bon. Ça y est ! » pendant que l'homme qui était debout m'empoignait par l'épaule et m'obligeait à m'asseoir près de Rose-et-Lys.

Alors, elle, très bas, très vite, tandis que les deux agents causaient entre eux :

— Voilà. Cette vieille concierge (chose singulière, il me sembla que Rose-et-Lys avait l'accent moins anglais que d'ordinaire), cette vieille concierge, il y a deux mois, rue d'Astorg, c'est mon homme et moi qui l'avons refroidie. On m'a pincée. Lui, non. Dis que tu as fais le coup.

— Hein !

— Oui.

— Mais !...

— Quoi ?

— C'est la guillotine.

— Non, la Nouvelle. On m'y enverra aussi. Et, si tu le sauves...

— Qui ?

— Mon homme...

— Ton homme ?

— Je coucherai avec toi, là-bas !

Eh bien — l'oserai-je dire? oserai-je à ce point affronter le mépris de ceux qui me liront ? — cette prière si simple, si naturelle, de ma Rose-et-Lys, ce conseil d'avouer que j'avais « refroidi » la concierge de la rue d'Astorg, de me faire juger et condamner à la place du véritable assassin, je n'y cédais point ! Ennui de passer pour quelqu'un qui a tué une vieille femme, (on a tant de peine à se défendre des idées qui vous furent inculquées dès l'enfance) ou crainte de la cour d'assises, ou appréhension du bagne, je ne sais : le fait est que je me levai de ma chaise en criant : « Ah ! mais non, ah ! mais non ! Ce n'est

pas moi ! ce n'est pas moi qui ai fait le coup ! Je m'appelle Valentin Masson ! On peut s'informer ! » et je vois encore l'amer regard de reproche dont la chère jeune femme, emmenée par les agents, refoula le geste, de repentir déjà, dont mes bras tendus l'imploraient !

VI

Elle est partie...

Elle ne reviendra pas..,

Imbécile, — et lâche !

Qu'est-ce que cela pouvait me faire, je vous le demande un peu, de passer pour un tueur de vieille, d'être assis entre deux gendarmes et devant des juges, et d'entendre un réquisitoire, et de voyager à fond de cale, et d'être un forçat ? Est-ce que j'aurais dû lui refuser si peu de chose, à elle, qui ne m'avait jamais rien refusé de ce

que je lui demandais, ni de ce que je lui donnais ?

Mais, voilà, il y a les préjugés...

Et maintenant ils sont là-bas, à la Nouvelle, tous les deux, son homme et elle : ils ont peut-être, par leur bonne conduite, obtenu d'avoir une terre, de bâtir une maison, où ils dorment ensemble, où j'aurais pu dormir avec elle, si j'avais eu du cœur.

Au lieu de cela, je suis triste et je pleure. Mes larmes, dans le petit miroir où elle se mira, sont les perles égrenées du collier de bonheur dont elle m'avait lié...

Non, le guignon, c'est que je ne l'aie pas connue quelques mois plus tôt, parce qu'alors j'aurais fait le coup avec elle, et, comme ça, ça aurait marché tout seul !

L'ÉPOUVANTABLE VENGEANCE

L'ÉPOUVANTABLE VENGEANCE

I

Le moribond, en un balbutiement déchiqueté syllabe à syllabe par la râpe du râle :

— C'est... toi... chère... femme... ma chère... femme... c'est... toi... qui es là ?

— Oui, mon ami, dit-elle.

— Bien... bien... tu es là... bien...

Il essaya de se tourner, se tourna pour la voir toute. Dans la chambre où, par ordonnance du médecin, on ne laissait plus entrer le jour du ciel (une veilleuse, par delà le lit, avait, sans rayonnement, la flamme nulle d'un œil d'aveugle), comme pour faire faire au malade l'apprentissage déjà

de l'ombre sépulcrale, la jeune épouse près du chevet, en peignoir blanc, très jolie, — demain, elle prendrait le deuil, serait plus jolie encore, — montrait cet un-peu de désordre dans la coiffure, et ce regard à travers les cils mouillés, et cette désolation du sourire, et cette élégie presque tombale de l'attitude, qui, dans la conviction des femmes, suffisent à prouver, même aux personnes les plus perspicaces, la sincérité parfaite de l'apitoiement.

Le mourant, sa main longue sur une petite main où il tâtait la bague nuptiale, continua, la langue par instants claquante au palais :

— Le... docteur... connaît... mon... courage... il m'a dit la... vérité... je vais... mourir... tout à l'heure...

— Mon ami !

— C'est... la... fin...

— Non ! non !

Elle sanglotait, assez bien. Pourtant, il

eut, plissement furtif, à ses lèvres, à ses blêmes lèvres, l'espèce de dédain qu'inspire le jeu d'un acteur inégal à son rôle, cachant trop peu le « métier »,

— Si !... si !... la fin. Alors... je t'ai fait... appeler... tout de suite... parce que j'ai à te... parler...

Sa poitrine se creusait et s'enflait.

— ... A... te... parler...

Il répéta plus vigoureusement :

— ... A... te... parler...

Il appuyait sur chaque mot, tantôt plus, tantôt moins, en la cadence, sur le tremplin cédant et se haussant, d'un acrobate qui va s'élancer !

— ... A... te... parler...

Et, brusquement, puissamment, d'une seule haleinée, peut-être la dernière :

— ... pour te rappeler tes crimes, tous tes crimes, et pour en tirer la plus épouvantable vengeance !... oh ! une vengeance épouvantable !

Elle s'effara, sincèrement. Des doigts d'agonisant, en un suprême délire, peuvent retrouver des forces, saisir, déchirer, étrangler ! « Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'avez-vous ? » et elle s'éloignait. Mais d'une main lancée il la rattrapa, la força de se rapprocher, de s'asseoir sur le lit, où il la maintint.

Et il parla, nettement.

II

— Durant nos fiançailles, chez ta mère, au château d'Ars-les-Roses, tu ne te plaisais, malgré tes dix-sept ans, qu'à des jeux de fillette. Lorsque j'entrais dans le salon, inattendu, tu t'enfuyais en emportant une poupée ! tu aurais pleuré tout le jour si le petit chat était mort. Tu regardais avec des yeux d'un bleu nul et comme vierge de reflets, tes serins dans leur cage ; s'ils se becquetaient, tu ne te détournais

pas, à force d'innocence. Une fois, tu me dis : « C'est drôle de se marier, avec un homme. Moi, j'aurais voulu épouser ma petite sœur, qui a huit ans. » De sorte qu'on me blâmait presque de soumettre aux brutalités des noces une enfant comme toi, qui ne savait rien et serait effrayée, si cruellement peut-être, en apprenant...

Elle s'était rassurée. Il avait eu le délire, voilà tout. Maintenant, il se calmait; et, près de ne plus vivre, il se plaisait à évoquer les jeunes heures heureuses de sa vie.

— Que voulez-vous, mon ami ! j'étais peut-être un peu ridicule, d'être si puérile; il n'y avait pas de ma faute. L'éducation est très sévère, au couvent des dames de la Visitation. C'est un couvent de province. On n'y permet pas de lire, non, pas même les livres que l'on a eus en prix, et dans les romances que l'on chante, au lieu d'amour, il y a tambour.

Mais lui :

— Allons donc! tu mentais! tout en toi mentait! et si mal, que pas une minute je ne fus déçu de tes hypocrisies doublement enfantines. Tu entends, pas une minute! Non, vraiment, il est extraordinaire que les femmes comptent assez sur la stupidité des hommes pour oser les vouloir abuser avec si peu d'art, avec si peu de subtilité et de stratagème. Quoi! vous vous imaginez, médiocres simulatrices, que nous vous croyons telles que, d'une si manifeste effronterie, vous vous montrèz? Mais, sottes que vous êtes, sachez-le donc, c'est de notre seul consentement à vos ruses que sont faits les triomphes dont vous vous enorgueillissez. Et je veux, pour ma vengeance de tes mensonges, t'arracher l'illusion que j'en fus la dupe! Je t'avais à peine vue que je n'ignorais plus rien des vils désirs, des bas instincts que signalait, justement, la candeur exagérée de tes yeux et de ton

sourire. Ton innocence, maladroite fille, était niée par son excès même. Tu dépassais les limites ! Tu étais invraisemblable ! Tes ignorances de l'hymen affirmaient qu'il ne te réservait rien d'inconnu ; il suffisait d'observer le regard dépourvu même de curiosité dont, si enfant, tu considérais, avant de la rhabiller, l'insexualité de ta poupée, pour être certain que les expertes confidences des grandes, sous les châtaigniers du couvent, t'avaient minutieusement renseignée sur les différences de la femme d'avec l'homme ; et, quand même une légitime suspicion ne m'eût pas fait entr'ouvrir ma porte, les nuits, sur le corridor du château, où glissaient des pas furtifs, quand même je n'aurais pas suivi, vers ta chambre, une ombre blanche, j'aurais deviné, rien qu'à l'inadmissible et absurde ingénuité dont tu souhaitais te marier avec ta petite sœur, que, — tout le monde, hors moi, endormi, — ta femme de chambre, fille

qui servit chez des filles, allait chez toi, s'asseyait sur ton lit, te lisait, à voix basse, sous la lampe, *Félicia ou mes fredaines*, et que, après quelques pages, détestables amies, vous ne lisiez pas plus avant !

Elle sursauta.

— Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai !

Puis, penchée, une colère aux dents, colère bien plus des mensonges surpris que de la faute avérée :

— D'ailleurs, si tu croyais cela, pourquoi m'as-tu épousée ?

— Hélas ! dit-il, parce que, plus intelligent que les femmes, et démêlant leurs ruses, l'homme est plus faible qu'elles, à cause de l'amour, et je t'aimais !

Puis, la maintenant :

— Les jours passèrent. Vint la nuit de noce ! Dans le clair lit de dentelles et de pureté, je te rejoignis, palpitant. Et tu avais des peurs adorables, parce que mes lèvres cherchaient ta bouche, parce que mes

bras voulaient te serrer sur mon cœur, parce que, d'un essoufflement de tout mon être, j'aspirais à l'indicible extase de toute ta beauté, pour la première fois, sur tout mon corps. Et tu fuyais, avec des prières, tu essayais, avec des effrois suppliants, de te dérober, de t'échapper, de glisser dans la ruelle, ô ma petite, ô ma douce, ô mon exquise épousée !...

Elle pensa que, attendri par des souvenirs délicieux, il renonçait aux outrageants soupçons.

— Oui, j'avais peur, dit-elle, une peur où ma tendresse mêlait de doux espoirs, mais si terrible pourtant. Et cette nuit-là tu as dû voir, cruel, combien tu m'avais mal jugée, combien j'étais digne de ton confiant amour...

Il cria :

— Misérable ! pas un de ces reculs, trop effrayés, où ne se décelât la simulation d'une épouvante que tu n'éprouvais pas ! l'adresse

de ton corps à m'éviter, de ta main à m'écarter, révélait, incontestablement, ta parfaite science de ce que tu feignais d'ignorer et de craindre à la fois. Tu avais, ange, des résistances de fille qui n'est pas en train. Pourquoi ? parce que — ô vain calcul dont je surprenais la manifeste ruse ! — il fallait que l'aveuglante, l'affolante exaspération de mon désir me mît hors d'état de discerner que ta pudeur, violemment vaincue, jadis ou naguère, par l'insolence, un midi d'orage, de quelque valet de moisson dans une meule de foin, ou traîtreusement avilie, sous les jupes qui cachent la main, un soir de landau familial, par quelque vieux parent allumé de qui nulle indiscrétion n'est à craindre, ne m'avait pas réservé la première victoire, exigeance et espérance du chaleureux hymen !

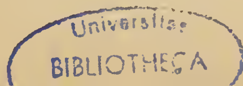
— Tu mens ! tu mens ! cria-t-elle, les doigts crispés sous ses cheveux, les ongles dans la peau du crâne. Mais, si tu croyais

cela, pourquoi ne m'as-tu pas chassée de ton lit ?

— Hélas ! dit-il, tu étais si belle !

Et il la retint encore.

— Tu sauras tout. Oh ! comme je me venge, orgueilleuse menteuse ! Jamais, jamais, jamais, entends-tu bien, tu n'as réussi à m'inspirer foi en tes grossières duplicités. Jamais, jamais ! Mariés depuis trois jours, au dessert, mon meilleur ami serrait tes pieds entre ses pieds. Tu étais certaine, pleine de confiance en l'impassibilité souriante de ton sourire, en la frivolité indifférente de tes paroles, que je ne me doutais de rien. Folle ! folle ! je savais qu'il tenait ton pied entre ses pieds, et même je perçus l'instant précis où, non sans une adresse que tu n'aurais pas eue, il osa, d'une main qui avait ramassé la serviette, prendre ta jambe et la mettre sur la sienne sous la nappe ! Tu riais ? tu regardais l'aile de perdreau qui était dans ton assiette ? je



savais que la chaleur du désir te montait du jarret au ventre, et du ventre au cœur, et du cœur à tes lèvres mouillées, d'un peu de champagne, comme espérait le faire supposer ta fréquence à boire, à boire encore ! Tout ce que tu as tenté, et réussi, contre mon amour, contre mon honneur, je l'ai su, toujours. Quand tu allais chez ta mère, l'été, à Nogent-sur-Marne, je savais que tu n'y allais pas. Quand tu allais aux magasins du Louvre, je savais que tu n'y allais pas. Quand tu allais chez ta couturière, ou aux matinées de Bodinier, je savais que tu n'y allais pas. Mon Dieu ! que tu mentais mal, pauvre femme ! Puis, un jour, t'en souvient-il, en l'infatuation de tes apparentes victoires accoutumées, tu résolus de me bafouer plus encore que jusqu'à ce jour tu ne l'avais fait. Ingénue et jolie, avec les airs de nos fiançailles au château d'Ars-les-Roses, tu vins me dire que, prise de scrupule à cause d'une de mes

trop vives caresses, à laquelle tu ne t'étais pas refusée, tu voulais, dans une église, à confesse, en obtenir l'absolution. Mais puisque je n'avais pas été absent de la faute, je ne serais pas tout à fait absent de la rémission. Je t'accompagnerais jusqu'à l'église Saint-Eustache ; je n'entrerais pas, tu n'exigerais pas cela, me connaissant peu dévot ; mais je t'attendrais à la porte, dans le coupé : et tu viendrais me rejoindre, tes dévotions faites. « Soit, » te dis-je. Et je t'attendis devant Saint-Eustache, du côté des Halles, sachant parfaitement qu'il y a, rue Montmartre, une autre porte, sachant parfaitement qu'à cette porte-là M. d'Argelès t'attendait, en fiacre ; et quand, une heure plus tard, les cheveux défaits et la robe fripée d'une aventure entre des stores baissés, tu remontas dans le coupé, où j'attendais, je n'hésitai pas à paraître persuadé que l'humilité fervente des prosternations et les élans vers les célestes pitiés t'avaient

seuls mise en ce désordre de gourgandine. Certes, certes, cent fois, cent fois, et cent fois, j'aurais dû te chasser, te tuer! Mais ta répudiation, ou ta mort m'aurait privé de toi, et, rallié, n'importe, bafoué, n'importe, cocu, n'importe, — raillé, bafoué, cocu, mais non pas abusé, — je te voulais, encore, encore, toujours! Et je t'ai laissé, en mon impossibilité de ne plus te posséder, la chimère de tes mensonges triomphants. Mais aujourd'hui, près de mourir, je me venge de tes faussetés, terriblement, en te révélant qu'elles furent vaines, et que j'en fus, non la dupe, mais, dans mon propre intérêt, le complice. Ah! pauvre femme, de qui la vanité croyait à mon imbécillité, sois détrompée, pour ton châtiment, et sache, en ton orgueil affreusement humilié, — car, étant femme, tu attaches plus de prix à la gloire de tes ruses qu'aux plaisirs que tu leur dois, — sache que celui de nous deux qui s'est moqué de l'autre, c'est moi!

Alors, elle grinça des dents.

Et, rageante, une bave de haine aux lèvres :

— Non ! non ! tu ne sais pas tout ! tu n'as pas tout deviné ou surpris. Il est, oui, il est une chose que tu as ignorée, que tu ignores !...

— Laquelle ?

Elle se dressait, féroce :

— Ecoute à ton tour.

Et, après un coup d'œil dans la chambre, vers les portes closes, inclinée vers l'oreiller :

— Ecoute ! Tu crois, et ton médecin, cet imbécile, croit aussi que tu meurs d'une maladie de foie, héréditaire. Non, non, tu meurs parce que...

— Parce que tu m'as empoisonné ! Je le sais ! Je le sais ! râla le moribond. Tu m'as empoisonné, avec de l'arsenic, acheté, je le jurerais, par petites quantités, chez le pharmacien d'Ars-les-Roses. Tu m'as em-

poisonné pour épouser M. d'Argelès, plus riche que moi, que tu bafoueras comme moi, et qui, lui aussi, feindra, puisqu'il t'aime, de ne pas voir que tu le bafoues, mais qui le verra. Oui, oui, empoisonné. Depuis trois jours, pas un de tes regards du côté de mon lit, pour guetter l'instant où, moi endormi, tu ne pourrais être surprise en t'avançant, furtive, vers la tasse de tisane, ne m'a échappé, traîtresse ! Et tout à l'heure, à peine entrée dans cette chambre, tu as mis de la poudre blanche — car il y a des mourants qui ne meurent pas — dans la potion de morphine dont s'adouciraient mes suprêmes angoisses. Te dénoncer ? J'aurais déshonoré les enfants qui ont reçu de moi le nom, sinon la vie ! et je suis assez vengé puisque tu sais que tu n'as pu me cacher aucun de tes crimes.

Là-dessus, il entra en agonie et bientôt rendit l'âme, aussi satisfait qu'on peut l'être en pareille circonstance.

III

Elle est veuve depuis un an. Elle est triste, répugne à se divertir, demeure plongée en d'inconsolables mélancolies. Les uns admirent en elle le survivant désespoir des antiques Arthémises ; d'autres, sceptiques, supposent que son mari, méchamment, par un testament avare, la priva de l'opulence qu'elle espérait. Tous se trompent. Elle ne regrette pas le défunt, elle a hérité d'une fortune considérable. Si elle souffre, si elle est destinée à souffrir encore, cruellement, épouvantablement, c'est parce qu'elle sait, c'est parce qu'elle ne peut pas ne pas savoir, depuis les discours moribonds du subtil époux, qu'ELLE NE L'A JAMAIS TROMPÉ !

LA PERLE DANS LE BAS NOIR

LA PERLE DANS LE BAS NOIR

I

Dans la laide rue de banlieue, banlieue non pas parisienne, mais banlieue provinciale, où grouille la misère sans révolte et le vice sans bohême, une bâtisse basse, — façade de plâtre qui s'effrite en feuilletements de plaie sèche, — bombait comme un énorme ventre lépreux ; et ce ventre avait un gros numéro pour nombril.

C'était le 19, cette bâtisse. Cabaret, et maison de joie. Offre de verres, offre de bouches. Verres pleins de sale litharge, bouches pleines de sale salive. Et si rarement on lavait les verres, plus rarement se lavaient les bouches. Et la triste soif et le

lamentable rut des pauvres hantaient cette infâme masure où quelques filles, de table en table, apportant des bouteilles et proposant des lits, vendaient, à bon marché, ce qu'il y a de consolation et d'idéal encore dans les pires alcools et dans les loques roses et vertes autour des maigres os nus ou des obésités nues. Des soldats venaient, aux uniformes déjà tachés par de récentes saouleries; et des ouvriers, en blouses lâches, blanches de plâtras; et parfois, timide, avec l'air de craindre qu'on le renvoie, habillé d'un veston, coiffé d'un chapeau rond, un tout jeune homme, sans moustache, un duvet pâle au menton, qui s'asseyait dans un coin, loin du gaz, et regardait, peut-être vierge. Quant aux filles, avec leur air de s'attendre à tout, avec le consentement à tout dans la lâcheté de leurs bras, dans le veule va-et-vient de leur gorge, dans le gras balancement de leurs cuisses, avec l'impossibilité du refus dans le fléchissement de leurs bou-

ches aux dents rares, usées par d'inquiétantes caries, elles s'appelaient Rose, Marguerite, Camélia, parodie abominable des virginales fleurs, ou bien Laure, Sapho, Mascotte, réminiscences romanesques de poèmes et de vaudevilles; et le frémissement d'un ruban lilas ou fauve, çà et là, éveillait parmi les hoquets de la fête, en les vils hommes venus là, qui ne croyaient pas se souvenir, des candeurs d'amours puériles ou des orgueils de chimériques amours! Les femmes, elles, bâillaient, lasses.

II

Or, un soir, un homme vint, différent de tous ceux qu'elles avaient coutume de voir. Il paraissait avoir trente ans environ. Il était très bien mis, avec de l'élégance dès la façon d'entrer, et de la courtoisie, tout de suite, dans l'air dont il les regarda. Elles furent très étonnées, d'autant plus qu'il avait au

plastron de sa chemise trois petites choses éteintes et luisantes à la fois. Des perles noires. Elles n'avaient jamais entendu dire qu'il y eût des perles de cette couleur. Elles se demandaient ce qu'un homme si bien habillé, l'allure si distinguée, pouvait bien venir faire chez elles. En effet, il y avait quelque chose d'extraordinaire dans cette visite. Il était singulier qu'un homme tel que celui-ci fût venu dans cette maison. Mais les voyages ont des hasards. La curiosité d'un riche ou illustre touriste peut le conduire à vouloir observer, tout seul, s'étant débarrassé du courrier et des interprètes, les quartiers vraiment curieux de la ville qu'il traverse. Des princes ont eu de tels caprices. Puis il y a, chez les plus hauts, des convoitises soudainement chercheuses de l'immonde, et les sadismes princiers se ravalent aux satisfactions des goujats. Quoi qu'il en fût, cet homme était entré dans cette maison. Et, en même temps qu'étonnées, les filles se

sentirent inquiétées : elles craignaient d'être dupes, en admirant sincèrement ce qu'il y avait de prodigieux en tant d'élégance et de visible richesse. Camélia dit : « Ce doit être quelqu'un de la police. » De là un effroi. Le « 19 » consentait quelquefois à des irrégularités mal tolérées par l'administration. Il se fit un silence. On devint très convenable à cause de cet inconnu. Sapho, qui s'était étendue sur les genoux de deux artilleurs, se releva et alluma une cigarette, pour voir ce qui arriverait.

D'ailleurs le visiteur se comporta très normalement. Il fit signe à une fille, Sapho, précisément. Point trop laide, assez jeune. Après un acquiescement de celle-ci, il quitta, la suivant, le salon, monta les marches d'un escalier tournant, se trouva dans une chambre presque pareille à une chambre de domestique, — mais dans une chromolithographie des colombes se becquetaient — se déshabilla, n'exigea rien (Sapho reve-

nue avec une odeur d'eau fraîche) qui pût épouvanter l'expérience d'une prostituée; se rhabilla, paisible. Elle lui demanda: « Tu n'oublieras pas de me faire mon petit cadeau, mon chéri? moi, c'est dans mon bas que je mets tout ce qu'on me donne. » Il sourit. Il ôta du plastron de sa chemise l'une des trois choses éteintes et luisantes à la fois, et, se penchant, la glissa au-dessous de la jarretière, dans l'un des bas noirs de Sapho. Cela fait, il redescendit l'escalier ; guidé par la fille, il ne traversa pas le salon où il était entré, suivit un couloir dont la porte ouvrait sur la rue, disparut. Revenue dans la salle commune, Sapho dit : « Vous ne savez pas ce qu'il m'a donné? un des boutons de sa chemise. Il me l'a mis dans mon bas. — Bon, s'écria Camélia, qu'est-ce que j'avais dit ? Il était trop bien habillé pour être en vrai. C'est un de la police, et il t'a posé un lapin, ma fille ! »

III

Sapho n'avait guère que vingt ans. A douze ans, fille de ferme, un roulier l'avait jetée contre un talus. Julienne, — c'était son nom alors — n'y avait pas pris garde, après avoir crié. Ça cuit d'abord ; deux jours passés, on ne sent plus rien. Mais le roulier avait raconté la chose. Que c'était facile. Qu'elle ne se plaignait pas, après. Ça lui fit une réputation dans le pays. Ceux qui n'avaient pas de bonne amie, et même ceux qui en avaient, la guettaient, après souper, derrière la haie, lui disaient : « Viens donc », pour voir ce qui arriverait. Il arrivait ce qu'on voulait. Ça ne lui avait pas été donné de se défendre quand on la jetait contre un talus ou quand on la poussait dans un fossé. Au bout de quelque temps, on ne se gênait plus avec elle. C'était convenu qu'elle était

toujours prête quand on en avait envie. Elle, elle n'y trouvait pas de plaisir, pas du tout. Elle servait à tout le pays, sans que ça lui servît à rien. Mais c'était une habitude qu'elle avait prise, de se laisser faire, comme les autres avaient pris l'habitude d'user d'elle quand ça leur disait. Enfin, elle fut grosse. De qui? des uns et des autres. On lui aurait dit : « Tu es grosse du chien de la ferme, » elle aurait répondu : « C'est bien possible. » Elle avait fait si peu attention à tant de gens qui la bousculaient qu'il y aurait bien pu avoir une bête parmi. Eh ! dame, voyons, quelle différence? pour ce qu'ils étaient amusants, ces hommes! mais elle n'osait pas les repousser, parce qu'elle n'avait pas repoussé les premiers; ça ne la dérangeait pas plus de retrousser sa jupe dans la venelle que de mettre le couvert dans la cuisine de la ferme. Enfin, elle était grosse. Une vraie chance! Son petit crevé, tout de suite elle partit pour la

ville, nourrice. Comme elle garda de beaux seins, même après le petit bourgeois pendu après, elle entra en service dans une maison où elle n'avait à faire que ce qu'elle avait déjà fait dans les fossés et contre les talus. Une bonne place, vraiment. Nourrie, habillée, couchée. Quant à ouvrir les jambes, ce n'était pas ça qui l'inquiétait : à douze ans, elle avait appris comment il fallait faire ; et ça l'amusait d'avoir, dans une belle salle avec du gaz, où venaient des militaires, des choses bleues et roses sur le corps. Par exemple, elle n'avait jamais compris pourquoi on l'appelait Sapho, puisqu'elle s'appelait Julienne. Mais, Sapho ou Julienne, elle ne pensait guère à cela ; pourvu qu'elle mangeât quand elle avait faim, qu'elle bût quand elle avait soif et même quand elle n'avait pas soif… C'était une espèce de bête, grasse, blanche, qui n'avait pas de plaisir à être caressée… et rien ne l'étonnait… Ça ne l'avait même pas

mise en colère qu'un monsieur si bien habillé lui eût posé un lapin, en lui mettant dans le bas une petite chose ronde, noirâtre, qui valait bien deux sous ; elle la garda précieusement, sans savoir pourquoi, comme un fétiche.

IV

Mais elle devint amoureuse.

Il faut qu'elles aiment un jour ou l'autre, même celles-là où s'est avili l'amour des autres.

Qui aima-t-elle ?

Une espèce d'apprenti en blouse blanche, pas grand, pas fort, grêle, avec des taches de rousseur sur une peau blême, un drôle de petit garçon que l'on faisait venir, des fois, quand des gens le faisaient demander.

Il avait l'air d'une femme qui vient de faire ses couches; la face pâle, traînant la

jambe, il marchait de table en table, et il chantait des chansons de café-concert, avec une très jolie voix. On aurait dû l'engager dans un théâtre. Elle s'éprit de lui, éperdument ! Chose incroyable : il fut une minute, dans un lit de chambre publique, où cette fille, qui avait appartenu à tout le monde, se livra pour la première fois.

Un jour il lui dit :

— Tu as du cœur ?

— Si tu veux.

— Il y a un coup à faire.

— Si tu veux.

— C'est des bourgeois qui vont en voyage.

— Si tu veux.

— Toi, tu entreras la première, tu causeras avec la bonne.

— Si tu veux.

— Pendant que...

Elle lui sauta au cou.

— Tout ce que tu voudras !

Mais l'affaire eut un résultat fâcheux. Ils

furent condamnés, lui à dix ans de travaux forcés, elle à deux ans de prison.

V

Quand elle sortit de prison, sans le sou, une vieille robe sur le dos, pas de chapeau sur la tête, et celui qu'elle aimait, ou qu'elle n'aimait plus — car c'est long et ça change les idées, deux ans en prison — retenu là-bas pour huit ans encore, elle marcha tout droit devant elle, comme quelqu'un qui cherche une rivière où se jeter.

Elle ne se jeta point à l'eau parce qu'elle rencontra un homme qui lui parla ou à qui elle parla la première. Ce qu'elle avait été dans la vile maison de banlieue, elle le fut dans les louches hôtels, aux coins des rues, sur les bornes des portes cochères. Pas jolie, quand elle était jeunette, puis presque désirable, plus tard, par le grossissement

laiteux des chairs, voici que l'angoisse et la prison l'avaient maigrie jusqu'à n'être plus que de la peau flasque et jaunissante sur de gros os. Bientôt elle fut, hideusement, à Bordeaux, ou à Toulouse, ou à Paris, la rôdeuse nocturne, de qui l'âge ne saurait même être présumé, et qui, titubante, glissante, a l'air de vouloir entrer dans le mur d'où elle est peut-être sortie, parle bas aux passants, leur offre on ne sait trop quoi, balbutie, et, toute prête à se vendre, semble mendier qu'on ne l'achète pas.

VI

Misère, maladie, longs jours qui marchent à la recherche du pain, longues nuits sans gîte, délirantes, qui rêvent d'une table où l'on met des plats ; pas de chemise, à peine une robe, et les relents des mauvais alcools empuantant l'haleine ; la misérable roula

jusqu'au fond de l'abjection. Elle fut, chassée des débits de liqueurs, près des fortifications, l'horrible vieille de qui les poils gris sortent de dessous un sale mouchoir rouge et qui rôde, farouche. Aux heures de la pire désolation, elle se consolait d'un souvenir : celui qu'elle passa dans la vile maison d'une banlieue provinciale. En ce temps-là du moins, elle avait mangé à sa faim, bu à sa soif, plus qu'à sa soif. Et même, alors, elle avait des mousselines autour des hanches, des rubans dans les cheveux; elle avait des bas noirs qui faisaient paraître plus blanches les lourdeurs de ses cuisses molles ! Et, dans ces bas, elle mettait des petites pièces, quelquefois des pièces de cent sous. Par instants, elle pensait, avec amertume, à l'homme, à l'homme inconnu — « quelqu'un de la police, » avait dit Camélia — qui lui avait mis dans le bas une chose ronde, éteinte et luisante ; une chose qu'elle avait toujours gardée, comme un

fétiche. Elle avait joliment eu tort de la garder. C'était un fier lapin qu'il lui avait posé, ce monsieur. Le porte-bonheur avait été un porte-malheur.

La malheureuse roula plus bas encore dans le dénuement, dans la détresse, dans l'horreur. Elle ne gagnait même plus, avec les ivrognes, de quoi se saouler. Elle s'en allait le long des murs, affamée, mi-dormante, horrible, destinée à mourir avant une heure, y consentant. Un jour enfin, — c'était à Paris, faubourg Saint-Martin, devant une boutique où l'on vendait et achetait des reconnaissances du Mont-de-Piété, — elle défaillit, râlante. Les passants s'arrêtèrent. Des gens charitables eurent pitié de cette vieille qui tombait du haut-mal ou qui tombait d'inanition, parlèrent de la porter chez un pharmacien, de faire une quête. Il était trop tard. Elle était morte, la pauvre vieille. Des gardiens de la paix relevèrent le corps, l'emportèrent...

VII

L'homme qui tenait la boutique où l'on achetait et vendait des reconnaissances du Mont-de-Piété avait regardé, sans s'y mêler, toute la navrante scène. Il déplorait cette espèce d'émeute qui écartait les clients. La foule éloignée, il allait rentrer dans son magasin. Il s'arrêta, il avait vu quelque chose de rond et de sombre luire sur le trottoir. Il se baissa, ramassa la petite chose luisante, la regarda, la regarda encore, frémit, devint tout rouge, rentra chez lui, éperdu. Il avait trouvé une perle noire qui valait quinze mille francs.

L'HORRIBLE IDYLLE

L'HORRIBLE IDYLLE

Dix heures du soir. Près de la place d'Anvers. La nuit toute bleue allongeant un immense fourmillement d'étoiles sur le boulevard extérieur pareil à une effrayante coulée d'ombre entre les parallèles lignes des becs de gaz qui s'éloignent sans fin. Par instants, malgré les proches cabarets et les beuglants d'où sort le rauque aboi des cuivres, le silence. Mais un silence inquiétant, perfide, qu'on sent plein de mauvaises paroles à voix basse. Et tout à coup, un coup de sifflet fendit l'air comme un cou-

teau très pointu déchirerait une étoffe dans toute la longueur. Alors, la tête avançante hors d'une encoignure de porte, le vieux rôdeur, le chef, le père :

— Entends-tu?

Mais la petite ne répondit pas.

— C'est Auguste qui a sifflé.

La petite se taisait toujours.

— Est-ce que tu es sourde, tonnerre de Dieu!

Et, d'une grosse patte poilue de gris, lancée vers l'autre encoignure, il empoigna, tira, poussa au trottoir la fillette toute pâlotte, treize ans, les cheveux en deux nattes sur une camisole de jaconas marron, très longues mains maigres hors des étroites manches, jupe de molleton, courte, où le pataugement dans les ruisseaux et dans le sol détrempé des terrains vagues a mis une frange de boue qui bat les chevilles nues. Sous un tremblement de gaz, quelque chose de très mince luisait, couleur d'or, à

l'annulaire de la main gauche : une bague, seul luxe dans cette sale misère, acheté dans quelque bazar, ou volé, volé plutôt.

— V'là, v'là, papa! dit-elle, l'échine basse, qui attend des coups.

— Tu dormais, feignante!

— Non, non.

— Qu'est-ce que tu faisais, alors?

— Je regardais.

— Où ça?

— Là-haut.

— Là-haut?

— Le ciel. C'est très joli, très joli, tant d'étoiles qui remuent, qui brillent...

Et elle levait sa face pâle souffreteuse, presque sans lèvres, où les petits yeux gris, aux bords roses, sans cils, rayonnèrent un instant, charmés.

Un soufflet lui rabattit la tête; l'enfant resta penchée, sans plainte. Un second coup de sifflet, et un autre, fendirent l'air.

— Attention! dit le vieux rôdeur; pour

sûr, c'est ton frère qui avertit. Quelqu'un s'amène.

— Oui, dit-elle.

— Tu marcheras devant...

— Je sais.

— Jusqu'à la seconde rue...

— Celle de l'autre soir?

— Où il ne passe personne.

— Bon.

— Tu t'arrêteras, pour qu'il te parle, Vous irez dans la rue, vous causerez. Tu raconteras que tu rentrais chez ta mère, que tu t'es perdue...

— Je sais.

— Après, presque tout de suite, tu crieras, très fort, très fort, comme si on te tuait...

— Puisque je sais, je te dis!

— Nous deux ton frère, alors, nous lui tomberons dessus, et comme ce serait une sale affaire pour lui, parce que tu n'as pas l'âge, faudra qu'il casque.

— Chouette, dit-elle.

En effet quelqu'un venait, tournant l'angle de la place d'Anvers. Mais ce n'était pas — promeneur fréquent, à ces heures, dans ces quartiers — quelque sexagénaire obèse, aux grasses bajoues, aux basses lippes pendantes, quêteur de débauches interdites. Non, en uniforme de lycéen, un adolescent, un enfant. Sans doute, après une escapade dans quelque brasserie, il rentrait chez ses parents à Montmartre, ou aux Batignolles. A la lueur d'un réverbère, dont l'évasement l'éclaira tout entier, apparut le blanc rosé d'un charmant visage où la blondeur d'une si claire moustacle ombrageait d'or léger la bouche. Les lèvres étaient fraîches comme une petite fleur de chair rouge : les grands yeux longs avaient une douceur bleue, infinie. La petite, charmée, regardait ce petit. Elle le regardait, penchée et levant un peu sa pâle face souffreteuse, de l'air dont tout à l'heure elle avait regardé le

ciel; sans doute elle le trouvait aussi joli que les étoiles; elle souriait, épanouie d'aise.

— Nom de nom de nom! sacra le rôdeur en se renfonçant dans l'encoignure. Un gosse! pas le sou!

Mais il vit, l'autre s'avançant, une chaîne de montre, une assez grosse chaîne d'or, sortir entre deux boutons de l'uniforme, et, très vite, à la fillette :

— Vas-y tout de même!

— Oh! dit-elle.

— Allons! oust! ou je t'y envoie d'un coup de pied dans les reins.

Elle obéit. Elle marcha devant le lycéen. Elle s'arrêta au coin de la rue où il ne passe personne, avec un geste comme pour permettre d'approcher. A son tour, il fit halte, étonné. Ils se considérèrent, sans parole, assez longtemps. Elle avait tout le visage extasié. Enfin : « Venez, venez, » dit-elle, et ils entrèrent dans la rue.

Auguste, — celui qui avait sifflé, — venait de rejoindre son père. « Ça marche, dit à voix basse le vieux rôdeur. Il est là, tout près, avec la môme. — Bon! dit l'autre. J'en grillerais bien une; t'as du tabac? — Tiens. » Et ils attendirent, ils attendirent longtemps. « C'est drôle qu'elle ne crie pas encore. — Dame! pour crier, dit Auguste, faut tout de même qu'elle en ait sujet, et les jeunes, c'est timide, ce n'est pas si entreprenant que les vieux. — T'as raison! » approuva le père. Et ils ne parlèrent plus, attendant toujours. Mais quand les trois quarts d'avant onze heures eurent sonné à l'horloge du collège Rollin : « Je te dis que ce n'est pas naturel! je veux voir ce qui se passe! » Et tous deux, longeant le mur, glissèrent vers la rue. Mais comme ils allaient tourner l'angle, la petite reparut; elle avait, sur sa pâle face souffreteuse, toute la joie possible; elle ressemblait à une très ardente, à une très fervente jeune

personne qui vient de faire sa première communion.

— Où est-il? hurla le père.

— Parti, dit-elle. Par l'avenue. Il doit être déjà loin. Je lui ai donné le temps.

— Parti!

— Oui, dit-elle.

— Ah! la garce! Pourquoi ne nous as-tu pas appelés?

— Pourquoi est-ce que je vous aurais appelés? Nous étions très bien, nous deux, seuls. Ça ne l'ennuyait pas de me parler; et ça me faisait tant de plaisir de l'entendre. Il est très bon. Il me disait qu'il me plaignait, que c'est bien triste d'être si pauvre, si mal habillée, à mon âge; il me disait aussi qu'il ne me trouvait pas laide, pas laide du tout. En même temps, il me serrait contre lui, si doucement, si doucement; et souvent il me donnait des baisers. J'étais si contente que j'ai failli tomber. Il m'a retenue, il m'a gardée dans ses bras,

très longtemps, très longtemps. J'étais heureuse. Mais, après, je lui ai dit de partir, parce que vous lui auriez fait du mal, et il est parti.

Les deux bras levés, le vieux rôdeur allait assommer l'enfant. Il se ravisa.

— Au fait, dit-il, si ça t'a plu de faire les choses en douceur, ça te regarde, tu es libre. Donne l'argent et la chaîne de montre.

Elle sembla très étonnée.

— L'argent? la chaîne?

— Sacré tonnerre de tonnerre! tu ne les lui as pas demandés?

— Pourquoi est-ce que je lui aurais demandé quelque chose de plus, puisque j'étais si heureuse! Au contraire, vous savez, l'anneau, l'anneau que j'ai chipé, l'autre jour, au bazar de la rue d'Amsterdam, je le lui ai donné. D'abord, il refusait de l'accepter, parce qu'il est très honnête. Mais quand il a su que c'était du faux,

il a bien voulu le prendre, et il m'a juré qu'il le garderait toujours, en souvenir de moi.

Alors, quatre poings, — ceux du père et ceux du frère — tombèrent sur elle, lourds, forcenés, acharnés, impitoyables. Mais elle ne se plaignait pas, elle ne pleurait pas. Et chaque fois que, fatigués un peu, elle pouvait relever le front, elle souriait délicieusement en regardant les étoiles qui remuent et qui brillent. On eût dit qu'elle les remerciait.

ÉVASIONS

ÉVASIONS

C'est au troisième étage de l'escalier tout noir qu'éclaire par instant l'éclair vite éteint d'une allumette, — alors se révèle, bientôt remêlée aux ténèbres, la forme d'un homme penché vers une porte, — et dans la vaste maison, pesamment, dort le silence de l'après-minuit.

Deux voix, très basses, furtives, comme en l'effroi de leur bruit :

— Enfin !

— Oh ! taisez-vous...

Car la porte s'est ouverte; l'homme, à

tâtons, rencontre une main pas gantée, qui tremble.

— Venez !

— J'ai peur...

— Je vous adore ! Venez.

— Je... viens...

— Là, une marche, une autre.

— Je vais tomber.

— Voulez-vous que j'allume ?...

— Non ! non !

— Une autre marche...

— Oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu !

Ils descendent lentement dans l'obscur silence, lui, à reculons, la main droite à la rampe, et de l'autre serrant, pour la guider et la raffermir, les deux poignets de la jeune femme.

— Maintenant, marchez.

— Marcher ?

— Nous sommes au second.

— Ah ! oui.

— L'escalier recommence.

— Bien... bien...

Elle allonge la jambe, de la pointe de sa bottine elle tâtonne la nuit, mais elle ne rencontre pas le tapis de l'escalier. Y a-t-il donc une si grande distance entre le palier et la première marche? car il lui semble que son pied s'enfonce, s'enfonce dans du vide. Ou bien, s'est-elle trompée? a-t-elle passé la jambe entre les barreaux? non, elle sent enfin sous la semelle le mou du lainage. Ils descendent. Une moiteur glacée lui suinte des mains. Il l'entend souffler, d'épouvante.

— Du courage!

— Oui... oui...

— Personne ne vous a entendue vous lever?...

— Non... personne...

— Marchez... nous sommes au premier...

— Ah!...

— Quoi? qu'avez-vous?

— J'ai glissé... Mon Dieu ! Mon Dieu !

— Ni vous habiller ? ni sortir ?

— Je ne crois pas... Je n'ai pas fait de bruit... je n'ai pas allumé de lumière...

— Votre mari ?

— J'ai traversé sa chambre...

— Sa chambre ?

— Oui... De la mienne, pour sortir, il faut...

— Eh bien ?

— Il dormait...

Elle a menti en disant qu'elle ne fit que traverser la chambre conjugale ; la vérité, c'est qu'elle était couchée dans cette chambre, dans le lit de cette chambre, et que, pendant le sommeil de l'époux, elle s'en est évadée, les mains aux murs, en chemise, pour aller prendre des vêtements préparés dans l'antichambre. Mais, à l'homme qui sera son amant dans une heure, à l'homme qu'elle adore et qui l'aimera toujours, toujours, elle ne veut

pas avouer qu'elle apporte sous sa robe une tiédeur de draps où elle n'était point seule. Ils descendent encore. Mi-morte, elle croit qu'ils ne sortiront jamais de l'escalier, qu'ils ne seront jamais hors de la maison ! Quand, après leurs mains heurtées à la froide pomme de cristal, ils ont tourné la dernière courbe de la rampe :

— Au moins, vous...

— Comment ?

— Vous avez laissé la grande porte...

— Ouverte ? non.

— Oh ! pourquoi ?

— A cause du concierge. Il se serait levé, peut-être, s'il n'avait pas entendu refermer.

— Alors, il faut...

— Demander le cordon, oui.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Cordon ! s'il...

— Non, non ! pas vous ! Il ne connaît pas votre voix... il voudrait savoir qui sort, la nuit...

— Vous avez raison.

— Moi.

Mais elle défaille, un bruit de soie au mur.

— Courage ! Courage !

Elle s'approche de la loge.

— Cordon ! s'il vous plaît !

Ils ne bougent plus, dans l'ombre. Il entend qu'elle claque des dents. Elle a les mains glacées et sèches ; la moiteur s'y est gelée.

— Cordon ! s'il vous plaît !

Sa voix plaintive a l'air de mendier la délivrance. Comme la porte ne s'est pas ouverte, une troisième fois :

— Cordon ! s'il vous plaît !

Alors, un bruit de corde qui racle de la pierre ou du fer, et une longue lueur étroite dans une fente du noir, là-bas. Ils s'élancent vers l'ouverture, vers l'évasion ! Elle croit qu'elle sera sauvée de tout, quand elle sera de l'autre côté de la porte. Il re-

pousse le battant, dont le bruit monte d'étage en étage dans le vide de la maison nocturne. Ils sont dans la rue, sous la froide nuit d'automne, qui pleure une pluie sale, déjà boue avant de tomber sur la fange grasse des trottoirs et des pavés; la clarté terne d'un bec de gaz, en face, blémit de balancements le fer gris d'une devanture.

Et lui :

— Vite! vite!

— Mais?... une voiture?...

Car il pleut, car il fait froid, dans la laide nuit.

— Mon cocher vous aurait reconnue... Quelqu'un aurait pu, d'une fenêtre, ou le concierge, curieux, voir le numéro d'un fiacre...

— Oh! oui... oui...

— D'ailleurs, c'est tout près... tout près...

Il l'entraîne. Ils longent les magasins

fermés, les fenêtres aveuglées de volets, les grandes portes cochères dont luit le noir vernis humide. Il pleut toujours, il pleut plus fort, elle sent la boue lui pénétrer les bottines, lui mettre au bas de la jupe quelque chose de mouillé, de lourd. Et elle a peur, en même temps, de ces maisons familières, dans cette rue où elle a si souvent passé, en plein jour, revenant du Bon Marché ou du Louvre, contente, amusée, rapportant les emplettes de l'après-midi. Elle s'imagine que les boutiques, et les croisées, font semblant d'être hermétiquement closes, comme des yeux baisseraient hypocritement les paupières; que des gens la guettent, la voient, la reconnaissent; et le froid de la pluie nocturne la vêt toute de tristes frissons. Lui, il la sent morne et désolée. Il ne veut pas qu'elle soit ainsi! il lui parlera, il lui parle, en la serrant plus étroitement. Qu'elle est bonne! Qu'elle est courageuse!

mais il sera digne du sacrifice où elle s'est résignée : puisqu'elle a tout quitté pour lui, éternellemment il l'enveloppera de tendresses pieuses, de passionnés respects, et cette heure est la première d'un infini avenir de bonheurs! Elle a tiré sa voilette jusqu'au menton, à cause de la pluie. Elle ne répond pas, elle dit seulement : « Comme c'est loin! »

Ils s'arrêtent, il tire violemment un bouton de cuivre. En même temps, il s'excuse. Il prépare pour leurs belles amours un nid de luxe et de joie. En attendant, pour la recevoir, il a loué, au rez-de-chaussée, un petit appartement. Il sonne une seconde fois, la porte s'ouvre, tout de suite ils entrent, elle a eu si peur, il lui semble qu'elle sera sauvée de tout, quand elle sera hors de la rue, dans cette maison. Mais ils n'ont pas fait deux pas que le concierge se dresse devant eux, une lampe au poing. « Ah bien! c'est du

propre! Ramener, à une heure pareille, des traînées? Est-ce que vous croyez qu'on vous a loué pour que... » Sous l'outrage, elle s'est jetée vers la muraille, il se tourne vers le concierge, furieusement. Celui-ci prend peur, rentre dans la loge, en grognant. Alors : « Oh ! pardon ! pardon ! », et, après qu'une clé a grincé dans une serrure, l'amant pousse la jeune femme en un couloir étroit, pas éclairé, la pousse encore. Elle est dans une chambre, elle rencontre un fauteuil, s'y laisse tomber, pleure, le front au dossier, pleure d'infinie tristesse. Il entend qu'elle pleure. Eperdu, il allume des bougies, fait flamber le feu, tombe aux genoux de son amie, et d'un geste de violente tendresse, relève la voilette. Il a besoin d'un effort pour ne pas reculer, tant elle est blême, tant elle a dans les yeux l'irrémédiable néant des désillusions; et, pendant qu'elle considère la chambre naguère froide, mal réchauffée

encore d'une pétillante flambée, les meubles banals, la table où l'on disposa l'ordinaire souper des nuits libertines, le lit ouvert, aux deux oreillers, impertinent, menaçant, obligatoire, ses yeux deviennent plus vides, plus hagards, plus sinistres.

Mais, parce qu'il l'aime, il triomphera des impressions mauvaises qui l'ont alarmée, navré lui-même jusqu'au plus intime de l'être, il sera si chaleureusement tendre, qu'elle ne pourra se défendre de la joie, et leur commune mélancolie s'épanouira en délices dans les pàmoisons suprêmes. Avec des baisers et de folles paroles, il arrache le chapeau, le manteau, il dégrafe la robe, disperse les soies, les dentelles, comme un vautour plumerait une hirondelle. Elle se laisse faire, hébétée, nulle. D'ailleurs, pourquoi résisterait-elle, puisqu'elle est venue ici pour céder? De quel droit se refuserait-elle, s'étant pro-

mise, et déjà livrée ? Et, aussi, une vertigineuse nécessité de châtiment, déjà, s'ouvre et l'attire dans la faute qu'elle va commettre. Elle se laisse faire, elle est presque nue, elle est nue, il l'emporte, la jette sur le lit, la pousse entre les draps, entre les draps froids, l'y rejoint, l'enlace, l'étreint, la possède, et c'est pendant une heure, pendant deux heures, l'enragé ravissement de baiser et de mordre ! tant qu'enfin, haletant, et pesant, il succombe dans la torpeur des bêtes rassasiées.

Alors, elle se redresse.

Elle le regarde.

Il dort, oui, vraiment il dort, comme dormait le mari, naguère.

Lentement elle se lève, reprend ses vêtements, se rhabille ainsi qu'elle s'est habillée, tout à l'heure.

Et elle va vers la porte.

Non. Le concierge.

Mais il y a la fenêtre. Fenêtre, au rez-

de-chaussée. Elle tire les rideaux, sans bruit ; elle ouvre la croisée, avec précaution... il ne s'est pas éveillé ! Elle enjambe l'appui. Elle est dans la rue, où pleure la froide nuit d'automne. Elle va refermer les volets, elle écoute, il dort toujours. Elle se met à courir ! Un fiacre passe. Elle appelle le cocher, dit son adresse, s'élance dans la voiture. En quelques minutes, elle arrive devant sa porte. Elle paie le cocher, sonne, sonne encore, entre, jette son nom, empoigne la rampe, commence de monter l'escalier, le terrible escalier qu'elle a descendu avec tant de frémissantes transes. Elle monte dans l'ombre, sans hésiter aux paliers ni aux marches. Elle monte, résolue, imperturbable comme une somnambule qui sait son chemin. Elle s'arrête au troisième étage. Là, elle tremble. Oh ! si son mari s'était réveillé pendant l'adultère absence ! Elle prête l'oreille, aucun bruit. Elle met la clé dans la serrure. La voilà

dans l'antichambre. Elle écoute encore... rien. le silence profond des avant-matin. Elle ôte ses vêtements, les met sur la banquette, pousse un battant, suit un mur, à tâtons, en chemise. Elle est dans la chambre à coucher. Le mari dort toujours, d'un ronflement égal. Alors elle se glisse dans le lit, et, brusquement, lourdement, tombe, s'enfonce dans la bonne hébétude du sommeil, pareille à une bête qui, traquée longtemps, et blessée, et râlante, et rompue, a regagné enfin son gîte, et s'y endort, en sûreté.

LE MOULIN DANS LA TÊTE

LE MOULIN DANS LA TÊTE

— Des ailes ?

— Des ailes.

— Dans votre tête ?

— Derrière mon front.

— Vous riez ?

— Plût au ciel !

— Mais si, si, vous riez. Des ailes de papillon ?

— Point du tout.

— D'abeille ?

— Non pas.

— D'oiseau ?

— En aucune façon.

— D'ange?

— Hélas! dit-il en un sanglot, des ailes de moulin, énormes! Et elles tournent, tournent, tournent, vite, vite, très vite, ne cessent jamais de tourner! Il faut croire qu'il fait toujours grand vent sous mon crâne.

— En vérité, je n'entendis jamais parler de semblable chose. Est-ce quelque mal de naissance?

— Pas le moins du monde. Apprenez d'où ce prodige m'advint. Une fois allant de Bruxelles à Bruges, je regardais, le front collé à la vitre du wagon, le soleil splendidement se coucher dans les nuées, pareil à quelque magnifique roi étendu sur un bûcher de brasillantes pierreries, entre le flamboiement de ses robes d'hyacinthe et de ses écharpes d'or! Devant l'horizon embrasé viraient éperdument les quatre ailes d'un moulin, mi-parties de noirceur opaque

et de vide aérien ; elles semblaient se mouvoir dans le céleste incendie, tant elles en étaient proches ; elles bouleversaient, arrachaient, entraînaient l'irradiation astrale ; et leur éblouissant mouvement giratoire, gigantesquement semblable à ces pièces d'artifice qu'on appelle précisément des soleils, jetait à gauche, à droite, en avant, sur toute la plaine et dans mes yeux, des lambeaux de rayonnement frangés de rubis et d'améthystes, des loques de météore. D'une fixité acharnée, mes regards admiraient la circulaire magnificence du moulin ! Mais, tout à coup, après un éclat plus aveuglant, il disparut, comme s'il se fût rué dans un gouffre sur ses quatre ailes de flamme.

— Sans doute il s'était perdu dans le loin du crépuscule, à cause de la rapidité du train, ou bien quelque colline, ou un remblai, l'avait caché brusquement ?

— Il ne s'était pas perdu dans le lointain! un remblai, ou quelque colline ne l'avait

pas caché ! Mais, cédant à la fixité absorbante de mes yeux, il était entré en moi par mes béantes prunelles, et ce fut entre mes tempes que désormais il tourna éperdument.

— Avec les lambeaux de météore et les loques de rayons ?

— Non, il n'avait pas emporté le soleil ! Ce qu'à présent il bouleversait, arrachait, entraînait, c'était ma mémoire, mes désirs, mes espoirs, mes rêves, toutes mes pensées, et, rien, pas même l'absurde impossibilité d'un cyclone emprisonné dans une boutique de versicolores verreries ou de fragiles joyaux, ne saurait donner une idée du désordre que produit en une cervelle humaine l'impitoyable rotation de quatre ailes, énormes, de moulin ! Le passé, l'avenir, les choses, les mots, les réalités, les chimères, effroyablement bousculés, se heurtaient, se mêlaient, se brisaient, s'éparpillaient, et se heurtaient et se mêlaient et se brisaient et

s'éparpillaient encore en un lumineux et sonore cataclysme. Quelle épouvante! quelle cohue! Mes hiers d'enfant s'agriffaient à mes demains de vieillard. Mes amours roulaient confusément avec mes haines, mes fois avec mes doutes, mes orgueils avec mes hontes. Toute mon intelligence s'entre-heurtait en un formidable maëlstrœm! Et je crois vraiment que je serais devenu fou, si ce cahotique vortex ne s'était peu à peu apaisé.

— Il s'apaisa ?

— Sans rien perdre de sa vitesse, il se fit moins incohérent. Le désordre se précisa en une rotation continue, par un naturel effet du courant que créaient les quatre ailes tournantes. Confusément d'abord, puis régulièrement, mes idées tournèrent avec les ailes, et je pus espérer que je m'habituerais bientôt à cette révolution sans secousses de mon univers moral, que je finirais même par ne plus m'en apercevoir, comme une

mouche tournant avec la mappemonde où elle s'est posée n'en éprouve pas le mouvement, comme l'homme ne sent pas l'instabilité du globe terrestre. Vaine, vaine espérance ! J'étais destiné à la pire des désolations.

— L'affreuse cohue de la première heure recommença par quelque étrange circonstance ?

— Non, le mouvement giratoire se maintint régulier en sa précipitation continue, — inexorablement régulier, hélas ! et de là mon parfait désastre. Sachez tout, sachez mon éternel désespoir. Dès l'entrée du moulin par mes paupières béantes, ma faculté de penser, d'espérer, d'aimer, mon âme enfin, éperdue comme un marinier sous la ruée de l'orage, s'était, d'un instinct, accrochée à l'une des ailes, comme dans un naufrage on empoigne le mât du navire qui va peut-être sombrer ; et on le tient bien ! et on ne le lâchera pas ! Mon âme, mon moi, se cramponnait avec force, tandis que tour-

billonnaient épouvantablement mes sentiments et mes idées. Je voyais leur furieux pêle-mêle; je ne pouvais, dans l'universelle bousculade pareille à des bondissements de rafales et de vagues, les saisir au passage, mais, tout à l'heure, la tempête se calmerait peut-être, le sauvetage serait possible... Oh! je sauverais le souvenir de mon premier Amour, je sauverais mon persistant espoir d'une Œuvre digne de vivre... Il se calma en effet, je vous l'ai dit, l'extraordinaire tohu-bohu. Le mouvement circulaire se fit précis, sans heurt, pareil à soi-même. Mais j'étais seul à la place virante où je m'étais accroché. Oui, par un sinistre hasard ou par quelque haineux destin, seul! tout seul! Devant moi, sur l'aile que la mienne poursuivait, derrière moi, sur l'aile qui suivait la mienne, il y avait mes songes, mes desseins, mes tendresses, mes joies, toutes les chères réalisations possibles. Mais entre elles et moi s'étendait toujours,

dans la persistante rotation, la même distance. J'avais beau m'incliner en avant, me pencher en arrière, je ne pouvais saisir ni ce qui me précédait, ni ce que je précédais. A jamais j'étais séparé de ce qui était ma vie. Et j'en suis séparé encore ! et j'en serai séparé toujours! Je ne joindrai pas ma vie, elle ne me joindra pas. Rien ne me sert d'appeler, rien ne me sert de pleurer, en la rage du désespoir. Les quatre ailes du moulin virent, virent, virent, vite, vite, très vite, vireront éternellement ! Et, seul, sans atteindre, sans être atteint, distant de moi-même, des deux parts, également et inexorablement, je tournerai sans cesse, sans cesse, jusqu'à ce qu'enfin je lâche prise et m'élance et me brise aux parois de mon crâne !

LES PETITES CENDRES

LES PETITES CENDRES

Dans la chambre bourgeoise aux rideaux de reps marron, à la haute armoire d'acajou, amaigries et pâles de beaucoup de veilles en leurs robes neuves de deuil déjà, la mère et la tante, la joue au poing, le coude à la cheminée pas éteinte, malgré le printemps, à cause de la malade, et le jeune père, le dos au bois de la porte, la tête comme précipitée, avec des yeux où le désespoir ressemble à de la colère, considéraient dans le silence et l'heure que rythme un balancier de pendule, la toute petite agonisante soufflant à peine, — pas assez

de force, peut-être, pour tout à fait le râle, — en son étroit lit de cuivre près duquel était assise une religieuse, vieille, la peau ridée et jaune au fond de la coiffe, qui égrénait sont chapelet.

C'était une fillette de six ans qui allait mourir. A trois ans, elle ne savait pas encore parler, elle n'avait pas appris vite parce qu'elle était faiblotte, lente à la croissance; bientôt, elle ne parlerait plus du tout, parce qu'elle serait morte; et il y a des mots qu'elle n'aurait jamais sus. Le médecin avait dit que c'était fini, qu'il n'y avait plus du tout d'espoir, mais qu'elle souffrirait peu, pour s'éteindre; sa pauvre petite vie, fluante en langueur, n'ayant pas assez de puissance pour les ressauts douloureux contre la mort. Et c'était vrai, elle ne souffrait pas, dans son petit lit de cuivre, les yeux aux dessins de la cretonne du mur. N'eût été la gêne d'un peu d'essoufflement, elle se serait trouvée tout à fait bien, et, comme on lui avait

dit de ne pas bouger, elle avait, immobile, les bras le long du corps, sur la couverture, le contentement d'être sage. A vrai dire — parce qu'elle avait entendu des mots chuchotés — elle savait qu'elle allait mourir, mais elle ne savait pas ce que c'est qu'être morte. Elle se souvenait qu'on avait retiré de la cage, un matin, le bouvreuil, plumes hérissées, pattes tendues, et on lui avait dit qu'il était mort, mais elle ne comprit pas pourquoi ça l'empêchait de chanter. Puis, on avait parlé du grand-père, en province, défunt à quatre-vingts ans. Puis, plus grande, les mains aux ferrailles de la fenêtre elle avait vu passer des enterrements avec beaucoup de fleurs sur les voitures noires et c'était joli, tant de fleurs ; et l'idée de la mort, en sa petite âme, s'épanouissait comme un bouquet. La seule chose qui l'inquiétât, c'était que quand on a fini de vivre, on vous met dans la terre. Elle savait cela, elle en était sûre, on vous met dans la terre, dans

la terre qui est noire, qui n'est pas propre, sur quoi il pleut, et qui est molle, avec des bêtes. Jamais elle n'avait vu enterrer personne, mais elle se souvenait de ceci : une fois, sur la route, devant la propriété qu'ils avaient à Villeneuve-Saint-Georges, elle avait dû sauter, la main à la manche de son père, par-dessus de profondes ornières qu'avaient creusées les roues de charrettes dans la terre détrempée; et, de la pointe de sa bottine, en sautant, elle avait fait s'ébouler le remblai d'une des ornières, et son père lui dit : « Fais donc attention, maladroite! Il y avait une limace dans la boue, et la voilà enterrée. » Alors, être enterré, c'était cela, c'était avoir sur tout soi quelque chose de lourd, et de sale, qui vous empêche de voir et d'entendre, qui vous enveloppe et vous écrase. De la mort, c'était la seule peur qu'elle eût. Mais elle se souvenait qu'on lui avait promis des Anges! Comment seraient-ils? Est-ce que ce seraient de petites

filles, ou de petits garçons? Est-ce que le Paradis était un jardin comme le parc Monceau? On y jouait au volant? On y sautait à la corde? Est-ce qu'on y achetait des gâtelets avec les sous que la bonne a été autorisée à donner? Est-ce que l'on s'y promenait, fièrement, entre les plates-bandes, sa grande poupée dans les bras, que l'on berce, avec un air de petite maman, comme on a été bercée, soi-même, quand on était toute petite? Elle pensa à sa poupée. Elle l'adorait, sa poupée, parce qu'elle était si jolie, si bien habillée, bien plus belle que toutes les autres poupées. C'était sa petite sœur, c'était sa petite ressemblance. Quand elle était bien portante, elle jouait toute la journée avec elle, elle lui faisait des risettes que lui rendait la chérie avec ses fines lèvres peintes. Voilà bien longtemps, bien longtemps, qu'on ne la lui laissait plus, sa poupée. On lui avait ôté la jolie petite personne de soie et de cheveux bouclés, pour qu'elle

n'aggravât pas sa fièvre à la bercer, à la caresser, à lui sourire. Mais, n'est-ce pas, les Anges la lui rendraient. quand elle serait morte, dans le parc Monceau du Paradis.

Cependant, la religieuse s'était levée.

— Je crois, dit-elle, que Mademoiselle va mourir.

La tante heurtait de sanglots l'angle de la cheminée; le père et la mère se jetèrent vers le petit lit de cuivre.

Mais la nonne :

— Il vaut mieux que vous vous en alliez. Je vous appellerai quand il sera temps.

— Soit, venez, dit le père à sa femme et à sa sœur.

Il ajouta, le cou gonflé :

— Nous voudrions une chose. Notre pauvre petite a une poupée qu'elle aime beaucoup; on la lui a prise, on l'a mise dans cette armoire, qui est là, pour qu'elle ne se fatiguât point à jouer avec; eh bien, tout à l'heure, quand ce sera tout à fait la fin, vous

la lui rendrez... vous la mettrez à côté d'elle, dans le lit, et, ensuite, pour qu'elle s'en amuse (il sanglotait), on l'enterrera avec elle.

La religieuse, après une hésitation, répondit :

— Comme vous voudrez, monsieur.

L'enfant mourante regardait le mur, y voyant on ne sait quoi. La religieuse dit :

— Oui, comme vous voudrez. Mais laissez-moi seule avec elle... Vraiment cela vaut mieux. Elle vous entendrait pleurer. Moi, je la bercerai avec mes prières. Nous sommes les mamans de la Mort.

Ils sortirent, chancelants. La vieille religieuse s'était rassise, les yeux clos, son chapelet s'égrenant entre ses doigts.

On avait cru que la petite n'entendait pas ; elle avait entendu. Alors, voilà ce qu'on voulait faire? On mettrait avec elle, dans la terre, la poupée qui était dans l'armoire? Pourquoi? puisque la poupée n'était

pas malade, n'allait pas mourir. Ce n'était pas juste, ce qu'on voulait faire. Une petite fille qui meurt, on la met dans un trou, puisque c'est l'habitude ; mais une poupée, avec tous ses falbalas vivants, pourquoi l'enterrer ? La petite agonisante avait, dans les affres douces du trépas, l'angoisse de sa poupée enterrée, enterrée vive. Qu'on la mît dans la terre, elle, morte, c'était tout simple. Mais il n'y avait pas de raisons pour mettre la poupée dans la sale terre, pour qu'elle y fût enveloppée, écrasée, étouffée, comme la limace dans l'ornière.

Entre deux halètements, l'enfant, la tête, pour la dernière fois peut-être, tournée, regarda la religieuse, aux yeux clos, qui dormait, ou feignait de dormir. D'une force imprévue, elle se dressa, écarta les couvertures, marcha, les bras remués en l'air, vers l'armoire d'acajou, en sa longue petite chemise blanche, avec ses frêles petits

pieds nus. Et, le battant tiré de deux mains qui peuvent à peine, elle prit, dans l'armoire, la poupée, se retourna à demi vers la religieuse qui semblait dormir, puis, au brasier de la cheminée, jeta la petite figurine de dentelle et de soie, qui avait un chapeau rose, avec le bleu de deux myosotis. La flamme réveillée enveloppa le jouet, en fit, tout de suite, de l'éclat, de la joie, de la vie, de la cendre. Ceci accompli, l'enfant cherchant des doigts des aides, regagna le petit lit de cuivre, s'y étendit, les bras le long du corps comme on le lui avait recommandé, et y mourut, — la nonne qui n'avait pas dormi achevant sa prière, — doucement.

LA BIEN AVISÉE PIÈCE D'OR

LA BIEN AVISÉE PIÈCE D'OR

I

Il y avait une fois une pièce d'or, de 10 francs, qui était fée. Et elle roulait, roulait, sous les trottoirs, à travers toute la ville. Vous pensez : « Pourquoi ne la ramassait-on point ? il ne manque guère de gens disposés à se baisser vite pour saisir ce qui brille. » C'est que, par son magique pouvoir, elle s'était rendue invisible ; et personne ne savait que la pièce d'or, de 10 francs, roulait sur les trottoirs de la ville. Quant à la raison qui l'obligeait à cheminer de la sorte, je ne vous la cacherai pas. Pour quelque méfait, point trop

grave, — je pense que ce fut la jolie faute d'avoir, en se glissant dans la serrure, empêché la clef de jouer sous la main d'un mari qui venait, très féroce, interrompre les délices d'un aimable adultère, — elle avait mérité, fée très illustre naguère et toute de pierreries vêtue, d'être muée en une petite monnaie ; et — tel était le décret de Merlin qui a sa demeure, comme on sait, sous le troisième chêne à gauche, après la maison du garde, dans le bois de Meudon, — elle ne recouvrerait sa forme première et toute sa puissance que lorsqu'elle aurait fait d'elle-même, pièce d'or, la meilleure charité possible. Faire la charité ne lui déplaisait pas, bien au contraire, car, n'étant point de ces méchantes fades qui s'amusent à tourmenter, rien ne lui était plus agréable que de venir en aide aux pauvres gens. Mais elle se sentait fort inquiète en ce qui concernait le choix qui lui fut imposé. Les pires châtiments lui étaient

promis si elle s'offrait en aumône à qui n'en serait pas digne; et, toute perplexe, elle roulait, roulait plus vite, avec ce petit bruit des roues de la coquille de noix qui est le carrosse de la reine Mab.

II

— La charité ! mes bons messieurs, mes bonnes dames, la charité, s'il vous plaît ! Prenez pitié d'un pauvre aveugle qui n'a pas même de quoi s'acheter une clarinette !

Elle s'arrêta. Si elle se donnait à ce malheureux homme ? Mais, entre les paupières closes du mendiant, glissa un regard si subtil qu'elle se sentit presque vue, tout invisible qu'elle fût. Elle recommença de virer sur soi-même. A la porte d'une boulangerie, il y avait un tumultueux attroupement; des sergents de ville empoignaient une pauvre vieille, pleurant et se débattant

avec des petits pendus à ses jupes ; d'après les paroles qu'on disait dans le brouhaha, on conduisait cette misérable en prison parce qu'elle avait volé un pain dans la boulangerie ; le patron enfariné avait fait venir la police. La fée fut sur le point de se donner à la vieille ; mais elle pensa qu'avec l'argent qu'elle valait on paierait le pain au boulanger ; elle ne voulut pas être agréable à un si méchant homme. D'ailleurs, cette pauvresse, à quoi cela lui servirait-il de ne pas aller en prison, de subsister quelques jours de plus ? et les petits, s'ils ne mouraient pas de faim, ne seraient-ils pas malheureux comme leur mère, ou cruels comme le boulanger ? C'est charité, pour eux et pour les autres, de laisser mourir ceux qui ne vivraient ni heureux ni bons. Et la fée s'éloigna entre les souliers et les bottines. Non loin de là, devant la vitrine d'une mercière, un petit trottin, quinze ans, maigrichon, mignon, le nez rose, des taches de

rousseur sous une tignasse rousse, admirait avec des yeux de dévorante envie une cravate de soie rose bordée de fausse valenciennes. Ah ! la pauvre petite, comme elle aurait voulu se la mettre au cou, cette cravate, qui coûtait si cher! Et, avec la flamme du désir, elle avait, dans les yeux, la tristesse humide du regret. La fée se sentit tout émue. Avec les 10 francs qu'elle était, le trottin pourrait acheter la cravate. Mais elle songea que ce cou frêle et pâle était plus exquis, nu, qu'il ne serait, voilé de soie ; et bientôt, d'ailleurs, il en aurait, plus qu'il n'en voudrait, des cravates de dentelles, et des colliers, et des colliers ! Elle s'esquiva, roulante. Elle ne prit pas même garde à un rôdeur, face affamée, qui, à travers les vitres d'un restaurant fameux, regardait, faisan avec toutes ses plumes et truffes débordantes de la carcasse de l'oiseau, le dîner de deux banquiers juifs aux beaux ventres. Sur un boulevard, elle faillit

se donner, un instant attendrie, à l'une de ces errantes qui parlent bas aux passants, les saisissent au coude, veulent les emmener vers l'ombre des rues voisines, où l'angle des portes cochères ressemble à des coins d'alcôve ; car elles sont le lamentable désastre et le parfait désespoir même quand il s'ignore, ces vendeuses à qui passe de la beauté et de l'amour, de tout l'idéal humain. Pourtant la pièce d'or continua de rouler. Accoudé au parapet d'un pont, un vieil homme considérait l'eau sombre qui coule ; et, parce qu'elle était fée, elle entendit parler l'âme qui se lamentait en lui. « Ainsi, j'apportais aux hommes la splendeur réalisée des rêves ! Inventeur, je leur offrais le bien-être accru, la vie prolongée, le durable bonheur ; poète, j'ouvrais à leur esprit l'infini des exquises et sublimes chimères ! Et ils n'ont pas voulu m'entendre, et ils m'ont chassé ! Et, ce soir, le garçon de l'hôtel m'a refusé la clé de ma chambre, pas payée

depuis trois mois ! Il est temps de mourir. Je me jetterai dans le fleuve, là, à cette belle place lumineuse, où les lueurs croisées de deux réverbères creusent comme une ouverture splendide de ciel. » La petite pièce d'or roula jusqu'aux pieds du désespéré ; elle allait devenir visible, se laisser ramasser... Non, elle suivit son chemin pendant que l'homme se précipitait dans le fleuve. Il lui semblait qu'il y avait, elle ne savait où, des misères plus dignes de la charité qu'elle devait faire. Elle vit, dans les ténèbres plus noires, des escarpes à qui une aumône eût épargné peut-être le crime et l'échafaud ; elle ne se donna point. Elle vit, devant les assommoirs, des femmes en cheveux qui attendent, le front à la vitre, le mari ou l'amant qui achève de boire la paye de la semaine ; elle passa. Elle vit le vagabondage nocturne s'insinuer sous les ponts, descendre aux puits des carrières ; elle passa, elle passa. Elle arriva devant une

porte grande ouverte, lumineuse d'un demi-cercle de globes blancs. Il en sortait des cris, des rires et des musiques dansantes. La porte de quelque bal. Ce n'était point ici qu'elle trouverait la misère digne d'être secourue. Il n'y avait ici que de la joie. Elle allait rouler encore... Elle aperçut, assis sur un banc, un jeune homme qui pleurait. la tète entre ses mains. Et elle écouta la douleur de ce jeune homme. « Elle est là! elle rit, elle danse avec tous les autres! Bientôt, je la verrai sortir. Elle ne sera pas seule. Ils s'en iront. J'aurai la lâche jalousie de les suivre. Je les verrai entrer, tous deux, chez lui! Et elle m'aurait aimé, ce soir, si j'avais eu de quoi entrer avec elle au bal, de quoi lui payer à boire, comme font les gens riches! » La fée n'hésita plus. Visible, elle se jeta vers le jeune homme en pleurs. Il la ramassa, avec un cri de joie, s'élança vers le guichet, changea la pièce, prit un billet, entra dans le bal, joyeux,

heureux, superbe, retrouva son amie, la prit dans ses bras, dansa avec elle, éperdument, lui offrit des saladiers de vin, la grisa, la charma, l'emmena ; et, dans la petite chambre d'hôtel, — « on couche à la nuit, cabinets à 2 francs » — la fée, réduite, de change en change, à n'être plus qu'une pièce de deux sous au coin de la cheminée, entendit jusqu'au matin les râles adorables des amants extasiés.

III

Ce ne fut pas sans inquiétude qu'elle s'approcha du chêne — le troisième à gauche après la maison du garde — où trône le tout-puissant Merlin, dans le bois de Meudon. Cachée parmi les hautes herbes, elle attendait qu'il parût ; et le cœur lui battait. Serait-elle récompensée ou punie ? Avait-elle fait le bon choix ? Elle avait dé-

daigné tant de lamentables ou nobles misères ! Elle pensait que peut-être le juge allait se dresser devant elle en un terrible apparat, et suivi des tortureurs par qui sont punies les coupables fées. Oh ! qu'arriverait-il? Peut-être on la condamnerait à loger, cent années durant, et toute nue, entre des banquises polaires; peut-être resterait-elle enfermée, pendant plus de deux siècles, dans quelque arbre creux, plein de rats et de fourmis grimpantes ; ou bien, on la précipiterait dans de profondes ombres sans étoile ni matin ?... Toute la forêt s'éclaira d'une lueur délicieuse, comme si elle avait été partout traversée de mille vers luisants couleur de perles ; et parmi sa cour de lutins vêtus de soie, et de dames aux traînes de brocard, et de gnômes chargés de pierreries arrachées aux obscures mines, l'enchanteur Merlin, roi des mystérieux êtres, s'assit sur son trône d'or incrusté de rubis et de chrysolytes ; et sa face resplendis-

sant de contentement et d'éloge. Un autre trône était à côté de lui. « Viens! viens! dit-il, ô admirable fée ! Il sied que tu prennes place à côté de moi ; non seulement tu recouvreras ta forme et ta puissance premières, mais des gloires qui te furent jusqu'à ce jour inconnues te seront offertes ; puisque, petite pièce d'or, tu as fait un si judicieux et si bel emploi de toi-même. » Elle s'approcha, elle s'assit à côté du maître, pendant qu'autour d'elle, en levant et en baissant leurs bras, les lutines, les dames et les gnômes la congratulant de génuflexions et de louanges prosternées. « Parle! dit Merlin. Veux-tu être habillée d'aurore et d'étoiles? Veux-tu que les orages de la mer obéissent au souffle de ta petite bouche? Veux-tu le pouvoir de faire éclore des roses parmi les neiges de l'hiver? Veux-tu loger dans des palais de soleil où tu auras pour caméristes toutes les reines et toutes les déesses, heureuses d'être tes servantes? Car

il n'est rien que tu n'aies mérité. » La fée, exigeante, répondit : « J'accepte volontiers les gloires que tu m'offres. Mais puisque tu me juges digne de toutes les récompenses, il en est une encore que j'oserai solliciter, dussé-je, pour elle seule, renoncer à toutes les autres. — Et laquelle ? dit Merlin. — C'est, une heure, une heure seulement, dit la fée, d'être comme fut, dans la petite chambre d'hôtel, celle qui soupirait aux bras de son ami, quand je n'étais plus qu'une pièce de deux sous au coin de la cheminée. »

LES TERRIBLES ENFANTS

PAUL

I

Avec les Planchemin, — une veuve, son père, très vieux, et trois filles déjà grandes demoiselles, Berthe, Suzanne, Constance, — les parents de Paul, gens retirés du commerce, aisés, M. et Mme Barinel, avaient loué une maison de campagne, pour l'été, à Saint-Cloud. Les deux familles vivaient en bon accord dans la maison partagée et le jardin commun. Comme il arrive rarement, elles avaient à peu près les mêmes goûts en fait de cuisine et de fleurs, préférant les sauces à l'huile aux sauces au beurre et les dahlias aux œillets. Au temps des grandes

chaleurs, il y avait d'aimables repas sous la tonnelle de vignes folles et d'aristoloches; et, le crépuscule s'épandant, des silences attendris écoutaient, en dodelinant de la tête, l'unique rossignol qui chantait dans le petit bois d'acacias.

Paul, garçonnet de douze ans, gros, dur, court, noiraud, les sourcils joints, et sa tignasse rase lui mangeant le front, regardait parfois, d'un air de la vouloir mordre, Constance, l'aînée des petites Planchemin, dix-neuf ans, pas belle, le nez écrasé, les lèvres bouffies comme deux limaces rouges, mais blanche, d'un blanc de crème, et très grasse devant et derrière, qui, assise en face de M. Barinel, devenait par instants toute rouge, pareille à une glace à la vanille où affleurerait du sirop de framboise. Pourquoi rougissait-elle ainsi, avec un élargissement des hanches qui indiquait que, sous sa serviette, elle écartait les jambes, comme une chienne caressée? Paul, du bas bout

de la table, la regardait férocement. Même, ne pouvant plus contenir sa rage, il lui arrivait de se lever, de s'en aller, de sortir du jardin, disant qu'il n'avait ni faim ni soif, qu'il ne finirait pas de dîner, qu'il aimait mieux se promener sur la route.

Sur la route rougeoyait, vis-à-vis de la maison, une baraque de photographe, planches peintes de cinabre, que décoraient cent petits portraits aux cadres de fausse écaille; il arrivait que les bourgeois du dimanche, qui descendaient de la gare vers le parc, se faisaient là tirer leur ressemblance, pour un franc; le photographe, Hans Schwab, un Alsacien, pas plus de vingt ans, tout rose avec des cheveux jaunes, gagnait à peu près sa vie. Paul et Hans voisinaient volontiers; Paul à cause de l'amusement de fureter parmi les ustensiles de photographie, Hans parce qu'il s'était amouraché de la grosse Constance, vue à la fenêtre de la maison en face, et

qu'un jour ou l'autre il déciderait l'enfant à se charger d'un message ou d'une lettre.

Mais, à la table commune, personne ne prenait garde aux mauvaises humeurs de Paul, et, quand il revenait, calmé, les petites Planchemin étaient en train de jouer aux dames sur la nappe encombrée encore des tasses de café et des flacons de liqueur; le vieux Planchemin fumait sa pipe en racontant à Mme Barinel la fuite en Amérique d'un ancien associé; la veuve s'ensommeillait dans le balancin d'osier lentement remué. Paix, cordialité, sereine douceur d'âmes dans la douceur du soir; et le seul rossignol chantait très agréablement dans les branches des acacias fleuris de lune.

II

M. Barinel était l'amant de Constance Planchemin.

Quarante-cinq ans, obèse, des mains lourdes comme des flaquées de viande, il avait une fois, en dînant, après trois verres coup sur coup de vouvrai mousseux, enfoncé, sous la table, le bout de son gros soulier entre les cuisses de la grasse demoiselle; elle avait bâillé toute, la poitrine montante et la joue suant rose. Auparavant, jamais il ne s'était avisé de lui dire un mot de tendresse, ni même de la regarder avec un air de la désirer. Ce fut, tout à coup, la brutalité d'un mâle, acceptée par une femelle écarquillée et saignante. Et, en aucun moment, ils ne se parlèrent d'amour. S'ils se rencontraient dans quelque corridor obscur, ils s'empoignaient, sans joindre leurs lèvres, les mains palpant vite de la peau sous les étoffes retroussées ou déboutonnées, se collaient l'un à l'autre, râlaient, se quittaient, sans un mot d'adieu, sans un regard en arrière. Ils ne se donnaient pas de rendez-vous. Mais, presque tous les

jours, aux heures où la chaleur fait que sont béantes et les fleurs et les choses même, elle allait, se sachant guettée puis suivie, dans le bois d'acacias, vers une étroite et haute cabane de bois où sont les outils de jardinage. Il la rejoignait, s'étant assuré que nul ne l'avait vu se glisser entre les arbres, tirait la porte derrière lui. La cabane était si peu spacieuse, qu'ils devaient, l'un contre l'autre, s'y tenir debout. Les planches geignaient, poussées; et de la hutte, vacillante avec des secousses, sortaient des claquées de peaux sous des paumes, avec des essoufflements. Une fois Constance, parlant enfin, bégaya : « Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! » Elle avait cru entendre un bruit, comme de quelqu'un qui s'approche. M. Barinel, relevant d'une main son pantalon tombé, fit s'entr'ouvrir, très lentement, la porte, et passa le cou dans le bâillement, inquiet... Il ne vit personne. Il entendit un froissement vif de

feuilles. Il crut que c'était le vent qui s'échappait entre les branches.

III

Sûr que son père était l'amant de mademoiselle Planchemin, — car les propos des grands au lycée, et les sales rêves après les mauvais livres, lui avaient fait une expérience théorique qui n'ignore plus rien des mystères sexuels, — Paul fut dévoré d'une effroyable rage. Pourquoi? pourquoi? Qu'est-ce que ça pouvait lui faire que M. Barinel embrassât Constance dans les couloirs, et qu'il lui touchât le corps dans la cabane du petit bois? Il n'avait pas la chaste horreur des accouplements; au contraire, sa bestialité puérile les espérait, les désirait, y suppléait. Gamin médiocre et dur, il n'éprouvait pas pour son père une de ces ardentes tendresses, qui sont, en certains êtres pas-

sionnément filiaux, comme un besoin de réintègrement en l'être créateur, et qui, contre tout ce qui les écarte, les sépare, les frustre même d'une très petite part de celui qui les engendra, ressentent une jalousie éperdue et forcenée. Quant au tort causé à sa mère, bonne femme dont les caresses lui étaient un ennui et les gronderies une occasion de hausser l'épaule impudemment, il n'y songeait même pas. C'était peut-être que, lui aussi, il désirait Constance ; que, bien des nuits, il avait cru, en des songes bondissants, la serrer, nue et blanche, entre ses bras refermés ? pas le moins du monde. Elle lui déplaisait, trop blanche, trop grasse, trop molle ; depuis trois mois il était épris de la servante, maigre, sèche, pétillante, contre laquelle il se frottait dans le corridor de la cuisine, quand, les mains occupées d'un plat, elle ne pouvait le repousser et ne parvenait pas à l'intimider en le menaçant d'appeler Madame. Alors, d'où

lui venait sa colère, et sa haine, contre Constance, contre tout le monde? Il ne savait pas, ne cherchait pas à savoir. Mais il enrageait, furieusement. Il ne dormait plus, mordant son oreiller à la pensée que, hier, M. Barinel avait embrassé Constance, et, demain, l'embrasserait. Il marchait très vite dans l'allée, le long du mur, envoyant des coups de pied dans le plâtre; puis il s'arrêtait, heurtant ses poings, comme s'il écrasait quelque chose. Et, chaque jour, après chaque guet, s'exaspérait son ressentiment. Il tomba malade. Une jaunisse. A cause de la bile secouée.

IV

Un après-midi, de l'autre côté de la route, chez Hans Schwab le photographe, il considérait, parmi de petites bouteilles, vertes, noires, bleues, une fiole transpa-

rente où il y avait, au fond, comme un petit caillou carré, tout blanc, un minuscule bloc, de craie eût-on dit; et sur l'étiquette de la fiole il y avait ce mot : « Gift » au-dessous d'une petite tête de mort et de deux ossements en croix.

— Ça, dit l'Alsacien, c'est pour se nettoyer les mains.

— Hein?

— Oui.

— Ça tient ferme aux doigts, les drogues dont on se sert dans notre état. On a beau se laver dans l'eau chaude, se savonner avec du savon de Marseille, les taches ne s'en vont point. Mais, frottées avec ce caillou-là, nous avons les mains propres. Seulement, c'est dangereux. « Gift » c'est, en français, poison. Si on avait seulement une coupure au doigt, et que ce petit caillou blanc passât dessus, on serait fichu en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

— Vraiment?

— Comme je vous le dis.

L'enfant réfléchissait.

— Alors, reprit-il, elle vous plaît toujours, la voisine?

— M[lle] Constance? Oh! vous ne pouvez pas vous imaginer l'effet que ça me fait quand je la vois, le matin, ouvrir la fenètre, avec ses bras nus!

— Et vous voudriez bien que je lui parle pour vous, que je lui remette une lettre?

— Monsieur Paul!

— Allons, allons, écrivez-lui. Mais surtout, vous savez, pas de douceur, pas de sentiment. Demandez-lui un rendez-vous chez vous, carrément, et jurez-lui que vous vous tuerez, ou que vous la tuerez, si elle ne vient pas. Voilà, ajouta-t-il, un peu professoral, comment il faut se comporter avec les femmes.

Déjà Hans Schwab, éperdu d'espoir, écrivait, le dos tourné, tandis que, la fiole ren-

versée, Paul recevait dans sa paume le petit caillou de poison blanc. Et il emporta la lettre en disant : « Ça ira bien, vous verrez, vous verrez que tout ira bien ! »

V

Constance, après un coup d'œil vers la maison où tout le monde, hormis M. Barinel, faisait la sieste, se dirigeait vers la haute cabane étroite dans le bois d'acacias. Mais elle se trouva face à face avec Paul qui éclata de rire.

— Coucou ! dit-il. Si vous voulez, nous allons jouer à cache-cache, ou à courir. Mais, d'abord, prenez ça.

Et il lui fourra un papier dans la poche.

— Quoi ? qu'est-ce que c'est ?

— Rien ! C'est pour rire !

Puis, comme elle était très jeune et lui tout enfant, — deux enfants, en vérité, —

ils se mirent à jouer, avec des fuites, avec des retours, et quand elle l'attrapait, elle le serrait trop fort, les yeux humides; ils couraient, ils criaient, ils s'essoufflaient; à un moment, — elle allait l'atteindre, — il empoigna près du mur une touffe épineuse d'acacia dont, pour s'amuser, il lui frotta tout le visage. Elle se fâcha. « Ce n'était pas de jeu! il lui avait fait mal! elle se plaindrait à M. Barinel! » En effet, à cause des piquants, elle saignait de la joue, des lèvres surtout. Mais il lui dit :

— Ce ne sera rien! vous allez voir! ce ne sera rien. Je vais vous guérir. Dans ma poche, j'ai de quoi vous guérir tout de suite. Laissez-moi faire. En un instant, vous serez guérie.

Il avait tiré de sa poche quelque chose qui ressemblait à un caillou blanc, ou à un petit dé de craie; et avec cette petite chose dure il frottait, frottait les égratignures rouges qu'elle avait à la bouche.

— Mais finissez donc! vous me faites mal! Je me laverai avec de l'eau fraîche. Je vous dis que vous...

Elle n'acheva point. Elle écarquilla les yeux, elle s'abattit sur le sable de l'allée, comme quelque chose de très lourd qui tombe.

VI

A quelque temps de là, — il y avait quatre ou cinq jours qu'on avait enterré Constance Planchemin, — Paul, sur le pas de la porte, vit venir le long de la route trois hommes qui avaient l'air de chercher quelque chose ou quelqu'un. Ils s'arrêtèrent, ayant aperçu la baraque de planches, peinte de cinabre.

— Mon petit ami, demanda à Paul l'un des trois hommes, est-ce que c'est là que demeure M. Hans Schwab?

— Le photographe? Oui, monsieur, c'est

là, et justement il est chez lui. Si vous voulez faire faire votre portrait...

Les policiers entrèrent dans la bicoque rouge. « Au nom de la loi, je vous arrête ! » Le procès de Hans Schwab, trois mois plus tard, fit grand bruit. Et pas un instant l'accusé ne put avoir l'espoir de sauver sa tête. La lettre qu'il avait écrite à Constance Planchemin et que l'on avait trouvée dans sa poche, lettre où il la menaçait de mort si elle ne venait pas au rendez-vous, et surtout le morceau de poison blanc découvert chez lui dans une fiole, avec de toutes petites rougeurs de sang à l'une des faces (sans doute il avait profité de la déchirure d'un baiser trop violent pour empoisonner la jeune demoiselle), ne laissaient pas subsister le moindre doute sur la culpabilité de Hans Schwab; condamné malgré ses dénégations et ses serments d'innocence, il fut exécuté, le 20 septembre 1893, sur la place de la Roquette.

VOCATION

VOCATION

I

Lucien, petit garçon, tient énormément à se faire remarquer ; âgé de dix ans, il a déjà un vif amour de la gloire ; si ses destins ne s'interrompent, il sera grand capitaine, empereur, ou gymnaste nègre, en maillot rouge et or, dans un cirque forain.

Depuis quelques jours, il semble préoccupé ; ses camarades du square, avec lesquels il daigne, rarement, jouer à la berlurette, sont habitués à ses airs de supériorité, mais ils s'étonnent de son silence ; car naguère il pérorait volontiers, comme d'une tribune ou d'une chaire.

L'un d'eux lui demande :

— « Pourquoi es-tu préoccupé ?

— C'est, répond Lucien, parce que, la semaine passée, en nous promenant moi et ma bonne, nous sommes entrés, après le pont, dans une maison blanche où des gens nus sont couchés sur des lits de marbre. Sur le premier des lits de marbre, un homme étendu, très long, gonflé, tout bleu, et brillant de l'eau qui ruisselle ! Pour mieux le voir, le monde s'approchait, se pressait, se bousculait. Les messieurs ôtaient leur chapeau, les dames faisaient le signe de la croix. On se taisait à cause de lui. On en avait peur, on ne se lassait pas de le regarder. C'était superbe.

— Viens-tu jouer au franc-carreau ?

— Non, » dit Lucien.

Et, pensif, il se promène glorieusement dans l'allée circulaire où ses camarades jouent au franc-carreau et à la berlurette.

II

Vers la fin d'un après-midi, deux gardiens de la paix, de service à l'angle d'un boulevard neuf, remarquent un petit garçon bien habillé, un enfant de bourgeois, couché tout de son long sur un banc. Il est singulier qu'il dorme là, à pareille heure. Ils s'approchent, l'un des agents dit :

« Eh ! le môme ! »

L'enfant reste immobile. L'autre agent dit :

« Eh ! le gosse ! »

L'enfant ne bouge pas. Ils le tâtent, ils le secouent : après une oscillation, le corps revient à son immobilité. Un de ses bras, soulevé, retombe, inerte. Sous la paupière qu'un pouce a difficilement rebroussée et qui ne redescend pas, l'œil est fixe, vide, nul. Ils s'effraient. Il est peut-être mort ? Ils

le fouillent ; ils trouveront quelque papier, un indice quelconque; ils porteront le petit au domicile de ses parents. Non ; dans les poches, des billes d'agate, une pièce de dix sous, pas autre chose. Alors ils le soulèvent, celui-ci par le cou, celui-là par les pieds ; au poste, on fera venir le médecin. Il est roide ; il leur semble qu'il a les chevilles et la nuque très froides, glacées ; en un instinct de le réchauffer, l'un des agents le prend, le serre contre lui ; la tête défaille en arrière. Les gardiens de la paix causent entre eux.

— « Pauvre mioche !

— Dommage ! Tout mignon !

— Quelque attaque.

— Ou un mauvais coup, qui ne se voit pas.

— Qu'est-ce qu'on fera, puisqu'il n'a pas de papiers ?

— Comme on fait toujours.

— Ah ! oui, on l'exposera...

— A la Morgue. »

Mais l'agent qui porte l'enfant s'arrête, étonné, joyeux. Au moment précis où il a dit : « la Morgue », la petite poitrine a battu contre lui, très vivement. Il pose le mort sur le trottoir ; le mort ne tombe pas. Ah ! le sournois ! il faisait semblant, il s'est fichu d'eux. Mais ils sont bonnes gens. Ils le rabrouent, l'un d'une poussée à l'épaule, l'autre d'un coup de pied au derrière. Lucien s'en retourne chez ses parents, le long des maisons, très humilié.

III

Une semaine plus tard :

« Eh bien, Mariette ? crie la mère du haut de l'escalier.

— M. Lucien n'est pas au square !

— Depuis quand est-il parti ?

— Les autres disent qu'ils ne l'ont pas vu de la journée.

— Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! »

Le jour suivant :

« Rien ! dit le père en jetant son chapeau contre le mur.

— Comment ! comment ! Qu'est-ce que tu dis, rien ?

— Chez le commissaire, à la Préfecture, aucune nouvelle, pas un indice. C'est à devenir fou.

— Je le retrouverai, moi !

— Où ça ?

— Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! »

Deux jours ont encore passé. Le père et la mère, seuls dans la chambre que leur désolation endeuille, n'osent pas se regarder, assis l'un en face de l'autre, et pleurent. Mais dehors, c'est la belle journée de juillet. Les promeneurs vont lentement par les rues, épanouis. Aux Tuileries, il y a des sautées d'enfants et des éparpillements de moineaux parmi le soleil vert des marronniers criblés de rayon. Sous les ponts, la Seine très unie

flue en jaspures dorées, pendant que sur les quais coule l'heureuse foule. Il y a, près du fleuve, une maison blanche, plus blanche encore de la lumière d'été ; là, des gens nus sont couchés sur des lits de marbre. Quelqu'un, en sortant, dit : « Il paraît qu'on l'a repêché près de Billancourt. » Beaucoup de personnes entrent, curieuses. Sur le premier lit de marbre, un enfant est étendu, très joli, un peu gonflé, tout bleu, et brillant de l'eau qui ruisselle ! Pour le mieux voir, le monde s'approche, se presse, se bouscule. Les messieurs ôtent leur chapeau, les dames font des signes de croix. On se tait, à cause de lui. On a peur, on ne se lasse pas de le regarder. C'est superbe.

LA DÉLICIEUSE JOURNÉE

LA DÉLICIEUSE JOURNÉE

Délicieuse ? oui, mais pour qui ? c'est ce que vous saurez tout à l'heure. Ce ne sont pas toujours ceux qui partent dès le matin pour l'idéale Cythère qui les premiers y parviennent. Il y a tant d'escales où l'on peut s'attarder, tant d'accidents peuvent survenir ! Ne peut-on pas sombrer dans la mer de l'Indifférence avant de jeter l'ancre au port du Plaisir Parfait ? Et tous les pilotes de l'Océan d'Amour sont bien loin d'être experts à bien guider la galerie qui enfle au vent ses voiles peintes d'Eros envolés et de palpitantes colombes.

I

Le certain, c'est que, ce matin-là, l'air à travers le frémissement des peupliers et la noire verdure des pins, était mêlé des parfums les plus aimables ; le zéphir matinal secouait doucement les lis pleins de rosée, au moment où Sylvanire descendit l'escalier de la serre en faisant signe à Lisette de vaquer soigneusement aux soins du ménage pendant qu'elle serait absente ; et, tout près d'elle, avec la courtoisie de chercher pour ses pas, sur les marches, la place où Sylvanire posa ses mules, Alcindor, un peu niais, bel homme d'ailleurs, descendait aussi. A vrai dire, un connaisseur, tel, par exemple, que M. de Crébillon, le fils, — qui par ses œuvres notoires et d'une si haute moralité, mérita de devenir Censeur Royal, — n'eût point tardé à deviner, en la

courtoisie de cet amant empressé, le vague dédain d'une bonne fortune qu'on n'a point pour la première fois. Il y a une chose affreuse : c'est l'ennui de recommencer la joie. Mais on sait, quand on a l'âme un peu bien située, faire contre bonheur bon cœur; Alcindor ne laissa pas voir le moins du monde que Lisette, sous sa coiffe où s'ébouriffaient les cheveux, lui paraissait beaucoup plus jolie, — car il ne l'avait pas eue ! — que Sylvanire elle-même trop souvent possédée. Enfin, les deux amants, résignés à leur ivresse, étaient bien résolus à passer ensemble la plus agréable journée qu'on puisse imaginer.

Or, que fit Lisette, dès qu'ils se furent éloignés? Accoudée au balcon, à demi penchée vers la route d'été poussiéreuse et fleurie, n'avait-elle d'autre pensée que de leur souhaiter une bonne promenade, — ou bien s'inclinait-elle pour faire signe à quelque amoureux caché dans un angle de

muraille ? Eh ! que vous sert, curieux lecteur, demander cela? N'est-ce pas une indiscrétion tout à fait déplacée que de vouloir connaître en quelle intention les soubrettes accortes et la lèvre hardie, comme était Lisette, se mettent à la fenêtre par les matins d'été ?

II

Tout de suite les deux promeneurs rencontrèrent un beau carrosse qui n'était point là par hasard, — car ils étaient gens de précaution, et ne laissaient point au hasard le soin de leur faire d'heureuses surprises. Lui, le tricorne sous le bras, elle, l'éventail à la main, ils constatèrent que le cocher récemment venu d'Angleterre, qui est le pays des bons fouetteurs de chevaux, avait la mine fort convenable ; puis, ils montèrent d'un air grave et doux dans le grand car-

rosse. Car, — sachez-le — ce n'est pas seulement en galère que l'on part pour les Iles d'Amour ; si invraisemblable que cela puisse paraître, on peut s'y rendre en un boudoir à quatre roues, attelé de deux beaux hongres fringants.

Les heureux amants étaient très sérieux et très doux ; ils avaient l'air, sur les coussins, d'un couple qui vient de s'asseoir et reprend haleine entre deux figures d'un menuet.

Le paysage était joli, plaine grise et bouquets d'arbres plus loin ; s'ils avaient eu en eux de quoi se plaire aux choses — c'est-à-dire un peu d'amour encore, — ils n'eussent pas manqué de prendre le plus vif plaisir à monter cette rue de bourgade, vers la maisonnette basse, au fond, devant laquelle un villageois faisait la conversation avec des vieilles aux coiffes noires et blanches.

Mais quoi ? leur liaison était de celles

qui, vieilles de trois mois déjà, avérées et très dignes, ne s'égaient plus de vaines circonstances. L'amour, même adultère, devient si vite une espèce de mariage.

Ils descendirent du carrosse. Ils étaient charmants à voir en leur bienséance tendre : elle, appuyée au bras de son ami, lui, la haute canne enfonçant dans le cailloutis du chemin. Vraiment ils n'auraient pas demandé mieux que d'admirer sincèrement le lointain du paysage. Même Alcindor trouva à ce propos, d'un ton de sensibilité, plusieurs phrases fort agréablement imitées des lettres de Saint-Preux ; il faut lui rendre cette justice que, seul, avec Sylvanire, il faisait les plus louables efforts pour l'ennuyer et s'ennuyer lui-même le moins possible. Mais, que voulez-vous, il y avait trois siècles que, pour la première fois, leurs lèvres s'étaient rencontrées dans une causerie de boudoir solitaire et ne s'étaient disjointes qu'après le baiser parfait.

III

Ils se crurent sauvés de l'ennui, ayant trouvé, suspendue aux branches printanières, une escarpolette ! Sylvanire y prit place très vite, tandis qu'il s'asseyait — sacrifiant ses habits, de chez le bon faiseur cependant — sur l'herbe et sur le sable, et si doucement elle se balançait dans le remuement envolé de ses jupes, où les dentelles frémissaient et palpitaient comme des pétales de roses blanches secouées par le vent. Même un peu de jambe, dans le bas diaphane, était par instant visible comme un éclair rose. Certainement, ils allaient se divertir enfin : ce serait l'heure la plus délicieuse de la délicieuse journée. Hélas ! cette jambe, si exquise qu'elle fût, il ne l'ignorait point ; et Sylvanire elle-même — on en arrive là — ne prenait plus plaisir, avec Alcindor du moins, aux défaites

de sa pudeur. De sorte que l'escarpolette allant et venant, il accordait l'attention la plus soutenue à une coccinelle qui traversait le sable; tandis que Sylvanire était aussi intéressée que possible par le vol au loin de deux hirondelles rasant le sol.

Une furieuse envie les prit, — après le vain essai d'un déjeuner à la ferme, — de rentrer dans la civilisation. A coup sûr, ce qui étreignait leurs cœurs, ce qui mettait le silence à leurs lèvres, c'était la solitude solennelle des champs et des bois. Ah ! les citadins ne s'accommodent pas longtemps de la déserte campagne. Ce fut avec une sérieuse espérance d'être tout à fait heureux, enfin, qu'ils pénétrèrent, le soir, dans une hôtellerie où les gentilshommes des environs venaient festoyer après les chasses. L'hôtelier les accueillit avec de bruyantes exclamations de bienvenue et de discrètes promesses de confort et de solitude raffinée ; car c'était une auberge très connue pour

offrir une irréprochable hospitalité aux couples en quête d'un nid pour leurs baisers. Et l'auberge se montra digne de sa renommée. Sous les lanternes de toutes les couleurs, les bougies flambèrent et multiplièrent leurs flammes aux cristaux des candélabres, les plats d'argent étincelèrent sur la nappe, le champagne moussa dans les coupes, tant qu'enfin Alcindor et Sylvanire, retrouvant dans beaucoup de griserie un peu de l'ivresse de leur amourette déjà surannée, purent enfin croire qu'ils avaient passé, — si bien achevée — la plus délicieuse des journées ! Ah ! les pauvres gens ! Quelle médiocre aventure ! et comme l'extase même des vieux baisers en vain rénovés se pâme vite en bâillements !

IV

Or, qui donc avait passé une journée délicieuse, en effet ?

Vous ne devinez point? — Lisette.

Car, sa maîtresse à peine sortie, elle n'avait eu garde de demeurer au logis ; toute pimpante et toute parfumée des onguents de Madame, elle avait rejoint au cabaret de la route son nouvel ami, sergent au régiment de Flandre, un brave gars qu'elle adore, à cause de son uniforme et sans son uniforme : et ils avaient couru à travers champs, libres et fous, s'embrassant derrière les haies, dans les blés remués, ayant d'heureuses chutes dans les fossés herbeux; soubrette redevenue villageoise, soldat redevenu paysan; robustes et francs, vulgaires, presque grossiers, sains, solides, heureux; et maintenant, las, adorablement las, les lèvres rouges et comme saignantes d'avoir mangé des mûres ou d'avoir été mordues par de fortes dents, ils chantaient à pleine voix des chansons de bataille et d'amour sous la tonnelle de la guinguette.

LES PROMPTS DIALOGUES

LA MONDAINE ET LE POÈTE

— Rimeur d'odelettes ?
— Madame ?
— Est-il vrai que les poètes...
— Que les poètes?...
— Peuvent tout?
— Tout.
— Absolument tout ?
— Bien autre chose encore.
— Les mages ?...
— Ce sont eux.
— Les fées ?...
— Ce sont eux.
— Les dieux ?

— A votre service.

— Eh bien ! j'ai un caprice.

— Pour moi ?

— Fat !

— Pour qui ?

— Pour personne.

— Tant pis pour tous.

— Soyez sérieux.

— Ah ! que je le suis !

— Je voudrais...

— Je devine.

— Point du tout.

— Si fait !

— Voyons.

— Vous voudriez que votre beauté fût chantée...

— Non !

— En de parfaites strophes...

— Non ! non !

— Dont s'émerveilleraient les races futures ?

— Non ! non ! non !

— Tant pis. Votre immortelle gloire...

— Ma gloire?

— M'eût été si aisée!

— Je voudrais...

— Je devine.

— Point du tout.

— Si fait.

— Voyons.

— Vous voudriez que, des mystérieuses mers du Levant...

— Non!

— On vous apportât...

— Non! non!

— Plus de perles qu'il n'en faudrait pour couronner vingt impératrices?

— Non! non! non!

— Tant pis. Vous parer de merveilleuses perles...

— De merveilleuses perles?

— Ne m'eût coûté qu'un signe.

— Je voudrais...

— Je devine.

— Point du tout.

— Si fait.

— Voyons.

— Vous voudriez que, par ma magique puissance, un amant...

— Non!

— Jeune, beau, fidèle, opulent comme le plus riche banquier d'Alexandrie...

— Non! non!

— Vous aimât d'un éternel amour?

— Non! non! non!

— Quoi, vraiment?

— Non! vous dis-je; mon caprice, ce serait...

— Ce serait?...

— Que, par un poème ou un conte...

— Soit!

— Par un poème le plus tendre du monde...

— A la bonne heure!

— Ou un conte aimablement subtil...

— Rien de plus simple!

— Vous me fissiez...

— Je vous fisse?

— Ne fut-ce qu'un instant...

— Qu'un instant?

— Vous me fissiez...

— Quoi donc?

— Vous me...

— Eh bien?

— Fissiez...

— Parlez!...

— Rougir.

— Aïe!

— Comment?

— Aïe! aïe!

— Vous dites?

— Hélas!

— Mais encore?

— Hélas! hélas!

— Hélas?

— Oui, hélas! car la chose que vous demandez est la seule chose qui soit...

— Qui soit?

— Même aux mages, même aux fées...

— Même aux dieux?

— Même aux poètes!

— Eh! achevez...

— Impossible!

LES YEUX, LES LÈVRES, LA GORGE

ET LES MAINS

— Douce mort!
— Exquis trépas !
— Ciel!
— Paradis!
— Ah! que les douceurs. .
— Ah! que les fureurs...
— Ineffables...
— Effrénées...
— Des caresses...
— Des étreintes...
— M'ont...
— M'ont...

— Brisé!

— Brisée!

— Donc, dit-il, pour que je revive...

— Eh bien?

— Donne...

— Quoi? dit-elle.

— Tes yeux!

— Je te les donne, mes yeux.

— A peine!

— C'est que...

— C'est que?...

— Mes paupières...

— D'or brun, plissé...

— Sont un peu...

— Lourdes du souvenir...

— De mes baisers?

— De tes baisers! de tes baisers!

— Alors, dit-il...

— Eh bien?

— Donne...

— Quoi? dit-elle.

— Tes lèvres!

— Je te les donne, mes lèvres.

— A peine !

— C'est que...

— C'est que?

— Mes lèvres...

— Rouges comme les chaudes framboises !...

— Sont un peu...

— Un peu?

— Sèches et brûlées...

— De mon souffle?

— De ton souffle ! de ton souffle !

— Alors, dit-il...

— Eh bien?

— Donne...

— Quoi? dit-elle.

— Ta gorge !

— Je te la donne, ma gorge.

— A peine !

— C'est que...

— C'est que?...

— Ma gorge...

— Double orange de chair d'or!...

— Est un peu...

— Un peu?

— Douloureuse et meurtrie...

— De mes dents?

— De tes dents! de tes dents!

— Alors, dit-il...

— Eh bien?

— Donne...

— Quoi? dit-elle.

— Tes mains!

— Que je te les donne, mes mains?

— Oh! dans les miennes!

— Mes mains?

— Adorables!

— Mes deux mains!

— Adorées!

— Dans les tiennes?

— O délice!

— Comment! dit-elle...

— Eh bien?

— Les ineffables...

— Les effrénées...

— Douceurs...

— Fureurs...

— Des caresses...

— Des étreintes...

— T'ont...

— M'ont...

— Brisé?

— Brisé!

— Et tu veux.

— Oui!

— Mes mains?

— Oui!

— L'une?

— Oui!

— Et l'autre?

— Oui!

— Dans les tiennes?

— Oui!

— Bête!

LA TOURTERELLE RESSUSCITÉE

LA TOURTERELLE RESSUSCITÉE

Au crépuscule, de ma croisée, je vis passer Jocelyne, Jocelyne qui a seize ans, Jocelyne si ingénue, Jocelyne sur le chemin, toute en larmes, toute en larmes. Ah ! que ses pleurs étaient jolis ! ses pleurs ? non, ses yeux. Comme la rosée n'est perles que sur de belles fleurs.

— Eh ! Jocelyne ! dis-je.

— Las ! Las ! Monsieur ! dit-elle.

— Pourquoi pleurez-vous tant ?

— A cause que j'ai perdu...

— Perdu ?...

— Non ! non !

— Quoi donc, Jocelyne ?

— Ma tourterelle, Monsieur !

— Ah ! oui, qui était si mignonne..,

— Dans sa cage, à ma fenêtre !

— Et roucoulait si tendrement...

— Que mon cœur s'en pâmait d'aise.

— Maintenant c'est de désespoir...

— Qu'il se pâme, hélas ! et je vais, puisqu'elle est morte...

— Vous allez, mignonne ?

— Me jeter dans la proche rivière.

— N'en faites rien, de grâce !

— Pourquoi donc, je vous prie ?

— Parce que, la proche rivière...

— N'est-elle pas assez profonde...

— Si ! si !

— Pour qu'on y puisse mourir ?

— Si ! si !

— Eh bien ?

— Mais son lit...

— Son lit...

— Est tout de cailloux aigus.

— Est-il vrai ?

— Qui feraient grand mal...

— Aïe !

— A votre peau si fine...

— Aïe ! aïe !

— A tout votre corps fragile...

— Aïe ! aïe ! aïe !

— Comme une tige de lilas !

— Où donc irai-je mourir, Monsieur ?

— Je sais un autre lit...

— De rivière ?

— Non ! mais où le trépas...

— Est aussi certain ?

— Aussi certain ! et...

— Et ?...

— Mille fois plus doux !

— Bon ! quel est ce lit, Monsieur, demanda-t-elle.

— Ce lit, c'est le mien, Jocelyne ! répondis-je.

— Eh bien ! si l'on y meurt...

— N'en doutez pas !

— Je ne vois aucun inconvénient...

— Vous avez bien raison !

— A m'y jeter tout de suite.

— Venez donc, Jocelyne !

— Me voici, Monsieur !

— Votre main.

— Prenez-la.

— Mettez votre pied...

— Mon pied ?

— Sur le rebord...

— De la croisée ?

— Et sautez.

— J'ai sauté.

— Vous êtes arrivée.

— Ah ! cette blancheur, dans le fond...

— Avec de la dentelle et de la soie...

— C'est votre lit ?

— C'est votre tombe.

— Qu'elle me plaît !

— Que nous y serons bien !

— Nous !

— Sans doute.

— Vous et moi ?

— Assurément.

— Quoi ! n'y saurais-je ?...

— Mourir seule ?

— Oui.

— Pas du tout. Est-ce que dans le lit de la rivière...

— Dans le lit de la rivière ?

— Il n'y aurait pas eu avec vous...

— Qui donc ?

— L'eau !

— C'est juste. Mais, vous...

— Moi ?

— Est-ce que vous mourrez aussi ?

— Ah ! je vous le jure !

— Tant mon chagrin vous touche ?

— Oui.

— Ciel ! que vous êtes bon !

— Hâtez-vous donc, Jocelyne.

— De me jeter au lit, Monsieur ?

— Justement.

— C'est fait.

— Oh ! il y faut d'autres cérémonies.

— Lesquelles ?

— Cette robe...

— L'ôterai-je ?

— Vous l'avez dit.

— Et ce corset ?

— Aussi !

— Et ces bas ?

— Aussi !

— Et cette...

— Surtout !

— Ah ! Monsieur !

— Quoi donc, Jocelyne ?

— Il me semble...

— Il vous semble ?

— Que je suis toute nue.

— Meurt-on tout habillée ?

— C'est juste ! Du moins...

— Du moins ?

— Trépasserai-je sans retard ?

— A l'instant même ! criai-je.

— Ah ! dit-elle.

— Quoi donc ?

— Vos mains... vos lèvres...

— Oui...

— Ces baisers... ces caresses...

— Oui...

— Est-il indispensable, pour que je meure...

— Croyez-vous que dans le lit...

— De la rivière ?

— L'eau ne vous aurait pas...

— Ne m'aurait pas ?

— Caressée, enlacée, étreinte, et baisée toute ?

— C'est juste ! c'est juste ! et, véritablement...

— Véritablement ?

— Je sens que me voici...

— Que vous voici ?

— Morte.

— Morte ?

— Ah ! si morte.

— Jocelyne !

— Mais, Monsieur...

— Quoi donc ?

— C'est tricher.

— Tricher ?

— J'étais morte, soit.

— Que vous avais-je dit ?

— Mais je ne le suis plus !

— Vous trépasserez encore.

— Pour encore renaître ?

— C'est la différence entre mon lit...

— Et celui de la rivière ?

— Que, dans le mien, la mort est bientôt une nouvelle vie.

— Mais, alors...

— Alors ?

— Je garderai sans fin le désespoir...

— Le désespoir ?...

— De ma tourterelle perdue !

— Eh ! non !

— Non ?

— Non pas. Car chaque fois que vous mourrez...

— Chaque fois que je mourrai ?...

— Elle ressuscitera, l'oiselle !

— Elle ressuscitera ?

— Oui ! dans les délicieux sanglots, dans les divins râles de nos brefs trépas ! Et il faut que vous ayez, mourante, l'oreille un peu dure, pour ne pas l'avoir entendue, tout à l'heure, roucouler, roucouler plus tendrement qu'elle ne fit jamais dans la cage, près de votre fenêtre !

L'INGÉNIEUSE GAGEURE

L'INGÉNIEUSE GAGEURE

I

Dans le haut val pyrénéen, brûlé, sec, âpre, serré de rocs à pic, qui roule en un pierreux escalier de gave tari vers un tournant où s'écartèle, sur le vertige soudain du ciel et du précipice, une croix de bois, seule et nue, mémoriale de quelque désastre, des palpitations obstinées, toujours plus proches, de sombres plumages lustrés de lune, surplombaient comme d'une noire lame concave de sépulcre, mouvante et près de tomber, un mamelon de corps morts, nus, se haussant en blanches boursouflures,

qui pourrissaient dans la chaleur de la nuit, Car quatre jours avaient passé depuis que mauvais Anglais et pires Gascons, les malandrins qui besognaient à l'arrière-garde de messire Bertrand, surprirent en ce val un convoi de moines porteurs de victuailles en sacs et de peaux de boucs grosses de vin. Ils tuèrent et dépouillèrent les religieux, — les frocs étant étoffes à bons manteaux, — et se saoulèrent des viandes et des boissons. Non moins que les ventres des cadavres, étaient gonflés les ventres des vivants, ceux-ci de vivres ingérés, ceux-là d'entrailles fermentantes. Cependant, les corbeaux n'osaient pas encore se poser sur les charognes, à cause du bruit de sourd tonnerre que faisaient dans la nuit les respirations des trois Tard-Venus, couchés, ivres, sur les pierrailles, tas de dormeurs à côté du tas de morts.

Or, éternuant le mauvais air :

— Par la Mort-Satan ! dit l'un des ma-

landrins, ce n'est point un parfum de lard frais ni de cuisse de fille qui m'est entré aux narines.

Un autre, tiré de somme, dans un remuement de ferraille, dit :

— Certes, l'odeur ne me sembla point agréable que je humai, cinq jours après la bataille, dans la plaine d'Auray; mais elle était de rose, au prix de celle-ci.

— C'est, dit un troisième, que, de même que les moines, en vie, fleurent plus mauvais que les autres hommes, ils fleurent, trépassés, plus mauvais que les autres cadavres.

D'ailleurs, ils tombèrent d'accord que, pour éviter quelque fâcheuse peste ou telle autre maladie, il était bien temps de porter les corps dans le grand trou que deux d'entre les routiers, Crokesos et Cabot-Chacal, avaient reçu ordre de creuser, en bas du gave tari, au tournant où la croix de bois, seule et nue, se dresse sur le vide

du précipice et du ciel ; car c'est un lieu convenable pour sépulture de religieux que celui où s'épand une ombre de saint gibet.

Les mains proches en creux autour de la bouche :

— Eh ! Cabot-Chacal !

— Eh ! Crokesos !

Du tournant, où, çà et là, sur deux noires formes, basses, comme accroupies, serpentaient, glacés de lune, des frissons de cotte de mailles, des voix jetèrent vers le haut val :

— Quoi donc, les garçons, qu'est-ce ?

— Vous avez creusé la fosse ?

— Oui.

— Bon ! nous l'allons emplir.

Et les trois malandrins, qu'éveilla l'odeur de pourriture, marchèrent vers le tas de morts. L'un prit un cadavre par la nuque, les deux autres en soulevèrent les jambes ; et ils commencèrent à descendre le lit pier-

reux du gave. Effarouchés, s'étaient dispersés les corbeaux. Puis ils revinrent. Beaucoup se remirent à planer sur l'amas de pâles boursouflures. Mais plusieurs, suivant d'un vol bas la proie que l'on dérobait, furent, derrière l'homme qui tenait la tête morte, comme un long manteau noir qui palpite dans le vent.

II

En effet, depuis plus d'une heure, la fosse était creusée, profonde et large ; et, pour passer le temps après la besogne finie, Cabot-Chacal et Crokesos avaient joué aux dés sur la marche de pierre, sous la croix. Dès qu'ils eurent répondu à ceux de là-haut, ils jouèrent encore. Crokesos perdait et sacrait ; Cabot-Chacal gagnait et riait. La colère de l'un n'était pas plus féroce que la joie de l'autre. C'étaient deux farouches

compagnons. De Crokesos, gracieux comme les hyènes, il est dit une ancienne histoire : « Les pucelles le nomment Pille-Cœurs, mais les gens de guerre le nomment Abat-Paroi ; si sa main ouverte est agréable aux plus délicates femelles, son poing fermé vaut une catapulte. » Et, de Cabot-Chacal il est écrit : « S'il se bat dans une ravine, il la mue en un torrent rouge qu'un géant ne passerait pas à gué ; dans une ville assiégée où le froment manquait aussi bien que le seigle, il prit le goût de viande humaine, et quelquefois, s'il a jeûné par dévotion ou pour tout autre motif, il lui arrive de goûter, la bataille finie, aux cadavres qu'il a faits. »

Sombres et luisants, les yeux flambants sous le nasal, les doigts crispés hors des manches de mailles, ils se penchaient ardemment vers le sort qui, d'abord, hésite en le tremblement des petits cubes, puis se résout en leur fixité. Et en la frénésie de voir les points, leurs casques de bronze s'entre-heur-

taient, tandis que remué par leur essoufflement, sonnait à la pierre l'acier nu de leurs courtes épées.

— Par la vertu-diable! tu pipes! hurla Crokesos.

Mais Cabot-Chacal :

— Qui le dit en a menti, mon fils! Car, de fait, jouer de vrai jeu, fût-ce avec un Français du roi Charles, c'est l'honnêteté dont je me pique. Plus volontiers, je consentirais à ne boire vin ni accoler pucelle le restant de mes jours, qu'à trigauder par quelque fausse adresse. Eh! donc, puisqu'il te demeure douze sols d'Espagne encore, jouons, garçon, et gagne.

— Non point aux dés, foy-Satan!

— Et à quel jeu, je te prie? Nous n'avons ici ni tables ni tabliers. Ah! peut-être il te plaît de gagner pair ou impair? Bon! je mettrai des monnaies dans ma main...

— Tu me goberais en ajoutant quelque menue pièce, après que j'aurais gagé!

— Que tu me fais tort, fils, par de tels soupçons. Mais, Pasque-Enfer ! je m'avise d'un jeu où tu ne saurais avoir défiance.

A ce moment s'approchaient les trois Tard-Venus qui portaient un cadavre.

— Non plus que toi, poursuivit Cabot-Chacal, joyeusement (car il était fort satisfait de son invention), je ne sais combien gisent là-haut, de morts que l'on va mettre en terre l'un après l'autre. Gageons sur ce nombre, mon fils ! et, après le dernier cadavre jeté dans la fosse, gagnera les douze sols d'Espagne, celui de nous qui, ayant dit pair ou impair, aura parié juste.

Encore que, malchanceux ce soir-là, il fût de fort méchante humeur, Crokesos ne put s'empêcher de rire, tant ce jeu lui parut plaisant.

— Tope ! cria-t-il, je dis pair !

— Je dis impair ! répliqua Cabot-Chacal, tope !

Gageure tenue, ils s'assirent sur la marche

de la croix, attentifs au mort qu'apportaient les trois hommes suivis par des corbeaux.

III

Le premier corps qui chut dans le large et profond trou, fut d'un tout jeune moinillon si grêle et si frêle qu'on eût dit d'une fillette. Il avait au cou une large plaie tournante, pareille à un collier de sang. Il tomba en deux parts, son bras gauche, à cause de la putridité, s'étant détaché de l'épaule.

— Un ! dit Crokesos.

— Un ! dit Cabot-Chacal.

Les trois Tard-Venus remontèrent, avec cortège d'ailes noires, redescendirent, suivis leur cette fois de plus nombreux corbeaux. Le second corps qui tomba dans la fosse fut d'un moine très ventru, gonflé partout en lividités tigrées de taches noires. Il en monta, quand il eut touché le fond de la sépulture,

une odeur, comme d'un sac d'immondices qui crève.

— Deux ! dit Crokesos.

— Deux ! dit Cabot-Chacal.

Le troisième corps fut d'un religieux si long, si maigre, tous les os si visibles et saillants sous la peau très tirée, qu'on l'eût pris déjà pour le squelette qu'il serait bientôt. Il fit en tombant un bruit de bâtonnets fragiles qui se rompent.

— Trois ! dit Crokesos.

— Trois ! dit Cabot-Chacal.

Et ils apportèrent un autre cadavre, et d'autres cadavres, et d'autres encore, que chaque joueur comptait à mesure qu'on les jetait dans la fosse : « Quatre ! cinq ! six ! sept ! huit ! neuf ! dix ! » Ni Crokesos ni Cabot-Chacal ne prenaient garde à la hideur des chairs s'entassant en masse molle, à l'insupportable puanteur dont se chargeait la tiédeur de l'air. « Onze ! douze ! treize ! quatorze ! » Maintenant ils disaient

les chiffres d'une voix plus anxieuse, à mesure qu'ils sentaient plus proche le nombre final, où la gageure serait gagnée et perdue. « Quinze ! seize ! dix-sept ! » Leur angoisse redoublait, s'exaspérait. « Dix-huit ! dix-neuf ! vingt ! » A chaque descente des trois porteurs, le cortège des corbeaux était plus long, plus large, plus tumultueux, plus avidement croassant. Mais les joueurs ne remarquaient pas cela, tout entiers à l'espoir et à la peur. « Vingt et un ! vingt-deux ! vingt-trois ! » Le dernier cadavre, qu'avec le ouf ! des besognes achevées, les porteurs laissèrent choir dans la fosse, fut d'un vieillard partout couvert de poils blanchissants entre lesquels, çà et là, gruaillaient des roseurs glissantes ; et les corbeaux ne remontèrent plus, posés en noire et compacte foule aux deux bras de la croix.

— Vingt-quatre ! pair ! j'ai gagné ! cria Crokesos en tapant des mains comme un enfant en joie.

IV

Cabot-Chacal se taisait. Une rage le dévorait. Il avait perdu ! il avait perdu ! Il faudrait qu'il donnât douze sols d'Espagne. Perdu ! à ce jeu qu'il avait imaginé. Ce lui était un redoublement de rage d'avoir inventé le jeu où il avait perdu. Certes, il ne pouvait contester la loyauté de la partie. Vingt-quatre cadavres étaient là. Vingt-quatre. Pas un de moins, pas un de plus. Et il se fût fait scrupule, étant honnête joueur, de chercher quelque chicane. Non, il paierait, puisqu'il avait perdu. Mais la colère faisait trembler ses lèvres et lui allumait des éclairs de sang dans les yeux.

Tout à coup, il sourit...

Il tira sa courte épée, l'enfonça toute dans le ventre de Crikesos qui tomba sans un cri ; et :

— Vingt-cinq ! Impair ! J'ai gagné clama-t-il dans un grand rire.

Puis, s'étant emparé des douze sols, Cabot-Chacal poussa le corps sur les autres, et s'évada vers les ténèbres en faisant sonner la monnaie entre ses mains joyeuses, tandis que les corbeaux s'abattaient dans la fosse.

LA SERVANTE

ET LE JEUNE SEIGNEUR

LA SERVANTE

ET LE JEUNE SEIGNEUR

Las, à tàtons, et très pâle, avec l'air de quelqu'un qui va tomber de faiblesse, mais si joli encore par les habits princiers et l'aimable visage, un jeune seigneur passait devant la tonnelle de l'auberge, fleurie d'aristoloches mêlées aux vignes folles, et chantante de chardonnerets grimpeurs.

— Eh ! jeune seigneur ! dit la servante, grasse et rousse, qui avait encore dans les cheveux de la paille du grenier où son ami la renversa et de qui la bouche ressemble, parce qu'on la mordit bien, à des fraises écrasées.

— Plaît-il, mademoiselle ?

— Ne déjeunerez-vous point à l'ombre des vignes folles et des aristoloches ?

— Non plus n'y dînerai, je vous jure.

— Quoi ? n'avez-vous point d'appétit ?

— Jamais je n'en eus tant.

— Serait-ce que des voleurs vous dérobèrent l'argent que vous aviez ?

— Je ne fus point dépouillé dans le bois, et, quand je trébuche, un bruit d'or secoue mon escarcelle.

— Seyez-vous donc et mangez !

— Je ne saurais, petite.

— Le cuisinier apprêta ce matin des grives au genièvre, en leur seul jus, et elles sont tout à l'entour dorées de très peu de gelée, qui embaume.

— Précisément, je suis très friand des grives au genièvre.

— D'une patte d'ourson, quatre jours marinée en l'huile parfumée d'herbes et le verjus, il fit, à la flamme des bûches de pin, un rôt qui fleure délicieusement.

— Rien, à mon goût, n'est meilleur que, longtemps marinée et rôtie aux bûches odorantes, une patte d'ourson.

— Pour ce qui est de l'entremets, vous aurez du blanc-manger fait d'un lait de brebis de deux ans et saupoudré d'une fine ràpure de corne de cerf.

— Ah ! que j'aime, doré d'une râpure de corne de cerf, le blanc-manger fait de lait de brebis !

— Je vais donc, jeûne seigneur, mettre sur table ?

— Ne prenez pas un inutile soin. Je ne dois désormais ni manger ni boire, parce que la bouche de ma maîtresse, hier, me mit à la bouche un baiser ; et je veux qu'aucun autre goût, ni aucun autre arome n'en abolisse la saveur éternisée.

— Vous mourrez donc de faim ?

— Et mon âme, en passant, ravira seule ce baume, pour en faire le parfum de mon paradis !

— Voilà le dire et le fait d'un fidèle amant. Mais, après le déjeuner, votre amie ne pourrait-elle vous donner un autre baiser, aussi doux que le premier, et que vous garderiez intact jusqu'au dîner? Puis elle vous baiserait encore.

— Sachez, mademoiselle, que ma maîtresse n'est point de ces personnes qui prodiguent leurs caresses. A aucun vivant, pas même à moi, elle n'accordera désormais ce qu'elle me donna; et, à peine eut-elle frôlé mes lèvres, qu'elle pria mon meilleur ami de la conduire au prochain couvent où elle expiera mon délice dans les oraisons et les pénitences.

La servante ne put se tenir de rire.

— Ne déjeunez donc point, jeune seigneur. Mais ne vous plaît-il pas d'entrer dans l'hôtellerie et de vous accouder à la fenêtre d'où l'on voit le plus fleurissant des jardins?

— Je ne m'accouderai pas à la fenêtre pour regarder le jardin.

— Quoi ! les fleurs ne vous plaisent pas !

— Elles me sont très plaisantes, au contraire.

— Venez donc, et les voyez !

— Je ne saurais, petite.

— Notre jardinier a groupé un parterre de roses roses et de roses rouges, si belles qu'on n'en admira jamais de semblables.

— Précisément, je prise fort les roses roses et les roses rouges.

— D'un buisson de boules de neige, il a fait un éblouissement rayonnant de blancheurs.

— J'ai des préférences pour les boules de neige.

— Et, çà et là, parmi les blancheurs, frissonnent des mousses rousses.

— Ah ! qu'il m'est agréable de voir frissonner des mousses d'or.

— Je vais donc vous conduire à la croisée d'où l'on voit le jardin ?

— Ne prenez pas un soin inutile. Puisque, s'enfuyant vers le couvent, ma maîtresse, en la mégarde de son effroi, a laissé choir le peignoir dont elle était, avec tant de pudeur, vêtue, puisque j'ai connu, une minute, l'enchantement de sa beauté sans voile, je ne dois plus jamais considérer aucune fleur ; mes yeux sont clos pour toujours, encore que je ne sois point aveugle ; et c'est pourquoi je marche à tâtons.

— Quoi ! vous n'accorderez plus d'attention aux floraisons d'avril ?

— Et mon dernier regard emportera, sans mélange, la beauté de ma maîtresse, pour en faire la splendeur de mon paradis !

— Voilà qui est d'un fidèle amant. Mais, après les fleurs écloses, votre amie ne pourrait-elle laisser tomber, derechef, son peignoir ? vous vous enchanteriez d'elle jusqu'au prochain avril ; puis elle se déshabillerait encore.

— Sachez, mademoiselle, que ma maîtresse n'est point de celles qui se dévêtent à tout propos. A aucun vivant, pas même à moi, elle n'offrira désormais l'éblouissement de sa beauté nue ; et même, me l'ayant donné par mégarde, je pense qu'elle en fût morte de honte si, très vite, mon meilleur ami, qui avait honnêtement détourné les yeux, ne l'eût enveloppée d'un grand manteau qu'il avait, pour la conduire au couvent.

La servante, cette fois, éclata de rire.

— Ne venez donc pas à la fenêtre. Mais, fatigué comme vous l'êtes, ne dormirez-vous point, une heure ou deux, dans une chambre de l'auberge, d'où l'on ne peut humer la bonne odeur de la cuisine, et d'où, la fenêtre close, on ne voit pas les belles fleurs du jardin ?

— Il est vrai que je me sens bien las, dit-il.

— Suivez-moi donc, dit-elle.

Et, puisqu'il avait les paupières fermées, elle le prit par la main, le menant à travers la maison, l'avertissant des marches.

— Hum ! dit-il.

— Quoi donc ? dit-elle.

— Ne me trompez-vous pas ? Pour me tenter, vous me conduisez sans doute du côté de la salle à manger ?

— Que non point. Vous serez tôt dans une chambre, la meilleure du logis.

— Cependant il me semble sentir une odeur de grives au genièvre qu'un habile cuisinier aurait cuites dans leur seul jus.

— C'est que vous vous tenez tout près de moi, et qu'étant fille forestière et jamais ointe des onguents de vos belles dames, je fleure peut-être l'oiseau sauvage.

— Je jurerais aussi que j'aspire un rôt parfumé d'herbes fraîches, de pin et d'olives.

— C'est que je me roulai dans les brous-

sailles vertes, sous les oliviers et les pins.

— Le sucre aussi d'un blanc-manger m'entre aux narines.

— C'est que j'ai trait les brebis dans l'étable et sur la pelouse.

Il songea, il dit :

— Il est possible.

Ils marchèrent encore, la servante guidant le jeune seigneur.

— Hein ? dit-il.

— Plaît-il ? dit-elle.

— Ne vous riez-vous point de moi ? Je gage que, pour m'induire en tentation, vous me conduisez du côté du jardin ?

— Que vous jugez mal ! Encore quelques marches, et vous serez dans votre appartement, loin des fleurs.

— Cependant, à travers mes cils clos, je crois deviner des rougeurs et des roseurs de roses.

— C'est que, encore qu'aveugle, vous ne

laissez pas d'apercevoir, vous inclinant vers moi, des choses, et que, fille non pas vieille mais vingtannière l'autre mois, j'ai des floraisons rouges et roses, celles-ci aux lèvres, celles-là aux seins qui, trop gonflés, sortent du corsage.

— J'imagine aussi des rondeurs blanches qui certainement doivent être des boules de neige.

— C'est que, en descendant du grenier, j'omis de remonter assez haut ma chemise, et que la blancheur de mes épaules est ronde.

— En outre, tout me porte à supposer que je vois à demi, sous les blancheurs, un frissonnement pareil à de la mousse d'or.

— C'est que, par un instinct de guider, j'ai levé haut mon bras, et qu'il y a, dessous, de l'or touffu.

Il réfléchit, il dit :

— Il est possible.

Et enfin, ils arrivèrent dans la chambre ;

elle l'y laissa seul, après avoir soigneusement, selon le désir du jeune seigneur, calfeutré les fenêtres d'où l'on eût pu voir le jardin. Il se sentait très fier parce qu'il avait gardé à ses lèvres, sans nul mélange, le seul baiser de son amie, parce que ses yeux avaient refusé de voir une autre fleur que la beauté de son amie. Il mourrait de faim ! il mourrait sans avoir, même un instant, contemplé de nouveau les calices et les touffes printanières ! Oui ! oui ! à la bonne heure ! Et il s'enorgueillissait de son amoureuse constance.

Des bruits l'inquiétèrent, — des voix qui ne lui étaient pas inconnues. Certainement il y avait des gens dans la chambre voisine. L'œil à la serrure, — il oubliait d'être aveugle, — il vit sa maîtresse aux bras de son meilleur ami. Loin de refuser un second baiser, elle en donnait vingt, elle en donnait cent, elle en donnait mille ; et très éloignée de mourir de honte pour

une étoffe tombée, c'était sans nul vêtement — pas même une chemise de nonnain — qu'elle frémissait éperdument en un étroit échange de caresses.

Alors, se jetant vers la porte :

— Servante ! appela le jeune seigneur.

— Plaît-il ?

— Apportez les grives au genièvre !

— Oui, seigneur.

— Et la patte d'ourson !

— Oui, seigneur.

— Et le blanc-manger saupoudré de râpures de corne de cerf !

— Oui, seigneur.

— Venez ouvrir les fenêtres sur le jardin pour que je voie les roses roses et les roses rouges...

— Oui, seigneur.

— Et les boules de neige !

— Oui, seigneur.

— Et les mousses d'or sous les rondeurs blanches !

— Oui ! oui, oui, seigneur !

— Ou plutôt...

— Quoi donc ?

— N'apportez rien et n'ouvrez rien, — que vous-même ! puisque vous êtes, à vous seule, toutes les bonnes cuisines et toutes les belles fleurs !

A vrai dire, s'étant hâtée de monter, elle n'eut pas le loisir de répondre. Mais, la porte refermée, il fut sûr tout de suite que, même si elle en avait eu le temps, elle n'aurait pas dit non.

CONTE DE JADIS

CONTE DE JADIS

D'une Cousette
Appelée Glycine
Qui comme avait dit la Fade
Trois fois ne put celer
Que son jupon
Non pas debout mais couchée
Lui fut troussé
Par l'ami qu'elle avait d'amour
Mais après la troisième fois
On lui put tout lever
Et la chemise
Sans qu'âme du monde
En sût jamais rien

I

En ce jadis, si loin, si loin, — ah ! mortes, combien de belles ! et des reines,

et des gentilles femmes ! et des bergères aussi ! que de chairs trépassées, parmi les porphyres des sépulcres où les herbes des fosses refleurirent, celles-ci lis, et roses celles-là, et les autres muguets des prés, fleurs vite du vent effeuillées, — donc en ce jadis, il y avait au hameau de Bryone-les-Vîmes, sur la Douce, qui est une jolie rivière, une enfant appelée Glycine la Cousette ; Glycine, à cause de son air de printemps, Cousette, parce que, pauvre, elle ravaudait et cousait pour de l'argent à la lingerie du château ou chez la femme du vavasseur. Or, Glycine, qui allait sur ses seize ans, avait pour ami d'amour un jeune bûcheron appelé Jean des Bois, duquel à ce point elle était troublée qu'elle ne le pouvait rencontrer, quand elle s'en retournait les soirs, vers sa chaumine, par le petit chemin qui longe la Douce, sans que le cœur ne lui sautât jusqu'à la gorge et qu'elle eût aux yeux une chaleur — non point aux yeux

seulement — que des larmes de plaisir. seules eussent bien éteinte. Ah! volontiers, avec le jeune garçon qui la priait de la bouche et des mains, elle se fût attardée au bord désert de la rivière. Mais elle se donnait bien garde d'obéir à son désir. parce que, dans la chaumine, sa grand'mère l'attendait, ancienne personne fort maussade et hargneuse, qui n'accordait point que la jeunesse prît joie aux amourettes, et, grise de peau, sans dents, la lèvre et la tempe poilues, les deux mains à une forte branche de cornouiller qui lui servait de canne, branlait toujours du menton dans une tour grondeuse. Certes et bellement, elle eût, la malevieille, caressé de la branche de cornouiller les épaules et les reins de Glycine si elle l'eût pu convaincre de quelque tendre aventure; et jamais, la fillette revenue, elle ne manquait de l'interroger, et de la regarder par-ci et de la regarder par-là, observant s'il n'y avait pas quelque désordre dans

l'habit, ou quelque trop vive rougeur, reste d'un baiser, à la bouche, ou bien sous les yeux, ce cerne bleuissant, doux et mélancolique comme la plainte du plaisir.

D'ailleurs, par un crépuscule rose encore de soleil couché, à l'orée du bois, où des danses mystérieuses tournent sur les herbes fleuries, une Fade — ainsi nommait-on les fées à Bryone-les-Vîmes — avait charitablement averti Glycine : « Les trois premières fois, mignonne, que vous pécherez par amour, la vieille ne manquera pas de s'en apercevoir et vous châtiera cruellement ! — Trois fois ? — Trois fois, mais pas davantage ! — Hélas ! Dieu me garde, et vous, bonne Fade ! »

De sorte que, pour éprise qu'elle fût, la Cousette, sa journée finie, n'osait prêter l'oreille aux propos de Jean des Bois, et, peureuse, elle allait au logis, vite, vite, à pas vifs de bergeronnette qui court si vite qu'elle n'a pas besoin de voler.

II

Mais de longtemps résister à la force d'amour, il n'est guère possible aux fillettes qui vont sur leurs seize ans, surtout lorsque avril, déjà tiède, met partout des frissons et des parfums d'éveil; et, un soir :

— Ah! Cousette ! dit Jean.

— Eh! quoi donc, bûcheron? dit Glycine.

Le courant de la Douce glissait avec des murmures qui leur conseillaient de suivre aussi quelque tendre pente.

— Ah! Glycine! dit-il.

— Eh! quoi donc, Jean? dit-elle.

Entre eux, les frôlant aux lèvres, passa un souffle si doux, si odorant, qu'il n'eût pas semblé meilleur, à elle, venu de la bouche de lui, ni à lui, venu de la bouche d'elle.

— Ah ! ma mie ! dit-il.

— Ah ! mon amour ! dit-elle.

Et, se tenant serrés l'un contre l'autre, ils cheminèrent délicieusement dans l'ombre grandissante, le long de l'eau, sur le sable fin de la rive, sur le sable fin et blanc de la rive, où le pied, lorsqu'on y pense le moins, si facilement glisse...

III

Mais la grand'mère fut terrible, une heure plus tard ! Sa lampe dans une main. et, dans l'autre, la branche de cornouiller levée :

— D'où venez-vous, coquine ? Que fîtes-vous dehors, jusqu'à la nuit close ? Mort de ma vie ! je vous romprai les os pour vous apprendre à mener une honnête conduite.

Toute penaude, et se dérobant à reculons

pour éviter les coups, la Cousette objectait qu'il n'y avait pas de sa faute, que la femme du vavasseur, qui était grosse, l'avait retenue plus tard que de coutume pour travailler à la layette. A tout prendre, ceci pouvait être vrai. La vieille s'apaisa, grommelant toujours. « Bon ! bon ! nous verrons, je m'informerai, demain. En attendant, couchez-vous, mauvaise fille ! » Glycine ne se le fit pas dire deux fois. Bien contente d'avoir déçu sa grand'mère, elle se tourna vers son lit, commença de dégrafer son corsage, — peut-être n'était-ce pas la seule fois — mais, à peine la première agrafe hors de l'œillère :

— Ah ! la vilaine ! ah ! la gueuse !

Car la vieille, sous la lampe, voyait, du col du corsage à l'ourlet de la jupe, la robe de Glycine, qui était en futaine sombre, toute blanche, derrière, de sable fin ! Que la Cousette eût été couchée, et longtemps, sur le dos, rien de plus sûr. La branche de

cornouiller n'en douta point, et, plus de vingt fois, elle s'abattit sur l'épaule et l'échine et les hanches de la pauvre en larmes et en cris. Tant qu'enfin la vieille, se sentant lasse, s'alla coucher, souffla la lampe, s'endormit. Quant à Glycine, toute sanglotante entre ses draps, elle tàtait ses blessures d'autant plus cuisantes qu'elle avait si douce la peau et elle jurait bien qu'on ne la reprendrait plus à s'attarder hors de la chaumière; car à vrai dire, pour extrême qu'il eût été, elle était trop durement punie, par derrière, du plaisir qu'on lui donna, de l'autre côté.

IV

Désormais, Glycine, après les linges ravaudés, ne retourna plus au logis par le chemin le long de l'eau. Elle prenait à travers bois — route plus longue, mais plus sûre. Sûre? elle ne le fut pas toujours. Une

fois, glissante à travers la forêt obscurcie, et pareille, à cause de sa robe ce soir-là blanche, à une envolée de brouillard, elle rencontra son ami d'amour Jean le Bûcheron qui la guettait. Plein d'amour, il n'admit aucune excuse, aucun atermoiement : il la saisit ! il l'emporta ! Hélas ! le serment qu'elle avait n'est pas de ceux — il en est d'autres encore aussi que les belles trahissent ! — n'est pas de ceux qu'une fille tient aisément, surtout lorsque les haleines de juin échauffent déjà les feuilles, l'air et l'ombre caressante. « Oh ! du moins, soupira-t-elle, pas le long de la rivière... pas sur le sable...! » Justement, il connaissait dans le mystère du bois, au plus profond mystère du bois, un coin d'herbe et de mousse. Qu'elle ne craignît rien ! Il l'entraînait. Elle haletait, doucement éperdue. Maintenant elle avait sous ses pieds le gazon lisse, mouillé de la rosée du soir, se sentait faiblir, craignant de se laisser glisser

le craignant moins, peut-être, qu'elle n'aurait dû…

V

Dire que Glycine n'était point inquiète quand, deux heures plus tard, elle revint à la chaumière, je ne l'oserais. Mais, du moins, elle avait préparé un mensonge où elle s'assurait un peu ; et, cette fois, elle ne serait point trahie par le sable qui se mêle à l'étoffe. Elle dit tout de suite, l'air sincère et joyeux : « Ne me grondez pas, mère-grand ! car, à veiller dans la lingerie du château, j'ai gagné douze deniers dont je vous achèterai une coiffe, ou, si vous voulez, un bon bâton mieux séant à une personne comme vous qu'une grosse branche de cornouiller. » La vieille qui déjà dressait la branche sous la lampe levée aussi, parut attendrie de ces paroles. « Ah ! si tu as gagné douze deniers, tout est bien, ma fille ;

mais, s'il te plaît, tourne-toi, » dit-elle. C'est là que Glycine attendait mère-grand. « Oui, oui, tu peux regarder, et regarder de plus près, de plus près encore... pas de sable du tout ! Pas si sotte que de m'y laisser prendre encore... » Elle n'acheva point de sourire ! la branche faisait rage, et s'acharnait, et s'acharnait encore, car, à la lueur de la lampe, la vieille avait vu, toute verdie par derrière, d'herbe mouillée, la robe blanche de Glycine.

La malevieille frappa si fort et si longtemps qu'elle faillit, d'essoufflement, rendre l'âme ; elle dut enfin s'aller mettre au lit, pendant que la Cousette, morte plus qu'à moitié, s'étendait sur sa couche. Mais n'imaginez point qu'elle se plaignît, ni qu'elle fût résolue à ne plus mériter de si pénibles châtiments. Soit que, pour l'avoir mieux connu, le plaisir d'amour, qui s'accroît de l'accoutumance, lui parût digne de tant souffrir pour lui, soit qu'une colère la prît contre

cette sournoise vieille, si adroite à surprendre les preuves du péché, elle se promit, tout au contraire, de ne se jamais refuser à Jean des Bois, tout en trouvant moyen de décevoir sûrement sa grand'mère ; d'où elle aurait une double joie.

VI

Le lendemain soir :

— Ah ! juge, m'ami, dit-elle, du courage de mon amour, puisque je brave, pour te complaire, les plus terribles coups qu'on puisse recevoir. Mais, de grâce, tâche de m'en épargner la cruauté; et le gazon du bois n'est pas moins périlleux que le sable de la rive.

— Ne t'inquiète point! dit-il. Je sais sur l'autre lisière de la forêt, entre des hêtres, de hautes bruyères qui ne sont point traîtresses, et ta robe n'en gardera aucune trace.

— Allons donc vers ces bruyères, dit-elle.

C'était une soirée si harmonieusement douce, d'été déjà, que toute la solitude, tout le calme de tout semblait fait d'une seule pâmoison. Ils traversèrent le bois endormi, ils atteignirent l'autre orée. Là, sous le ciel entre les hêtres, sous le ciel si bleu où luisaient sans scintiller les premières étoiles comme des yeux dont les cils ne battent pas, un gazouillis épars de nids ne faisait qu'avertir de l'immense silence. Les immobiles bruyères s'allumaient partout de vers luisants ; pas un brin où ne brillât une luciole ; et si mollemeut, sous la lente pression des amants, elles s'écartèrent, se couchèrent avec des souplesses de lianes, qu'ils n'auraient pas été mieux dans quelque lit royal fait de samits ouatés et de caressantes fourrures. Il y eut un autre bruit que les gazouillis des nids — le gazouillis de leurs baisers ! et si quelque ramier, d'un arbre, les guettait, il fut jaloux.

VII

Glycine eut la tranquille audace de ne rentrer au logis que trois heures plus tard! et à la vieille hurlant, la canne levée : « Ah! fausse fille ! Ah ! misérable fille ! m'oseras-tu dire encore que tu fus gardée au château pour ravauder le linge? — Certes, je le dirai, répondit-elle, puisque c'est vrai qu'on me garda; et voici vingt-quatre deniers, les douze d'hier et les douze d'aujourd'hui, car elle les emprunta, dans le hameau, à une autre courette. L'argent a bien de quoi plaire aux vieilles personnes; par une étrange sottise, elles l'aiment d'autant plus qu'elles ont moins de temps d'en user. Mais la grand'mère, tout en empochant les vingt-quatre deniers, ne se calma point, et, d'une poussée violente, elle obligea Glycine à se tourner.

Elle espérait découvrir quelque indice qui l'autoriserait à rouer de coups la fillette. Mais non, non, rien ! Pas un grain de sable à la jupe, pas une teinte verte au corsage. Les bruyères n'avaient eu garde de laisser la moindre trace. C'était en vain qu'elle levait ou baissait la lampe, qu'elle examina attentivement les choses sous la lueur plus proche. Nul désordre, tout en place et les agrafes tenaient bien. Car, soigneusement, Glycine avait tout prévu! De sorte que la vieille, rageante, dut renoncer à motiver ses soupçons. « Allons, finit-elle par dire, il se peut que, ce soir, on t'ait vraiment retenue au château ; couchons-nous, il est tard, couchons-nous. »

Qui était bien joyeuse? c'était la Cousette. Non seulement elle avait joui de son ami d'amour, mais elle avait réussi à décevoir la rusée mère-grand. Elle se défit, elle s'étendit entre les draps, où elle sentit s'épanouir le souvenir des baisers de naguère.

L'autre, couchée aussi, souffla la lampe. Glycine, tournée vers le mur, allait s'endormir; elle retrouverait en quelque délicieux songe...

Elle ne s'endormit pas!

Bondissant de son lit :

— Gueuse! gueuse! gueuse! clamait la fâcheuse vieille.

Car, dans l'ombre, tout le chignon et les cheveux de Glycine, vers la nuque, étincelaient de vers luisants, et, lumineux, ils semblaient un petit morceau de ciel d'or, incendié de mouvantes étoiles.

VIII

Et la branche de cornouiller fit son office, plus affreusement que jamais. Cependant, quoique vaincue encore par le hasard et la méchanceté de la vieille, quoique partout navrée si durement, la Cousette ne se déso-

lait qu'à demi ; elle se rappelait les paroles de la bonne Fade, par un crépuscule rose, à l'orée : « Trois fois, pas davantage ! » Or, c'était la troisième fois qu'elle était battue, à cause du péché d'amour. A la bonne heure ! Elle en était quitte, puisque les fées ne mentent point.

Et de fait, à partir de cette fois, mère-grand ne s'aperçut plus de rien. Glycine, aussi souvent qu'il lui plut, put s'attarder avec Jean le Bûcheron, avec d'autres peut-être, car l'impunité encourage à un redoublement d'audace ; c'était sans nul péril qu'elle affrontait le sable si blanc et si fin le long de la Douce, et la perfide herbe mouillée de rosée, et les bruyères qui font du chignon et des frisons de la nuque un tout petit ciel d'or, constellé de lucioles.

LES ÉTOURDERIES DE JOCELYNE

OU LA FILLETTE TROIS FOIS DÉÇUE

LES ÉTOURDERIES DE JOCELYNE

OU LA FILLETTE TROIS FOIS DÉÇUE

Jocelyne s'en vient chez sa marraine, qui est la fée de l'autre côté du chemin. En ce temps-là, les fées étaient si fréquentes qu'il n'y avait pas loin à aller pour en trouver autant qu'on en voulait; et le plus souvent il suffisait de traverser la route.

LA FÉE

Bonjour, ma filleule, bonjour, mignonnelle. Quel soin, de si grand matin, t'amène? et qu'est-ce que tu désires ?

JOCELYNE

Sachez, marraine, que cette nuit j'eus un petit rêve.

LA FÉE

Eh! qui dort rêve, les fillettes surtout. Quel fut ton rêve? parle.

JOCELYNE

Je voyageais au soleil, et j'avais grand'-soif.

LA FÉE

Qu'elle ait grand'soif, celle qui voyage au soleil, cela n'a rien de surprenant.

JOCELYNE

Mais il n'y avait aucun ruisseau dans le petit bois voisin. Ah ! marraine, donnez-moi quelque don pour le cas où j'aurais soif en montant la côte en plein midi.

LA FÉE

Si tu as soif en montant la côte en plein midi, il y aura, à la pointe d'une branche, une cerise si grosse et si fraîche qu'elle suffira à te désaltérer.

JOCELYNE

Que vous êtes bonne, marraine ! Je n'ai point dit tout mon rêve.

LA FÉE

Parle donc, ma filleule, parle, mignonnelle.

JOCELYNE

Je partais pour la fête où l'on danse, et j'avais grande envie d'un mouchoir rose tramé d'or, que j'aurais noué en coiffe.

LA FÉE

Qu'elle ait envie d'une coiffe rose tramée d'or, celle qui part à la danse, cela est bien naturel.

JOCELYNE

Mais je suis trop pauvre pour acheter de tels atours. Ah! marraine, donnez-moi quelque don pour le cas où je me voudrais parer comme font les damoiselles du pays.

LA FÉE

S'il t'arrive de vouloir te parer comme font les damoiselles du pays, tu trouveras dans le fossé le hennin que la reine y laissa choir l'autre matin en chassant le héron et le coq de bruyère.

JOCELYNE

Que vous êtes bonne, marraine! Je dois vous dire la fin de mon rêve.

LA FÉE

Parle donc, ma filleule, parle, mignonnelle.

JOCELYNE

D'avoir vu se becqueter les pigeons du pigeonnier, et d'avoir vu les linots et les pinsons se frôler les plumes et battant des ailes, j'avais conçu un grand désir, qu'un jeune garçon me baisât aux lèvres et me serrât contre lui, aussi fort qu'il eût voulu.

LA FÉE

Qu'elle ait un tel désir, celle qui, à quinze ans, observe les tendres jeux des oiseaux, cela n'a rien de singulier.

JOCELYNE

Mais il n'y avait près de moi qu'un vieux besacier dont je n'eusse pas voulu pour grand-père. Ah! marraine, donnez-moi quelque don pour le cas où j'aurais désir d'être baisée, à cause de l'exemple des pigeons roucouleurs.

LA FÉE

Si le désir te prend d'être baisée, à cause de l'exemple des pigeons roucouleurs, tu verras sur un lit de bruyères fleuries un jeune homme si beau que tu en pâmeras de délice.

JOCELYNE

Que vous êtes bonne, marraine ! J'ai conté tout mon rêve, et je vous dis merci.

LA FÉE

Va-t'en donc, mignonnelle ! Mais, d'âge et de cœur, tu es fort étourdie. Défie-toi de certaines personnes qui sont des fées aussi et qui, par d'adroites ruses, te voudront dépouiller des dons que je te donnai.

JOCELYNE

Oh ! je n'aurai garde de m'en laisser duper ! Car, sans qu'il semble, je suis très fine, si je le veux.

LA FÉE

Adieu donc, filleule.

JOCELYNE

Adieu donc, marraine.

Jocelyne ne tarde pas à partir pour un long voyage. Où va-t-elle ? où son rêve allait. Or, montant la côte en plein midi, elle a grand'soif. Elle n'est pas inquiète, encore que nul ruisseau ne bruisse dans le petit bois ; grâce au don de la fée, elle voit, à la pointe d'une branche, une si belle cerise, qu'on n'en vit jamais de plus belle en aucun verger du monde. Elle se hausse sur la pointe des pieds, elle lève le bras, elle va cueillir le fruit; mais il y a un petit oiseau qui gazouille sur la branche à côté de la cerise.

LE PETIT OISEAU

Cui ! cui ! cui ! cui !

JOCELYNE

Quoi donc ? quoi donc ?

LE PETIT OISEAU

Eh ! cui, cui, cui, fillette !

JOCELYNE

Eh ! quoi donc, oiselet ?

LE PETIT OISEAU

Gardez-vous de manger cette cerise.

JOCELYNE

Quelle raison de m'en garder ?

LE PETIT OISEAU

C'est qu'elle n'est point mûre.

JOCELYNE

Elle est si rouge et doit être si sucrée.

LE PETIT OISEAU

Ce n'est qu'une vaine apparence ; en réalité, elle est acide comme mûre verte, et vous en auriez la bouche tout aigre.

JOCELYNE

Que ferai-je donc ?

LE PETIT OISEAU

Vous attendrez qu'elle mùrisse. N'avez-vous pas quelque autre projet ? Suivez votre chemin et revenez dans une heure ou deux. Alors elle sera mûre, et votre soif en sera charmée.

JOCELYNE

Oui, mais si quelqu'un, pendant que je ne serai point là, la dérobe ?

LE PETIT OISEAU

Pour l'amour de vous, je ferai bonne garde. Il n'y a point de danger qu'un autre y touche, tant que je serai là. Et vous la retrouverez intacte.

JOCELYNE

Au revoir donc, oiselet !

LE PETIT OISEAU

Au revoir, fillette !

Jocelyne, très heureuse vraiment d'avoir rencontré un si obligeant oiseau, continue à cheminer selon le songe qu'elle eut ; et voici qu'elle entend les flûtiaux et les violes d'une danse, là-bas, non loin d'un hameau où les toits de chaume sont dorés de soleil. Bien sûr, elle n'ira pas au bal, les cheveux nus, comme les pauvresses. Mais s'attriste-t-elle ? non pas ; elle compte, non sans raison, sur le don de sa marraine ; et, en effet, elle avise dans le fossé un hennin de soie rose tramée d'or, elle se baisse, elle le prend, elle sourit d'aise en pensant qu'elle en sera coiffée. Mais il y a là une vieille, l'air de ces fileuses qu'on voit devant les portes des chaumines.

LA VIEILLE

Fi ! fi ! fi ! fi !

JOCELYNE

Eh bien? eh bien?

LA VIEILLE

Gardez-vous, fillette...

JOCELYNE

De quoi, la vieille?

LA VIEILLE

De toucher à ce hennin !

JOCELYNE

Pourquoi donc m'en garderais-je ?

LA VIEILLE

C'est qu'il fut, dans le fossé, tout déchiré de ronces et tout mouillé de pluie.

JOCELYNE

Tel qu'il est je m'en contenterai, et je serai, grâce à lui, mieux parée que les damoiselles du pays.

LA VIEILLE

Non ! Je ne souffrirai pas que vous mettiez, mignonne comme vous êtes, une coiffe en si piteux état !

JOCELYNE

Que ferai-je donc, en ce cas ?

LA VIEILLE

Vous attendrez que, ravaudeuse de mon métier, je l'aie recousue et réparée. Revenez dans une heure ou deux. Vous la retrouverez pareille à un hennin tout neuf.

JOCELYNE

Au revoir donc, la vieille !

LA VIEILLE

Au revoir, fillette !

Jocelyne, en continuant son voyage, se sent tout attendrie de tant de bonnes intentions qu'on lui témoigne. Elle se jure d'avoir beaucoup de reconnaissance pour l'oiseau qui lui garde la cerise et pour la vieille qui lui ravaude le hennin. Mais voici que c'est dans le bois l'heure rose et dorée d'avant le crépuscule, et tout se pâme de chaleur et de tendre lassitude. Les branches se froissent avec des lenteurs de bras, et partout des chuchotements, des soupirs et des parfums se meurent délicieusement. Jocelyne se sent si troublée qu'elle se pense prête à défaillir. Par bonheur, sa marraine n'a garde de lui refuser le dernier don promis. Jocelyne voit, sur un lit de bruyères fleuries, un jeune garçon, beau comme un ange qui serait habillé en seigneur

de la cour. Il dort, la bouche mi-ouverte, les yeux mi-clos; sa bouche est comme une rose qui va s'épanouir: chacun de ses yeux est un bleuet voilé d'une pétale de rose blanche! et Jocelyne... Mais il y a là une étrange dame, toute de haillons d'or et de faux joyaux habillée, comme une bohémienne, et qui a les seins nus. On dirait d'une pauvresse qui serait une princesse.

LA BOHÉMIENNE

Oh! oh! oh! oh!

JOCELYNE

Pourquoi ces cris?

LA BOHÉMIENNE

Gardez-vous bien, fillette...

JOCELYNE

De quoi donc, Madame?

LA BOHÉMIENNE

De baiser ce jeune garçon.

JOCELYNE

Quelle raison de m'en garder?

LA BOHÉMIENNE

Ne voyez-vous point qu'il est tout jeunet encore? quatorze ans à peine, j'imagine.

Tel qu'il est, il ne vous donnerait, caressé et caressant, que de trop furtives délices.

JOCELYNE

Si enfantelet qu'il soit, et, encore que les oiseaux gazouillent longtemps d'amour, je m'accorderai à un enchantement un peu trop bref, pourvu qu'il soit extrême.

LA BOHÉMIENNE

Non ! Je ne souffrirai point, éprise comme je vous vois, que vous soyez déçue d'un amant si nouvelet. N'avez-vous point laissé sur la route, à la pointe d'une branche, une cerise qui plaisait à votre soif ?

JOCELYNE

Oui. Un oiselet me la garde. Elle doit être mûre à présent.

LA BOHÉMIENNE

N'avez-vous point laissé sur la route, près du fossé, un hennin rose, tramé d'or ?

JOCELYNE

Oui. Une vieille me le ravaude. A présent il doit être raccommodé.

LA BOHÉMIENNE

Allez donc manger la cerise et coiffer le hennin. Pendant votre absence, ce garçonnet aura bien le temps de devenir un vaillant jeune homme, et vous en aurez, à votre retour, toute la satisfaction possible.

JOCELYNE

Mais si quelqu'une, moi partie, me l'allait ravir ?

LA BOHÉMIENNE

Ne suis-je point là pour le défendre ? J'ai conçu pour vous une très sincère amitié, et je vous conserverai, intact, celui qui sera votre bien.

JOCELYNE

A tout à l'heure donc, madame !

LA BOHÉMIENNE

A tout à l'heure, fillette !

Jocelyne ne marche plus, elle court. Elle court si vite, par un sentier de traverse, qu'elle arrive tôt à l'arbre où mûrissait la cerise. Mais la cerise n'est plus là, et la pauvre petite, levant la tête, voit l'oiseau qui se moque (Cui! cui! cui! cui!), le bec encore rose du fruit qu'il a mangé. Ah! le traître! ah! le fourbe! Hélas, à quoi bon se plaindre? Elle revient sur ses pas, courant toujours. Elle revoit le fossé où gisait le hennin de la reine. Mais le hennin a disparu, et, là-bas, parmi les flûtiaux et les violes, près du hameau aux chaumes rougis et dorés de crépuscule, elle aperçoit, dansant et riant, la vieille ravaudeuse, coiffée du hennin tramé d'or. Ah! la sournoise! ah! l'hypocrite! Hélas, à quoi serviraient les reproches et les plaintes? Du moins, pendant qu'elle s'en retournait vers la cerise et la coiffe, le jeune garçon a dû grandir assez pour qu'elle en ait tout le plaisir imaginable; et plus que d'être d'un fruit frais rassasiée, ou d'une coiffe d'or coiffée, vaut d'être baisée aux lèvres d'un vigoureux amant. Elle se hâte vers le lit de bruyères fleuries. A vrai dire, le jeune seigneur n'a point disparu, mais il est couché entre les bras de la pauvresse aux airs de princesse; et si celle-ci eût le sein nu, tout le reste à présent ne l'est pas moins. Alors Jocelyne, toute penaude, s'en retourne chez sa marraine qui est la fée de l'autre côté du chemin; et elle ne saurait parler tant elle pleure et sanglote.

JOCELYNE

Hi! hi! hi! hi!

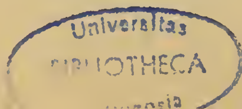
LA FÉE

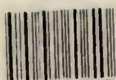
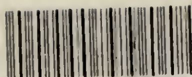
Qu'avais-je dit, ma filleule? Que t'avais-je

dit, mignonnelle ? Pourtant, console-toi ; demain je te donnerai les dons nouveaux. Mais que ce jour te serve de leçon ; et ne laisse jamais en garde ta cerise au passereau, ton bel atour aux vieilles coquettes, ni ton amant, même tout jeunet, aux belles filles qui se déshabillent vite !

TABLE

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY




a39003

002137700b

